

Il pleut des coups durs

Chester Himes

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Chester Himes

Il pleut des coups durs



folio
policier

Chester Himes

IL PLEUT DES COUPS DURS

Série Noire

Gallimard

Originellement intitulé *If Trouble Was Money*. Publié pour la première fois en français sous le titre *Il pleut des coups durs*, traduit par Chantai Wourgaft, Gallimard, 1958. Première publication aux États-Unis aux éditions Avon en 1959 sous le titre *The Real Cool Killers*.

1

*I'm gwine down to de river
Set down on de ground
If de blues overtake me
I'il jump overboard and drown... [1]*

Big Joe Turner était en train de chanter une adaptation rock and roll de *Dink's Blues*. La boîte à musique vomissait les rythmes syncopés qui vrillaient les os.

Au fond d'un box, une femme bondit de son siège, comme piquée par un millier de clous. Grande et maigre, elle portait une robe de jersey rose et des bas de soie rouges. Retroussant sa jupe, elle se mit à se trémousser frénétiquement – on aurait dit qu'elle cherchait à secouer les clous un par un.

Cédant à la même impulsion, d'autres femmes sautèrent de leur tabouret et entrèrent dans la danse. Les hommes accueillirent leur exhibition par des éclats de rire et des cris, puis commencèrent à se trémousser, eux aussi. Le passage, entre le comptoir et les boxes, se remplit de corps ondulants.

Big Smiley, le barman géant, se mit à racler le plancher de ses pieds plats, allant et venant derrière le comptoir comme une locomotive.

Les habitués noirs du Dew Drop Inn à Harlem, au coin de la 129^e Rue et de Lenox Avenue, s'amusaient comme des fous en cette soirée aigrelette d'octobre.

Un personnage, debout devant le comptoir, les observait d'un air sarcastique. C'était le seul Blanc de l'assistance.

Il était grand – plus d'un mètre quatre-vingts – et portait un complet de flanelle gris foncé, une chemise blanche et une cravate rouge sang. Il avait les traits épais, le teint brouillé et la peau flasque du noceur. Son abondante chevelure noire était striée de gris. Un cigare éteint, à moitié consumé, se balançait entre deux doigts de sa main gauche ; le troisième doigt s'ornait d'une chevalière. L'homme paraissait âgé d'une quarantaine d'années.

Les femmes noires semblaient ne danser que pour son seul divertissement et, bientôt, une légère rougeur colora sa figure blafarde.

La musique se tut.

Une voix grinçante, menaçante, couvrit les rires haletants.

— J'ai bien envie d'trancher la gorge à un fumier d'Blanc !

Les rires s'éteignirent. D'un seul coup, le silence se fit dans la salle.

Celui qui venait de parler était un poids coq rabougri, au cou grêle, vétéran du ring depuis au moins vingt ans. Une barbe de trois jours, toute grise, hérissait la peau noire et parcheminée de ses joues. Il portait un feutre noir, cabossé et verdi par le temps, et un pardessus élimé, à carreaux, sur une salopette en jean.

Ses petits yeux mauvais étincelaient comme des braises. Exhibant un couteau à cran d'arrêt dont il appuyait la lame contre sa cuisse, il avança, à grandes enjambées raides, vers le Blanc.

Le Blanc tourna la tête vers lui ; il avait l'air d'hésiter entre le rire et la colère. D'un geste nonchalant, il tendit la main vers le lourd cendrier de verre posé sur le comptoir.

— T'excite pas, bonhomme, et personne ne sera blessé, dit-il.

Le petit homme au couteau s'arrêta à deux pas de lui.

— Le Blanc qui viendra ici, dans mon coin, avec l'idée de chatouiller mes p'tites filles, moi, j'y tranche la gorge, putain de ta mère ! cria-t-il.

— Quelle idée ! répliqua le Blanc. Moi, je suis représentant. Je vends ce délicieux Ring Cola que vous aimez tant, vous autres. Je suis venu faire un petit tour par ici pour dire bonjour à mes clients.

Big Smiley s'approcha et appuya sur le comptoir ses deux poings, gros comme des jambons.

— Écoute voir, beau ténébreux, dit-il au petit homme au couteau. Faut quand même pas faire peur aux clients sous prétexte que t'es plus grand qu'eux !

— Il ne veut de mal à personne, dit le grand Blanc. Ce qu'il lui faut, c'est un King Cola pour se changer les idées. Servez-lui donc une canette de King Cola.

Le petit homme fit un geste rapide vers la gorge du Blanc et trancha sa cravate rouge juste au-dessous du nœud.

Le grand Blanc fit un bond en arrière. Du coude, il heurta le rebord du comptoir, et le cendrier qu'il tenait entre ses doigts alla fracasser

des verres à vin qui ornaient l'étagère.

Au bruit du verre cassé, l'homme fit un autre bond en arrière. Son réflexe avait été si rapide qu'il évita le deuxième coup de couteau sans même s'en rendre compte. Le nœud de sa cravate fut coupé en deux et s'épanouit, comme une plaie sanglante, sur son col blanc.

— ... coupé le sifflet ! hurla une voix avec autant d'allégresse que si elle avait crié : « Marqué un but ! »

Big Smiley se pencha par-dessus le comptoir, attrapa le bonhomme aux yeux rouges par les revers de son pardessus et le souleva.

— Passe-moi ton cran, p'tite tête, si tu veux pas que je te le fasse bouffer, dit-il posément, en souriant comme si c'était une plaisanterie.

Le petit homme pivota sous son étreinte et lui enfonça le couteau dans le bras. Le tissu blanc de la manche se fendit comme un ballon crevé et une grande tranchée rouge se creusa dans la peau noire.

Le sang gicla.

Big Smiley contempla son bras tailladé, sans lâcher l'homme au couteau qui restait suspendu au-dessus du sol par le col de son pardessus. Les yeux de Big Smiley exprimaient la surprise. Soudain, ses narines frémissèrent.

— Dis donc, tu m'as piqué ? fit-il incrédule.

— Et je te piquerai encore, dit le petit homme au couteau en se débattant.

Big Smiley le lâcha comme si, soudain, il lui avait brûlé les doigts.

Le petit homme rebondit sur ses pieds et balança son bras armé en direction de la tête de Big Smiley.

Big Smiley recula ; de la main droite, il se mit à fouiller sous le comptoir. Quand il se releva, il brandissait une hache de pompier à manche court. Le manche était rouge, et le tranchant de la hache aiguisé comme le fil d'un rasoir.

Le petit homme se jeta de nouveau sur Big Smiley ; son couteau heurta la hache.

Big Smiley para d'un crochet du droit ; la hache s'abattit sur le bras du petit homme et le sectionna net, comme au couperet, juste au-dessous du coude.

Le moignon de bras recouvert d'un bout de manche, les doigts toujours crispés sur le couteau, vola à travers les airs, aspergeant les spectateurs les plus proches de gouttes de sang. Il atterrit sur le carrelage recouvert de linoléum et alla rouler sous la table d'un box.

Le petit homme au couteau retomba sur ses pieds, sans cesser de balancer son bras mutilé, trop ivre pour ressentir le choc. Il s'aperçut enfin que son avant-bras avait été sectionné, vil Big Smiley brandir la hache au manche rouge et crut qu'il allait l'attaquer de nouveau.

— Attends un peu, fumier, que j'retrouve mon bras ! glapit-il. C'est lui qu'a mon couteau !

Se laissant tomber à genoux, il se mit à tâtonner autour de lui avec sa main valide, cherchant son avant-bras. Le sang giclait du moignon comme une lance d'arrosage.

Puis, brusquement, il perdit connaissance et s'effondra, la tête la première.

Deux clients le retournèrent sur le dos ; l'un ligatura avec sa cravate le bras sanglant, tandis que l'autre improvisait un garrot avec un pied de chaise.

Une serveuse et un autre client étaient en train de faire, à l'aide d'une serviette, une ligature à Big Smiley, qui tenait toujours la hache de pompier dans sa main droite. Il avait l'air ahuri.

À l'autre bout du comptoir, le gérant blanc hurlait :

— S'il vous plaît, restez assis, les gars ! Restez à vos places et n'oubliez pas de payer les consommations ! La police ne va pas tarder, et on va s'occuper de tout !

Ce fut comme un coup de feu donnant le signal du sauve-qui-peut : tout le monde se rua vers la porte.

Quand Sonny Pickens sortit sur le trottoir, il aperçut le grand Blanc qui regardait à l'intérieur du bar par une des petites fenêtres de la façade.

Sonny venait de fumer deux cigarettes de marijuana ; il était en pleine euphorie. Par la grâce de la drogue, le ciel nocturne se teintait de pourpre, et les maisons crasseuses, noircies par la fumée, se transformaient en gratte-ciel tout neufs, couleur fraise. Les enseignes au néon des bars, des salles de billard et des gargotes scintillaient comme des diamants.

De la poche intérieure de son veston, il tira un revolver en acier bleuté, fit tourner le barillet, et ajusta l'homme blanc.

Ses deux copains, Wilson la Gomme et Brown Bas-sur-Pattes, le regardèrent, les yeux ronds. Mais avant qu'ils aient pu esquisser un geste pour le retenir, Sonny s'était élancé vers le Blanc, d'un pas élastique.

— Hé ! là ! cria-t-il. C'est toi qu'as fricoté avec ma femme ?

Le grand Blanc tourna la tête d'un mouvement brusque et aperçut le revolver. Ses yeux s'ouvrirent tout grands et, de blafard, son teint vira au gris.

— Attends une minute, nom de dieu ! hurla-t-il. Y a maldonne ! Vous m'avez tous confondu avec quelqu'un d'autre, ma parole !

— Pas question d'attendre ! répliqua Sonny, qui appuya sur la détente.

Une flamme orange jaillit du canon, à bout portant, contre la poitrine du Blanc. Le bruit de la détonation déchira le silence de la nuit.

Sonny et le Blanc sautèrent en l'air simultanément et se mirent à courir avant même que leurs pieds aient touché le sol. Comme ils fonçaient droit devant eux, ils se heurtèrent de plein front. Le Blanc était le plus lourd des deux, ce fut Sonny qui roula à terre. Le Blanc l'enjamba et poursuivit sa course.

Il se mit à jouer des coudes pour se frayer un chemin à travers la foule de Noirs, renversant les badauds sur son passage, comme une boule culbute les quilles. Puis il traversa la rue au galop, en plein milieu de la circulation, sous le nez des voitures, à croire qu'il ne les voyait pas.

Sonny se releva d'un bond et s'élança à la poursuite du Blanc, piétinant les gens que l'autre avait renversés, sentant sous ses semelles l'élasticité des muscles et la résistance des os. Il titubait comme un homme ivre. Derrière lui des cris s'élevaient et les faisceaux lumineux des phares tombaient sur lui comme des étoiles filantes.

Le grand Blanc était en train de se faufiler entre deux voitures à l'arrêt, quand Sonny lui tira dessus pour la seconde fois. Le Blanc réussit à atteindre le trottoir sans être touché et se mit à courir droit devant lui en rasant les murs.

Sonny zigzagua au milieu des voitures et s'élança à ses trousses.

Les passants qui se trouvaient dans la ligne de tir plongèrent instantanément pour se mettre à l'abri. Ceux qui étaient plus loin se précipitèrent sous les portes cochères pour suivre le spectacle. Ils virent un grand Blanc aux yeux bleus égarés, dont la cravate sectionnée imitait une plaie béante à la gorge, pourchassé par un Noir armé d'un grand revolver bleu. Ils reculèrent hors de portée.

Mais ceux qui étaient derrière, et ne risquaient rien, se joignirent à la chasse à l'homme.

Le Blanc galopait en tête, suivi de Sonny, qui avait la Gomme et Bas-sur-Pattes sur ses talons. Derrière venaient les badauds, en rangs

irréguliers.

Le Blanc passa en courant devant un groupe de huit Arabes, rassemblés au coin de la 127^e Rue. Les Arabes avaient tous d'épaisses barbes poivre et sel, des turbans verts, des lunettes de soleil et des robes blanches qui leur tombaient aux chevilles. Leur teint allait du noir de fumée au jaune moutarde. Ils jacassaient et gesticulaient comme des singes en cage. L'air empestait la marijuana, une odeur sucrée et entêtante.

— Un Infidèle ! hurla l'un d'eux.

Leur babillage s'arrêta net. D'un même mouvement, le groupe s'élança aux trousses du Blanc.

Le Blanc avait entendu l'exclamation. Du coin de l'œil, il aperçut un mouvement soudain. D'un bond, il quitta alors le trottoir et se mit à courir sur la chaussée.

Une voiture, qui descendait à toute vitesse la 127^e Rue, freina brutalement pour l'éviter ; il y eut un crissement de pneus et les freins grincèrent avec un bruit déchirant.

Éclairée par les phares, la figure du fuyard, ruisselante de sueur, paraissait rouge brique ; les muscles saillaient sous la peau, les yeux bleus s'assombrissaient de panique, les cheveux poivre et sel s'ébouriffaient.

Instinctivement, il évita, d'un saut, la voiture qui arrivait sur lui, projetant bras et jambes en l'air de façon grotesque, comme un pantin.

Sonny, devançant les Arabes, tira sur le Blanc alors qu'il bondissait.

La lueur orange de la flamme éclaira la figure grimaçante de Sonny ; la détonation se répercuta comme le bruit d'une fusillade.

Le grand Blanc tressaillit, puis s'affaissa mollement, face contre terre, jambes et bras écartés. Il ne se releva pas.

Sonny s'approcha vivement de lui, le revolver fumant à la main. Les phares des voitures convergeaient sur lui, mais il contemplait l'homme blanc, étendu au milieu de la chaussée. Et, soudain, il éclata de rire, plié en deux, les bras ballants, le corps secoué.

La Gomme et Bas-sur-Pattes le rejoignirent, suivis de huit Arabes qui se massèrent sous les faisceaux aveuglants des phares.

— Dieu du Ciel, mec, qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Bas-sur-Pattes.

Les Arabes le regardèrent en s'esclaffant.

La Gomme se mit à rire lui aussi, puis ce fut le tour de Bas-sur-

Pattes.

Sous la lumière blanche, crue, des phares, ils vacillaient, se pliaient en deux, sous l'effet du fou rire.

Sonny voulut parler, mais le rire étouffa les mots dans sa gorge.

Une sirène de police mugit, toute proche.

2

Le téléphone sonna dans le bureau du capitaine, au commissariat de la 126^e Rue. L'agent en uniforme, assis devant la table, décrocha, sans lever les yeux de la page du registre qu'il était en train de remplir.

— District de Harlem, lieutenant Anderson, annonça-t-il.

Une voix stridente, mais bien articulée demanda :

— Vous êtes bien l'inspecteur de service ?

— Oui, madame, répondit patiemment le lieutenant Anderson, tout en continuant à écrire de sa main libre.

— Je vous signale qu'un Blanc est poursuivi dans Lenox Avenue par un homme de couleur armé d'un revolver, déclara la voix, avec l'intonation onctueuse d'une bonne sœur.

Le lieutenant Anderson repoussa le registre pour prendre un bloc-notes.

Quand il eut fini de noter les principaux points de la déposition quelque peu incohérente de la femme, il dit : « Merci, Mrs. Collins », raccrocha et tendit le bras vers un autre appareil directement relié au commissariat de Centre Street.

— Passez-moi le dispatching-radio, dit-il.

Deux Noirs roulaient en voiture, derrière un autobus, dans la 135^e Rue. Leurs chapeaux sombres informes étaient solidement enfoncés sur des crânes aux cheveux crépus coupés court. De carrure massive, ils remplissaient toute la largeur des sièges avant d'une petite voiture noire, passablement délabrée.

Le poste radio ondes courtes émit un grésillement et une voix métallique annonça :

— Appel à toutes les voitures. Désordre à Harlem. Un Blanc est en train de fuir dans Lenox Avenue, en direction de la 128^e Rue, poursuivi par un Noir ivre, armé d'un revolver. Danger de meurtre.

— On ferait bien de mettre la gomme, dit celui qui ne conduisait pas.

— On ferait bien, répondit l'autre, laconiquement.

Il actionna la sirène d'un petit geste sec et négocia un demi-tour avec la voiture sur les chapeaux de roues, à mi-hauteur du bloc, évitant de justesse un taxi qui arrivait à vive allure, venant du Bronx.

Le taxi freina brutalement pour ne pas emboutir la voiture. Voyant que la plaque minéralogique ne portait pas le numéro d'un service public, le chauffeur de taxi crut avoir affaire à deux malfrats à la petite semaine qui s'étaient fait monter une sirène pour jouer les caïds. Le chauffeur, Italien du Bronx, avait grandi au milieu des gangsters, des vrais ; les voyous de Harlem ne lui faisaient pas peur.

Se penchant par la portière, il hurla :

— Tu te crois en train de labourer tes champs de coton, au fin fond du Mississippi, fumier de négro ! On est à New York, la grande ville, où c'est qu'on conduit...

Son passager, un Noir accompagné de sa petite amie, se pencha en avant et le tira par la manche.

— Rassieds-toi, mec, et ferme ta grande gueule, lui souffla-t-il, inquiet. Ces deux-là, c'est Fossoyeur Jones et Ed Cercueil Johnson. Tu vois pas l'antenne de police à l'arrière ?

— Ah ! c'est donc eux ? fit le chauffeur, qui s'était calmé aussi vite qu'une fille en face d'un zèbre fauché. Je les remettais pas.

Fossoyeur avait entendu ces réflexions, mais il appuya sur l'accélérateur, sans même un coup d'œil pour le taxi.

Ed Cercueil sortit son revolver de son holster et fit tourner le barillet. La lumière des réverbères illumina au passage le long canon nickelé de son 38 spécial et les balles cuivrées, meurtrières, logées dans cinq chambres. La sixième, celle au-dessus de la détente, était vide. Mais Ed avait des cartouches en réserve, dans la poche droite, doublée de cuir, de son veston, où elles tenaient compagnie à un calepin et à une paire de menottes.

— Le lieutenant Anderson m'a demandé, hier soir, pourquoi, nous autres, on trimbalait encore ces vieux pétards, alors que les neufs sont tellement plus pratiques. Il m'a fait tout un plat au sujet de ces nouveaux automatiques à répétition qui tirent quinze coups ; paraît qu'ils sont plus rapides, plus légers, et que le tir est tout aussi précis. Mais, moi, j'y ai dit qu'on aime mieux garder les nôtres.

— Tu lui as dit combien tu mets de temps à recharger ?

Fossoyeur, lui, serrait son revolver sous son bras gauche.

— Non, je lui ai dit qu'il s'en rendait pas compte, mais que ces

nègres de Harlem, ils avaient la tête dure, répliqua Ed Cercueil.

À la lueur diffuse du tableau de bord, son visage rongé par l'acide avait quelque chose de sinistre.

Fossoyeur gloussa :

— T'aurais dû lui dire que ces mecs-là, ils se fichent pas mal d'un calibre, tant que le canon n'a pas un kilomètre de long. Ils demandent à voir avec quoi on leur tire dessus.

— Et à entendre aussi ; sans quoi, ils s'imaginent que c'est pas plus méchant que leurs couteaux.

En débouchant dans Lenox Avenue, Fossoyeur mit cap au sud, brûlant le feu rouge, la sirène en marche ; il doubla un camion à remorque qui se dirigeait vers l'est, mais dut ralentir derrière une Cadillac Coupé de Ville bleu ciel aux garnitures dorées, qui fonçait, bloquant le passage, entre un autobus roulant vers le sud et un convoi de camions-frigos qui remontaient en sens inverse. La Cadillac, immatriculée à New York, portait le numéro B H 21. Elle appartenait au Grand Henry, propriétaire d'une loterie de numéros. Le Grand Henry était au volant. Son garde du corps, Cousin Cuts, installé à côté de lui. Deux individus à la mine patibulaire occupaient la banquette arrière.

De la main droite, le Grand Henry ôta le cigare de ses grosses lèvres, secoua la cendre dans le cendrier du tableau de bord, et continua à parler à Cuts comme s'il n'avait pas entendu la sirène. L'éclat du diamant qu'il portait à la main droite se refléta dans la vitre arrière.

— Mets-le au parfum, dit Fossoyeur, paisiblement.

Ed Cercueil se pencha par la portière de droite et tira dans le rétroviseur de la grande Cadillac, le réduisant en miettes.

La main au cigare du Grand Henry s'immobilisa ; sa nuque noire et boudinée commença à enfler, tandis qu'il contemplait son rétroviseur pulvérisé. Cuts se redressa et tourna la tête, l'air menaçant, la main sur le revolver. Mais quand il reconnut, derrière le long canon nickelé d'un 38, la tête sinistre d'Ed Cercueil qui le dévisageait, il plongea sur son siège comme un joueur de football américain arrêtant un ballon envoyé sec.

Ed Cercueil, cependant, logeait une balle dans l'aile avant gauche de la Cadillac.

Fossoyeur ricana :

— Ça lui fait mal au ventre, au Grand Henry, ça lui fait plus d'effet qu'un trou dans la tête de Cousin Cuts.

Le Grand Henry se retourna, l'air outré, mais sa grosse figure bouffie parut se dégonfler comme un ballon en baudruche quand, à son tour, il reconnut les inspecteurs. Affolé, il donna un brusque coup de volant pour serrer le trottoir, heurta le flanc de l'autobus et emboutit l'aile avant droite de sa Cadillac.

Fossoyeur avait maintenant suffisamment de place pour passer. Comme il doublait la Cadillac, Ed Cercueil abaissa le canon du revolver et fit sauter les initiales dorées du Grand Henry qui ornaient la portière de sa voiture.

— Que ça te serve de leçon ! lui cria-t-il de sa voix caverneuse.

Le Grand Henry leur jeta un regard humide qui disait : « Me faire ça, à moi ! »

En arrivant à la hauteur du Dew Drop Inn, ils aperçurent une ambulance vide en stationnement et, plus loin, la foule qui se ruait vers un point invisible. Sans ralentir, ils se faufilèrent entre les voitures rangées en désordre, puis à travers la cohue, se frayant un chemin à coups de sirène. Ils ne stoppèrent que lorsque le macabre tableau s'offrit à leurs yeux à la lumière des phares.

— Vingt-deux ! souffla un des Arabes. V'là les flics !

Un autre fit chorus :

— Les affreux !

— T'excite pas, papa ! intervint le troisième. C'est pas après nous qu'ils sont.

Grands, dégingandés, les deux inspecteurs sautèrent en même temps sur la chaussée, les doigts crispés sur le 38 spécial à la crosse nickelée. Ils ressemblaient à deux garçons de ferme endimanchés, débarquant au village un samedi soir pour faire la foire.

— Garde à vous ! hurla Fossoyeur de toute la force de ses poumons.

— Fixe ! tonna Ed Cercueil.

Il y eut un remous dans la foule. Les vicieux et les candides se rapprochèrent. Les consciences troubles battirent en retraite.

Sonny et ses deux copains dévisageaient les policiers d'un air ahuri.

— D'où ils sortent ? marmonna Sonny, médusé.

— Je le prends, dit Fossoyeur.

— Je te couvre, répliqua Ed Cercueil.

Ils convergèrent vers Sonny et les Arabes, faisant claquer leurs

grands pieds plats sur le pavé. Ed Cercueil s'immobilisa, dès qu'il eut jugé qu'il avait tout son monde dans sa ligne de tir.

Sans ralentir, Fossoyeur s'approcha de Sonny et le frappa au coude avec le barillet de son revolver. De sa main libre, il rattrapa le pistolet de Sonny, à l'instant où ses doigts affaiblis le lâchaient.

— Je le tiens ! dit-il, tandis que Sonny poussait un hurlement de douleur en frottant son bras endolori.

— Mais je ne..., commença Sonny.

Fossoyeur coupa :

— Ta gueule !

— Alignez-vous, les mains en l'air ! commanda Ed Cercueil en les menaçant avec son revolver.

Il était visiblement au comble de l'exaspération.

— Dis-lui, Sonny ! implora Bas-sur-Pattes d'une voix tremblante, qui fut couverte par celle de Fossoyeur hurlant à la foule :

— Reculez !

Il tira en l'air.

La foule reflua.

Sonny leva son bras indemne ; ses deux copains en firent autant. Il essayait toujours de parler, mais sa pomme d'Adam s'agitait spasmodiquement dans sa gorge desséchée et sans voix.

Les Arabes, eux, balançaient les bras en piétinant.

— Quelles pattes, mec ? De devant ou de derrière ? grinça l'un d'eux.

Ed Cercueil l'attrapa par le cou et le souleva.

— Doucement, Ed, lança Fossoyeur d'une voix étrangement angoissée. Vas-y mollo...

Ed Cercueil, qui était sur le point de casser les dents de l'Arabe, ramena son pistolet en arrière et secoua la tête comme un chien mouillé qui s'ébroue. Lâchant l'Arabe, il recula d'un pas et prononça de sa voix éraillée :

— *Un, deux, je ferme les yeux... Trois, quatre, qui veut se battre ?...*

C'est ainsi qu'au jeu de cache-cache, celui « qui s'y colle » prévient les autres qu'il part à leur recherche.

Fossoyeur enchaîna :

— *Cinq, six, sept, tenez-vous prêts...*

Mais, avant même qu'il ait pu terminer par « *Huit neuf, dix on se dévisse !* » les Arabes s'étaient alignés à côté de Sonny et avaient levé les bras en l'air.

— Que personne ne bouge ! dit Ed Cercueil.

— Si vous voulez pas vous retrouver sur le dos, comme l'autre, renchérit Fossoyeur.

Sonny finit par articuler :

— Il est pas mort ! Il a juste tourné de l'œil.

— C'est vrai ! se hâta de confirmer la Gomme. Il a pas eu de mal... Il a eu peur ; il a tourné de l'œil.

Les Arabes recommencèrent à ricaner, mais la mine sinistre d'Ed Cercueil les eut vite réduits au silence.

Fossoyeur enfonça le revolver de Sonny dans son ceinturon, remit le sien dans l'étui et se pencha pour relever la tête du Blanc, dont les yeux bleus et vitreux regardaient le vide. Fossoyeur reposa doucement la tête du Blanc, lui prit le poignet, mou et tiède, tâtonna pour trouver le pouls.

— Il est pas mort, répéta Sonny, mais sur un ton moins convaincu. Il est tombé dans les pommes, voilà tout.

Sonny et ses deux copains regardaient Fossoyeur, comme si c'était Jésus penché sur le corps de Lazare.

Fossoyeur examinait le dos du Blanc. Ed Cercueil se tenait immobile, sa figure ravinée semblable à un masque de bronze, modelé par des mains inexpertes. Fossoyeur distingua une tache noir, humide, à la base du crâne, dans l'épaisse crinière poivre et sel du Blanc. Il l'effleura du bout des doigts, qui se teintèrent de sombre. Lentement, il se redressa exposant ses doigts à la lumière blanche des phares : ils étaient rouges. Il ne dit rien.

Les badauds se rapprochèrent, mais Ed Cercueil n'y prit pas garde : il regardait les doigts ensanglantés de Fossoyeur.

— C'est du sang ? chuchota Sonny d'une voix brisée.

Il s'était mis à trembler. D'abord, ses jambes de sauterelle furent secouées de soubresauts, puis son corps tout entier. Fossoyeur et Ed Cercueil le regardaient en silence.

— Il est mort ? demanda encore Sonny dans un murmure terrifié. Il avait les lèvres desséchées. Ses yeux se révoltaient et sa figure noire virait au gris.

— Tout ce qu'il y a de plus mort, répondit Fossoyeur d'une voix neutre.

— C'est pas moi qu'ai fait ça, chuchota Sonny. Que Dieu me soit témoin, c'est pas moi !

— C'est pas lui ! firent d'une même voix la Gomme et Bas-sur-Pattes.

— Comment t'expliques ça ? demanda Ed Cercueil.

— Ça s'explique tout seul, répliqua Fossoyeur.

— Dieu m'est témoin, j'aurais pas pu le faire, chuchota Sonny. Fossoyeur le toisa de ses yeux durs comme du granit ; sa figure demeura impassible et il ne répondit pas.

— Faut le croire, chef, il a pas pu le faire, renchérit la Gomme.

— C'est pas lui, m'sieur, déclara Bas-sur-Pattes.

— Je lui voulais pas de mal, juste lui foutre la trouille, dit Sonny. Des larmes coulaient de ses yeux.

— C'est l'autre qu'a commencé, dit la Gomme, un dingue qu'était schlass et qu'a joué de la lame. Ça s'est passé là, au Dew Drop Inn.

— Et après, le Blanc s'est collé à la fenêtre pour voir ce qui allait arriver, expliqua Bas-sur-Pattes. Sonny, ça l'a foutu en rogne.

— Je voulais lui faire une farce, c'est tout, protesta Sonny.

Les inspecteurs fixaient sur lui un regard dénué d'expression. Les Arabes ne bronchaient plus.

— Un comédien, voilà ce qu'il est, déclara enfin Ed Cercueil.

— J'ai pas pu lui chercher des crosses à cause de ma bourgeoise, insista Sonny, vu que j'en ai pas, de bourgeoise !

— Je m'en fous, dit Fossoyeur d'une voix dure, implacable, en passant les menottes à Sonny. Garde ton baratin pour le juge.

— Écoutez, chef, je vous en supplie... par pitié...

— Ferme-la... T'es en état d'arrestation, dit Ed Cercueil.

3

Une sirène de police retentit dans le lointain. Le son venait de l'est. Au début, ce fut comme la plainte angoissée d'une âme en peine, puis elle s'amplifia jusqu'à devenir une clameur stridente. Une autre sirène mugit à l'ouest ; au nord et au sud, d'autres répondirent. Elles se succédaient comme des avions à réaction décollant d'un porte-avions.

— Voyons un peu ce qu'ils ont sur eux, ces Musulmans Fumants, dit Fossoyeur.

— Fixe, les cheikhs ! commanda Ed Cercueil.

L'affaire était bouclée avant même qu'arrivent les voitures de patrouille ; plus besoin de s'en faire. Les deux inspecteurs se rengorgeaient.

— Gloire à Allah ! dit le plus grand des Arabes.

Comme s'ils accomplissaient un rite, les autres répliquèrent : « Et à La Mecque », en s'inclinant très bas, les bras écartés.

— Arrêtez vos singeries, dit Fossoyeur. Garde à vous ! On vous embarque comme témoins.

— Qui possède la bonne parole ? demanda le chef sans lever la tête.

— J'ai la bonne parole, répondit un autre.

— Transmets-la au grand affreux, ordonna le chef.

L'autre se tourna lentement et présenta à Ed Cercueil son postérieur drapé de blanc, d'où s'échappa un son semblable au jappement d'un chien de meute.

— Gloire à La Mecque ! dit le chef.

En réponse, les Arabes agitèrent les larges manches blanches de leur robe.

Ed Cercueil demeura médusé, jusqu'au moment où il entendit le rire effaré de Sonny et de ses copains. Une rage froide convulsa alors ses traits.

— Vermine ! grinça-t-il.

D'un coup de pied au derrière, il envoya l'Arabe rouler à terre et braqua sur lui son pistolet.

— Doucement, mec, doucement, dit Fossoyeur qui avait du mal à garder son sérieux. Tu peux quand même pas descendre un gars pour t'avoir lâché une perlouze.

— Bouge pas, affreux ! s'écria un troisième Arabe en brandissant, vers la figure d'Ed, un flacon rempli de liquide. Ça va te purifier !

Ed vit le liquide gicler du flacon et plongea vivement, tout en redressant le canon de son arme.

— C'est juste du parfum ! glapit l'Arabe, effrayé.

Ed Cercueil ne l'entendit pas ; le sang lui était monté à la tête, faisait bourdonner ses oreilles. Tout ce qu'il savait, c'était qu'un repris de justice du nom de Hank lui avait, un soir lancé un verre d'acide à la figure. Celui-là aussi avait le geste du vitrioleur. Une rage meurtrière s'empara d'Ed ; sa figure devint un masque grimaçant, ses lèvres rongées se retroussèrent sur ses dents serrées.

Il tira deux fois, coup sur coup. L'Arabe qui tenait encore son flacon de parfum à moitié plein fit doucement « Oh ! » et s'affaissa lentement sur la chaussée. Derrière lui, dans la foule, une femme poussa un hurlement, car sa jambe venait de se dérober sous elle.

Les autres Arabes détalèrent à toutes jambes. Sonny les suivit. Une fraction de seconde plus tard, ses copains en firent autant.

— Ed ! Nom de nom ! hurla Fossoyeur en se précipitant sur le revolver.

Il chercha à l'attraper par le canon, mais ne réussit qu'à dévier la troisième balle, qui coupa en deux un câble téléphonique. Les deux tronçons du câble tombèrent sur la foule, déclenchant un concert de clameurs.

Ce fut la débandade.

Pris de panique, les badauds refluèrent à l'abri des portes cochères les plus proches, piétinant la blessée et deux autres femmes tombées dans la bousculade.

Fossoyeur avait saisi Ed Cercueil à bras-le-corps ; tous les deux s'abattirent de tout leur poids sur le cadavre du Blanc. Fossoyeur tenait le revolver d'Ed Cercueil par le canon et essayait de le lui arracher.

— Ed, c'est moi, Fossoyeur, répétait-il. Allez, file-moi ça !

— Lâche-moi, Fossoyeur, lâche-moi ! Je vais le descendre ! haletait Ed Cercueil, les yeux fous, sa monstrueuse figure ruisselante de larmes. V'là qu'ils remettent ça, Fossoyeur !

Tous les deux continuaient à se colleter sur le cadavre.

— C'est pas de l'acide, Ed, c'est du parfum, dit Fossoyeur après avoir repris son souffle.

— Lâche-moi, je te dis !

Pendant ce temps, deux Arabes avaient rejoint Sonny sous la voûte d'un immeuble. Les badauds qui s'y étaient réfugiés s'effacèrent pour les laisser passer. Sonny vit que l'escalier était plein de monde et continua droit devant lui, cherchant la sortie de derrière. Il émergea dans une courette entourée de murs. Les Arabes l'avaient suivi. L'un d'entre eux lui lança un nœud coulant autour du cou, faisant tomber son chapeau, et tira sur la corde. L'autre sortit un couteau et appuya la pointe de la lame contre le flanc de Sonny.

— Si tu gueules, t'es mort, dit le premier.

Le chef des Arabes les rejoignit.

— Allez, faut le sortir de là, décréta-t-il.

Au même moment, les voitures de patrouille commencèrent à déverser leurs occupants. Deux agents en uniforme et l'inspecteur Haggerty arrivèrent les premiers sur les lieux.

— Nom de Dieu ! s'exclama Haggerty.

Les deux agents, éberlués, contemplaient la scène.

Les inspecteurs noirs semblaient être engagés dans un combat sans merci contre le grand Blanc.

— Qu'est-ce que vous attendez ? haleta Fossoyeur. Donnez-moi un coup de main !

— Mais ils vont le tuer ! cria Haggerty.

Empoignant Fossoyeur, il s'efforçait de le soulever.

— Vous deux, occupez-vous de l'autre, ordonna-t-il à ses subordonnés.

— Et allez donc ! fit l'agent en brandissant sa matraque.

Il l'abattit sur la tête d'Ed Cercueil, qui perdit connaissance.

Le second policier sortit son revolver et visa le cadavre.

— Si tu bouges, je tire.

— Il bougera pas, il est mort, dit Fossoyeur à Haggerty.

Le policier prit un air penaud :

— Moi, je croyais que c'est avec lui que vous vous expliquiez !

— Lâchez-moi, crénom de nom ! cria Fossoyeur à Haggerty.

— Eh bien ! ça, par exemple ! fit celui-ci, indigné, en desserrant

son étreinte. Vous avez demandé un coup de main, non ? Comment voulez-vous qu'on se rende compte de ce qui se passe ?

Fossoyeur s'ébroua.

— T'avais pas besoin de l'assommer, observa-t-il en s'adressant à l'agent.

— Moi, je prends pas de risques, répliqua l'autre.

— Suffit ! dit Haggerty. Occupe-toi de l'Arabe.

Le policier fit quelques pas.

— Il est mort, lui aussi, constata-t-il après l'avoir examiné.

— Sacré nom ! s'écria Haggerty. Eh bien ! occupe-toi de la bonne femme !

Quatre policiers arrivèrent en courant. Sur l'ordre de Haggerty, deux s'approchèrent de la femme blessée, qui gisait, abandonnée, sur la chaussée.

— Elle vit, mais elle a tourné de l'œil, déclara l'un.

— Tu la feras ramasser par l'ambulance, dit Haggerty.

— J'ai pas d'ordres à recevoir, se rebiffa l'autre. Je connais mon boulot.

— Va te faire voir ! répliqua Haggerty.

Fossoyeur se pencha sur Ed Cercueil, lui souleva la tête et lui fourra un flacon d'ammoniaque sous le nez. Ed Cercueil poussa un gémissement.

Un sergent en uniforme, à la figure rougeaude, massif comme un tank, surgit à son côté.

— Qu'est-ce qui se passe ici ? demanda-t-il.

— Y a eu du grabuge, et notre prisonnier s'est taillé.

— Qui a tiré sur ton collègue ?

— Personne. Il a reçu un coup de matraque.

— Bon ! alors, ça va. Comment il est, ton prisonnier ?

— Race noire ; taille : environ un mètre soixante-dix ; âge : vingt-cinq à trente ans ; poids : quatre-vingt-cinq à quatre-vingt-dix kilos ; figure ovale, étroite ; genre « gueule en pente » ; chapeau gris clair ; complet rayé gris foncé ; col blanc ; cravate rouge à rayures ; chaussures montantes beiges. Il a les bracelets aux pattes.

Les petits yeux bleus du sergent allaient du cadavre du grand Blanc à celui de l'Arabe barbu.

— Il a tué qui ? demanda-t-il.

— Le Blanc, dit Ed Cercueil.

— Bon ! Alors, ça va. J'en fais mon affaire.

Élevant la voix, le sergent appela :

— Hé ! là, Professeur !

Le caporal, qui s'était arrêté pour allumer une cigarette, répondit :

— Ouais ?

— Fais cerner ce putain de quartier. Laisse sortir personne. Faut retrouver un zèbre fringué à la mode de Harlem. Il a buté un Blanc. Il peut pas être loin : il est menotté.

— J'en fais mon affaire, dit le caporal.

— Tu vas m'emballer tous les suspects.

— D'accord.

Suivi des autres policiers, le caporal se précipita vers les renforts qui arrivaient.

— Qui a descendu l'Arabe ? demanda le sergent.

— Ed, répondit Fossoyeur.

— Bon ! ça va. T'en fais pas pour ton prisonnier. J'envoie chercher le lieutenant et le médecin légiste. Tu leur raconteras la suite.

Il fit demi-tour et partit rejoindre le caporal. Péniblement, Ed Cercueil se remit debout.

— T'aurais dû me laisser faire, Fossoyeur, dit-il. Je l'aurais descendu, cet enfant de putain !

— Tiens, regarde !

D'un signe de tête, Fossoyeur lui désigna le cadavre de l'Arabe.

Ed Cercueil ouvrit de grands yeux.

— J'savais même pas que je l'avais touché, murmura-t-il, comme s'il sortait d'un rêve.

Au bout d'un moment, il ajouta :

— Tant pis, j'regrette rien. Tu sais, Fossoyeur, les salauds qui voudront m'jeter de l'acide dans les yeux, ils sauront à quoi s'en tenir.

— Renifle un peu tes frusques, mon gars, dit Fossoyeur.

Ed Cercueil baissa le nez. Le devant de son veston sombre et fripé empestait le parfum bon marché.

— C'est du parfum qu'il t'a jeté. J'ai essayé de te prévenir...

— J'ai rien entendu.

Fossoyeur aspira une longue bouffée d'air.

— Nom de nom, mec ! faut pas t'laisser aller comme ça !

— Écoute, Fossoyeur, chat échaudé craint l'eau froide. Çui qu'essaie de me jeter quelque chose à la gueule quand je vais pour l'arrêter, eh bien ! y risque sa peau.

Fossoyeur ne répondit pas.

— Et notre prisonnier, où il est ? demanda Ed Cercueil.

— Il s'est taillé, répondit Fossoyeur.

D'un même mouvement, ils pivotèrent sur leurs talons.

Les voitures de patrouille se succédaient, déversant des cargaisons de flics. D'autres barraient Lenox Avenue, au carrefour de la 128^e et de la 126^e Rue. La 127^e était bloquée aux deux extrémités.

Les trottoirs s'étaient vidés. Les quelques badauds qui traînaient encore se faisaient arrêter comme suspects. Ceux qui possédaient une voiture voulaient repartir et protestaient bruyamment de leur innocence.

La police bloquait rapidement, les uns après les autres, tous les bars du quartier. Des têtes noires se pressaient aux fenêtres des maisons, dont les issues étaient gardées par la police.

— On va être obligé de passer c'te jungle au peigne fin, dit Fossoyeur. Il peut se planquer dans n'importe quelle famille noire – avec tous les flics blancs qu'il y a dans le secteur.

— Moi, j'veux aussi ramasser les autres gangsters à la manque, déclara Ed Cercueil.

— Eh bien ! va falloir attendre les gars de la Criminelle !

Mais ce fut le lieutenant Anderson qui arriva le premier, flanqué d'un sergent en uniforme et de l'inspecteur Haggerty. Les cinq hommes formèrent un cercle, éclairé par les phares, entre les deux cadavres.

— Bon ! allez-y, mettez-moi au courant en deux mots, dit Anderson. C'est moi qui ai lancé l'appel, je connais donc le début. Quand j'ai reçu le premier rapport, le type ne s'était pas encore fait descendre.

— L'était mort quand on est arrivés, commença Fossoyeur de sa voix neutre, monocorde. On était les premiers sur les lieux. Le suspect était penché sur la victime, le calibre à la main...

— Minute ! fit une voix nouvelle.

Un lieutenant en civil et un sergent de la Criminelle du commissariat central se joignirent au groupe.

— C'est eux qui ont procédé à l'arrestation, expliqua Anderson.

— Où est le prisonnier ? demanda le lieutenant de la Criminelle.

— Il s'est enfui, dit Fossoyeur.

— OK, commencez par le commencement, dit le lieutenant.

Fossoyeur le mit au courant de la première partie du drame et poursuivit :

— Y avait deux copains avec lui, et aussi une bande de jeunes truands qu'étaient là, à bigler le cadavre. Nous avons désarmé le suspect et lui avons passé les menottes. Quand on a voulu fouiller les jeunots, y a eu du grabuge. Ed Cercueil en a descendu un. Profitant du désordre, le suspect a fichu le camp.

— Je ne comprends pas très bien, dit le lieutenant de la Criminelle. Les jeunots étaient dans le coup, eux aussi ?

— Non, on voulait seulement les garder comme témoins. Il n'y a pas de doute sur le suspect.

— D'accord ! Et après ?

— Quand je suis arrivé ici, Jones et Johnson étaient en train de se battre sur le cadavre, intervint Haggerty. Jones cherchait à désarmer Johnson.

Le lieutenant Anderson et les hommes de la Criminelle le regardèrent, puis tournèrent la tête pour dévisager Fossoyeur et Ed Cercueil.

— Voilà ce qui s'est passé, expliqua Ed Cercueil. Un des voyous a levé le cul et m'a pété à la gueule, et puis...

— Euh !... fil Anderson.

Quant au lieutenant, il demanda d'un air incrédule :

— Vous l'avez tué pour ça ?

— Non, c'est un autre qu'il a descendu, s'empressa Fossoyeur. Le mec lui a balancé du parfum à la figure et Ed a cru que c'était de l'acide.

Après un coup d'œil à la figure ravagée d'Ed Cercueil, les autres détournèrent les yeux, l'air gêné.

— Le gars qui s'est fait descendre est un Arabe, intervint le sergent.

— C'est pas un vrai, coupa Fossoyeur. Y font partie d'une bande de

jeunots, les Musulmans Fumants qu'on les appelle.

— Ha ! fit le lieutenant.

— Y font du barouf avec une bande de jeunes Juifs du Bronx, reprit Fossoyeur. Nous autres, on laisse ça à la brigade des Mineurs.

Le sergent de la Criminelle s'approcha du cadavre de l'Arabe, lui ôta son turban et arracha sa fausse barbe, révélant le visage d'un adolescent noir, aux cheveux gominés et aux joues imberbes. Le sergent laissa tomber le turban et la fausse barbe à côté du corps en poussant un soupir.

— Un mouflet, dit-il.

Pendant quelques instants, personne ne souffla mot.

— Vous avez l'arme du crime ? finit par demander le lieutenant.

Fossoyeur tira le revolver de sa poche et le tendit à son supérieur, en tenant le canon entre le pouce et l'index.

Le lieutenant le posa sur un mouchoir et l'examina avec curiosité pendant un moment. Puis il l'enveloppa dans le mouchoir et le glissa dans une poche de sa veste.

— Avez-vous interrogé le suspect ? demanda-t-il.

— On n'a pas eu le temps, dit Fossoyeur. Tout ce qu'on sait, c'est que ça a commencé par une bagarre au Drew Drop Inn.

— C'est un rade qui se trouve à quelques blocs d'ici, intervint Anderson. Tout à l'heure, y a eu une bagarre là-dedans à coups de couteau.

— Décidément, ça a drôlement bardé ce soir, dans le quartier, fit Haggerty.

Le lieutenant de la Criminelle leva des sourcils interrogateurs, en regardant le lieutenant Anderson.

— Haggerty, si vous commenciez par éclaircir un peu cette bagarre au couteau ? fit Anderson. Tâchez de savoir s'il y a un rapport.

— Nous voudrions nous en occuper tous les deux, intervint Fossoyeur.

— Laissez-le commencer l'enquête, fit Anderson.

— D'accord, dit Haggerty. J'y vais.

Tout le monde le regarda s'éloigner.

— Bon ! et maintenant, si on jetait un coup d'œil sur les macchabs ? dit le lieutenant de la Criminelle.

Rapidement, il examina les deux cadavres. L'adolescent avait été

tué d'une balle au cœur.

— Il n'y a plus qu'à attendre le coroner, dit le lieutenant.

Ils regardèrent la femme évanouie.

— Blessée à la hanche, tout en haut, dit le sergent de la Criminelle. Elle a perdu beaucoup de sang, mais la blessure me paraît sans gravité.

— L'ambulance sera là d'un moment à l'autre, dit Anderson.

— Comment est-ce arrivé ? demanda le lieutenant.

— Ed a tiré deux fois sur le gangster, dit Fossoyeur. Ça doit être ça.

— Oui.

Personne ne regardait Ed Cercueil. Tous faisaient semblant d'inspecter les lieux.

Anderson hocha la tête.

— Ça va être duraille de retrouver votre prisonnier dans ce guêpier, remarqua-t-il.

— Je n'en vois pas la nécessité, dit le lieutenant de la Criminelle. Si c'est là son revolver, il est aussi innocent que vous et moi. Ce n'est pas avec cet outil qu'il aurait pu tuer quelqu'un.

Il le sortit de sa poche et déplia le mouchoir :

— C'est un revolver d'alarme, calibre 37, qui ne tire que des cartouches à blanc. Il n'y a pas moyen de les trafiquer pour qu'elles soient meurtrières. Et le revolver n'a pas été bricolé.

— Eh bien ! finit par dire le lieutenant Anderson, il ne nous manquait plus que ça !

4

Il y avait un portillon en tôle rouillée dans le mur en béton qui séparait la petite arrière-cour d'une autre toute semblable. Le chef de la bande l'ouvrit avec une clé qu'il tira de sa poche, et le portillon tourna silencieusement sur ses gonds huilés.

Le chef franchit le seuil.

— Avance ! ordonna à Sonny le premier séide en l'asticotant de son couteau.

Sonny obéit.

L'autre séide le tenait toujours en laisse avec la corde passée autour de son cou.

Quand tout le monde fut entré, le chef referma le portillon à clé.

— T'as idée qu'il s'est fait amocher sérieusement, Caleb ? demanda un de ses acolytes.

— Ferme ton clapet devant le captif, grogna le chef. C'est malin encore !

Le sol cimenté, plein de trous, de la courette, était jonché d'éclats de verre, de bouteilles, de chiffons et d'objets hétéroclites jetés par les fenêtres : un ressort de lit tout rouillé, une paillasse avec un grand trou brûlé au milieu, plusieurs pneus usagés et la carcasse à moitié racornie d'un chat noir, à laquelle il manquait la patte arrière gauche et les yeux, dévorés par les rats.

Prudemment, ils se frayèrent un chemin à travers les détritus.

Sonny heurta une pile de poubelles entassées en désordre. L'une d'elles dégringola dans un fracas de ferraille, dégageant une puanteur infecte.

— Fais gaffe, nom de nom ! siffla le chef. T'as pas les yeux en face des trous ?

— Peuh ! personne ira nous chercher ici, mec, dit Tchou-Tchou.

— Pour toi, j'suis pas mec.

— C'est bon, Cheik.

— Où c'est que vous m'emmenez, les gars ? demanda Sonny.

Les vapeurs de marijuana s'étaient dissipées et il se sentait les jambes molles et le ventre creux, avec un arrière-goût désagréable dans la bouche. La peur lui tenaillait les entrailles.

— On va te fourguer aux Juifs, déclara Tchou-Tchou.

— C'te blague ! J'sais bien que vous êtes pas de vrais Arabes, vous autres, dit Sonny.

— On va te planquer pour pas que la police te trouve pas, corrigea le Cheik.

— Mais j'ai rien fait ! protesta Sonny.

Le Cheik s'immobilisa ; ses deux acolytes en firent autant, et tous les trois se retournèrent pour dévisager Sonny. Dans l'obscurité, on ne voyait que les deux croissants blancs de ses yeux.

— Eh bien ! si t'as rien fait, on te rendra aux flics ! dit le Cheik.

— Mais non, écoute ! Je te demande où c'est qu'on va, c'est tout.

— Chez nous, et on t'emmène.

— Bon ! d'accord.

Il n'y avait pas de porte entre la cour et le couloir, comme dans l'autre maison. Un escalier délabré en ciment descendait à la cave. Là encore, le Cheik avait, sur son trousseau, une clé qui ouvrait la porte. Le couloir était sombre. Des flaques d'eau croupissante stagnaient dans le carrelage défoncé. L'air sentait la moisissure et l'égout. Pour y voir, ils durent enlever leurs lunettes de soleil.

Vers le milieu du boyau, un rai de lumière filtrait par l'entrebâillement d'une porte. Ils pénétrèrent dans un réduit crasseux.

Un vieillard en caleçon de coton, qui lui tombait aux chevilles, gisait sur un grabat fait de vieux sacs entassés. Une couverture de cheval tout effrangée l'enveloppait.

— Vous avez pas un p'tit quelque chose pour le vieux Mauvaisœil ? fit-il d'une voix plaintive.

— On t'a dégotté une belle souris noire, répondit Tchou-Tchou.

Le vieillard se souleva sur les coudes.

— Où qu'elle est ?

— Fous-lui la paix, dit Noiraud.

— Couche-toi et boucle-la ! aboya le Cheik. Je t'ai déjà dit qu'on n'aura rien pour toi, ce soir.

Se tournant vers les autres, il commanda :

— Allez, grouillez-vous, les mecs !

Ils se mirent à enlever leurs déguisements. Sous les robes blanches, ils portaient des sweat-shirts et des pantalons noirs. Les fausses barbes tenaient avec de la colle de maquilleur.

Sans leur déguisement, ils ressemblaient à trois collégiens.

Le Cheik, un grand adolescent à la peau olivâtre, avait d'étranges yeux jaunes et des cheveux tirant sur le roux. Il était bâti en athlète, avec de larges épaules, une taille bien prise. Sa figure plate, au nez camus, aux narines épatées, frémissantes, était semée de taches de rousseur. Il avait l'air peu aimable.

Plus petit que le Cheik, Tchou-Tchou était trapu, avec une peau café au lait, -une tête ovoïde aux cheveux coupés ras. Ses traits mobiles trahissaient le pitre né. Bien qu'ayant les jambes arquées et une démarche de canard, il était très lesté.

Noiraud était un garçon insignifiant, de taille moyenne, doux, docile et noir comme l'as de pique.

— Où est le calibre ? demanda Tchou-Tchou en constatant que le Cheik ne l'avait plus dans sa ceinture.

— Je l'ai filé à Bones.

— Pour quoi faire ?

— La ferme ! Ça me regarde.

— Dis, Cheik, où c'est qu'ils sont partis, les autres, à ton idée ? demanda Noiraud, cherchant à changer de sujet.

— S'ils ont un peu de bon sens, ils sont rentrés chez eux.

Le vieillard les observait de son grabat, tandis qu'ils pliaient leurs travestis pour en faire de petits baluchons.

— Même pas une p'tite goutte de King Kong ? gémit-il.

— Non, rien du tout ! trancha le Cheik.

Le vieillard se redressa sur les coudes.

— Ah ! c'est comme ça ? Eh bien ! je m'en vais t'foutre à la porte, moi ! Le concierge, c'est ma pomme. Rends-moi mes clés. Je...

— Ferme ton clapet si tu tiens à ta peau ! Et si les flics s'amènent, tâche de la boucler ! Demain, j'aurai quelque chose pour toi.

— Demain ? Une bouteille ?

— Ouais, une pleine bouteille.

Radouci, le vieillard se recoucha.

— Venez, dit le Cheik aux autres.

Avant de s'en aller, il s'empara d'une vieille capote militaire pendue à la porte ; le concierge ne le vit pas. Dans le couloir, il arrêta Sonny, ôta la corde passée autour de son cou et recouvrit ses menottes avec la capoté. Ainsi, Sonny avait l'air de porter la capote à deux mains.

— Comme ça, on verra pas les bracelets, dit le Cheik.

Se tournant vers Noiraud, il ajouta :

— Monte le premier et vois ce qui se passe. Si tu crois que la route est libre et qu'on risque pas de se faire agraffer par les flics, tu lances le signal numéro un...

Noiraud grimpa les marches vermoulues et poussa la porte donnant sur l'entrée. Au bout d'une minute, il revint et leur lit signe d'avancer.

Ils montèrent en File indienne.

Deux agents en uniforme bloquaient la porte cochère, empêchant de sortir les passants qui s'étaient réfugiés sous la voûte pendant la fusillade. Personne ne fit attention à Sonny et aux trois jeunes voyous. Ils grimpèrent jusqu'au dernier étage. Le Cheik ouvrit la porte avec une troisième clé pendue à son trousseau et fut le premier à pénétrer dans la cuisine.

Une vieille Noire, en robe d'indienne d'un bleu passé, avec des rayures plus foncées, était assise dans un fauteuil à bascule, près de la cuisinière, en train de repriser une chaussette de laine usée jusqu'à la corde, sur un œuf en bois. Elle fumait une pipe de maïs.

— C'est toi, Caleb ? demanda-t-elle, en levant son regard pardessus ses lunettes à monture d'acier.

— Non, c'est moi, et puis y a Tchou-Tchou et Noiraud aussi, répondit le Cheik.

— Ah ! bon, c'est toi, Samson ?

D'alerte, son ton se fit déçu :

— Et Caleb, où est-ce qu'il est ?

— Il a été marnier au bowling, mémé. À replacer les quilles.

— Seigneur ! cet enfant, faut toujours qu'y travaille le soir, dit-elle en soupirant. Pourvu qu'il ait pas d'histoire avec tout ce travail de nuit. Sa mémé, elle est trop vieille pour veiller sur lui comme une maman.

Elle était si vieille que sa peau noire s'éclaircissait par plaques : on aurait dit un haricot moucheté. Ses yeux, autrefois marron, étaient devenus d'un bleu laiteux. Elle était chauve sur le devant et au-dessus

des oreilles, et on voyait sa peau tavelée, tendue sur l'os du crâne. Les rares mèches grises qui lui restaient étaient nouées en un petit chignon serré au creux de la nuque. À travers la peau parcheminée, transparente, de ses doigts qui maniaient l'aiguille à repriser, on distinguait le contour des os.

— Il aura pas d'histoires, dit le Cheik.

Noiraud et Tchou-Tchou poussèrent Sonny dans la cuisine et refermèrent la porte.

Mémé jeta un coup d'œil sur Sonny.

— Je le connais pas, ce garçon-là. Il est aussi un ami à Caleb ?

— C'est lui qu'il remplace, Caleb, répondit le Cheik. Y s'est blessé aux mains.

Mémé pinça les lèvres.

— Les garçons, ça n'arrête pas d'aller et de venir, chez nous... j'espère que vous faites rien de mal. Et ce nouveau-là, il a l'air plus vieux que vous autres.

— Vous vous faites trop de bile, grogna le Cheik.

— Eh ?

— On va dans notre chambre. Faut pas veiller pour Caleb. Il rentrera tard.

— Eh ?

— Venez, les gars, dit le Cheik. Elle n'entend plus.

Toutes les pièces de l'appartement étaient en enfilade. La chambre contiguë à la cuisine était meublée de deux petits lits de fer, peints en blanc, où dormaient Caleb et sa grand-mère, d'un petit poêle ventru, posé dans un coin, sur une plaque en tôle, d'une table portant un broc et une cuvette, et d'une commode ornée d'un petit miroir de pacotille. De même qu'à la cuisine, tout luisait de propreté.

— Passez-moi vos frusques et ouvrez l'œil pour Mémé, ordonna le Cheik en prenant les déguisements roulés en baluchons.

Avec une clé de son trousseau, le Cheik ouvrit un vieux coffre en bois de cèdre et enfouit les baluchons sous des piles de couvertures et de linge de maison. Le coffre contenait les trésors de Mémé : c'était là qu'elle avait entassé tout ce que ses maîtres blancs lui avaient donné, pour le remettre à Caleb le jour de son mariage. Le Cheik ferma le coffre à clé et ouvrit la porte donnant sur la chambre voisine. Les autres le suivirent, et le Cheik verrouilla la porte derrière eux.

C'était la chambre qu'ils louaient, Tchou-Tchou et lui. Elle

contenait un lit à deux places, une commode, une glace, une table avec broc et cuvette, comme dans l'autre pièce. Un rideau en calicot isolait un coin qui servait de penderie. Mais des objets hétéroclites traînaient un peu partout et la pièce paraissait moins propre.

Une étroite fenêtre donnait sur la plate-forme de l'échelle d'incendie, peinte en rouge, qui descendait le long de la façade. La fenêtre était grillagée et fermée au cadenas.

Le Cheik ouvrit la grille et sortit sur la plate-forme.

— Venez voir ! appela-t-il.

Tchou-Tchou le rejoignit ; Noiraud et Sonny se bousculèrent pour regarder aussi.

— Noiraud, surveille le captif, dit le Cheik.

— J'suis pas un captif, protesta Sonny.

— Regardez ! répéta le Cheik en désignant la rue.

Au-dessous d'eux, la large avenue grouillait de voitures de patrouille aux yeux rouges, semblables à de monstrueuses fourmis. Trois ambulances essayaient de se frayer un chemin à travers la cohue, suivies de deux fourgons mortuaires de la police, des voitures du commissariat général et du médecin légiste. Des agents en uniforme et en civil allaient et venaient.

— Les Martiens ! s'écria le Cheik. La grande rafle ! Tchou-Tchou, qu'est-ce que t'en dis ?

Tchou-Tchou était occupé à compter.

Sur toutes les plates-formes des étages inférieurs, à tous les échelons, des Noirs contemplaient le spectacle. Aux fenêtres, des deux côtés de la rue, on apercevait des têtes sombres à perte de vue.

— J'ai compté trente et une voitures de patrouille, annonça Tchou-Tchou. C'est plus qu'il y en avait dans la Huitième Avenue la fois où Ed Cercueil s'est fait vitrioler.

— Ils sont en train de fouiller les maisons une par une, constata le Cheik.

— Qu'est-ce qu'on fait du captif ? demanda Tchou-Tchou.

— D'abord, faut lui ôter ses bracelets. On pourrait le planquer là-haut, dans le pigeonnier.

— Pourquoi qu'il les garderait pas, ses bracelets ?

— Pas question. Faut être paré pour la fouille.

Ils rentrèrent dans la chambre. Le Cheik prit Sonny par le bras et

lui montra la rue.

— Ils te cherchent, bonhomme.

La figure noire de Sonny vira au gris.

— J'ai rien fait ! Mon flingue, c'est un outil bidon. Il tire à blanc.

Les trois garçons le dévisagèrent, incrédules. Tchou-Tchou finit par dire :

— Tu crois qu'ils vont gober ça, eux ?

Le Cheik regardait Sonny d'un air bizarre.

— T'en es sûr, mec ? insista-t-il.

— Tu parles ! Il peut juste être chargé de cartouches à blanc, calibre 37.

— Alors, c'est pas toi qu'as descendu le grand zèbre grisonnant ?

— Puisque je te le dis ! Ça peut pas être moi.

Il y eut, chez le Cheik, un changement d'attitude. Sa figure jaune et plate, parsemée de taches de rousseur, se durcit. Il carra les épaules, se rengorgea, s'efforçant de paraître menaçant.

— Les flics te cherchent, mec, dit-il. Y a pas, faut qu'on te planque.

— À quoi il te sert, ce flingue en toc ? demanda Tchou-Tchou.

— Histoire d'avoir quelque chose sous la main, dans mon stand de cireur.

Tchou-Tchou lit claquer ses doigts.

— Ça y est ! Je te remets ! C'est toi qui travailles chez l'cireur à côté du Savoy.

— Il est à moi, le stand.

— T'y planques beaucoup de marijuana, dans ton stand ?

— J'en ai pas.

— Cheik, c'est un branque, ce mec-là !

— Trêve de bavardage, coupa le Cheik. Va falloir le débarrasser de ses menottes, le captif.

Il essaya des clés, une pince-monseigneur, mais sans succès. Finalement, il tendit à Noiraud une lime triangulaire en disant :

— Tâche de scier la chaîne en deux. Asseyez-vous sur le lit, tous les deux.

Puis, se tournant vers Sonny :

— Comment tu t'appelles, mec ?

— Esope Pickens, mais on m'appelle Sonny.

— Va pour Sonny.

Au même moment, ils entendirent une voix de femme s'adressant à Mémé, puis le bruit de semelles en caoutchouc traversant la chambre contiguë.

Un coup long, suivi de trois coups brefs et d'un autre coup long furent frappés à la porte.

— Gaza, chuchota le Cheik en pressant les lèvres contre le panneau.

— Suez ! répondit la voix.

Le Cheik tourna la clé dans la serrure, fit entrer une jeune fille et reverrouilla la porte derrière elle.

Grande, la peau couleur de pain brûlé, les boucles noires et courtes, elle portait un pull-over noir à col roulé, une jupe écossaise, des socquettes et des chaussures de daim blanc. Le nez petit et retroussé, la bouche grande aux lèvres pleines, elle avait des dents blanches et régulières, et des yeux marron très écartés et ombrés de longs cils noirs.

On pouvait lui donner seize ans. Visiblement, elle était surexcitée.

Sonny la dévisagea, les yeux ronds et se dit : « Si c'est pas ça, faudra faire avec. »

— Merde, c'est Sissie ! J'croisais que c'était Bones qui ramenait le flingue, dit Tchou-Tchou.

— Tu me casses les pieds avec ton flingue ! Il est aussi bien chez Bones. Les flics vont quand même pas fouiller la maison d'un éboueur ! Son vieux, il travaille pour la municipalité, pareil qu'eux.

— Quoi ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire de Bones et de flingue ? demanda Sissie.

— Le Cheik...

— C'est pas ses oignons, à Sissie, coupa le Cheik.

— Paraît qu'un Arabe s'est fait descendre, alors, je me suis demandé si ce ne serait pas toi, des fois, dit Sissie.

— Ça t'arrangerait bien, hein ?

Elle se détourna en rougissant.

— Pas la peine de me regarder, dit Tchou-Tchou au Cheik. Dis-lui, toi... c'est ta souris après tout.

— C'est Caleb, dit le Cheik.

— Caleb ? Mon Dieu !

Sissie se laissa tomber sur le lit, à côté de Sonny. Elle paraissait frappée de stupeur.

— Seigneur Jésus ! Pauvre petit Caleb... Et Mémé, qu'est-ce qu'elle va faire ?

— Qu'est-ce que tu veux qu'elle fasse ? Qu'elle le ressuscite ? fit brutalement le Cheik.

— Elle sait ?

— Elle a une tête à ça ?

— Miséricorde ! Pauvre petit Caleb... Qu'est-ce qu'il a fait ?

— J'ai lâché une perlouze à Ed Cercueil et... commença Tchou-Tchou.

— C'est pas vrai ! s'écria Sissie.

— Et comment que c'est vrai !

— Et Caleb ?

— Il a jeté du parfum sur l'affreux – c'est le salut réservé aux flics par les Musulmans, comme je te l'ai déjà expliqué. Mais l'affreux, il a dû croire qu'il allait recevoir de l'acide, encore un coup. Et il a tiré aussi sec, on n'a pas eu le temps de dire « ouf ».

— Dieu du Ciel !

— Où est Sugartit ?

— Chez elle. Elle sort pas, ce soir. Je lui ai passé un coup de fil et elle m'a dit qu'elle était mal fichue.

— Ouais. T'as pas eu trop de peine à arriver ici ?

— Non, j'ai dit aux flics en bas que je vis ici. Ils entendirent le signal tambouriné à la porte. Sissie étouffa une exclamation.

Le Cheik la regarda d'un air soupçonneux :

— Qu'est-ce que t'as ?

— Rien.

Il hésita avant d'ouvrir.

— T'attends quelqu'un ?

— Moi ? Non. Pourquoi ?

— Tu fais une drôle de tête.

— Je suis nerveuse, c'est tout. Le signal fut répété.

Le Cheik s'approcha de la porte et dit :

— Gaza.

— Suez, lui répondit une voix chantante.

Le Cheik jeta un regard menaçant à Sissie et ouvrit la porte. Une jeune fille toute menue, couleur chocolat, habillée comme Sissie, se glissa dans la chambre. À la vue de Sissie, elle s'arrêta en faisant : « Oh ! » d'un ton d'excuse. Les yeux du Cheik allaient de l'une à l'autre.

— Tu m'as pourtant dit qu'elle ne sortait pas, ce soir ? dit-il à Sissie, accusateur.

— Je croyais, répondit Sissie.

Le Cheik se tourna vers Sugartit :

— Qu'est-ce que t'as, nom de dieu ? Qu'est-ce qui se passe ?

— Un Musulman s'est fait descendre, j'ai cru que c'était toi.

— Bande de garces ! Vous espériez toutes que ce serait moi ! s'écria le Cheik.

Sugartit avait des yeux marron aux longs cils noirs, pleins de mystère. Elle jeta un regard de défi à Sissie.

— Pas moi ! affirma-t-elle.

— Tu l'as dit à Mémé ? demanda le Cheik.

— Penses-tu !

— C'était ton amoureux, Caleb, annonça le Cheik sans ménagement. Sugartit poussa un petit cri et se jeta sur lui, toutes griffes dehors.

— Salaud ! Dégueulasse ! Tu me cherches tout le temps ! Sissie la tira en arrière ;

— Tais-toi et boucle-la vraiment, t'entends ?

— Dis-lui, toi, ordonna le Cheik.

— C'était bien Caleb, dit Sissie.

— Caleb ! hurla Sugartit.

Elle se jeta à plat ventre sur le lit pour se relever aussitôt d'un bond. Elle se mit à invectiver le Cheik :

— C'est ta faute ! C'est toi qui l'as fait descendre ! À cause de moi ! Parce que, lui, il tenait le bon bout, et que t'arrivais pas à me faire faire des trucs, pareil que Sissie !

— C'est pas vrai, dit Sissie.

— Caleb ! hurla une fois de plus Sugartit.

— Ta gueule ! Mémé va finir par t'entendre, intervint Tchou-Tchou.

— Mémé ! Caleb est mort ! Le Cheik l'a tué ! glapit Sugartit.

— Fais-la taire, ordonna le Cheik, à Sissie. Elle est en train de piquer sa crise, j'veux pas lui faire de mal.

Sissie attrapa Sugartit par-derrière et lui ferma la bouche d'une main, tout en lui tordant le bras de l'autre.

Sugartit jeta un regard furieux au Cheik par-dessus la main de Sissie.

— Mémé, elle entend rien, déclara Noiraud.

— Tu parles ! répondit Tchou-Tchou. Quand elle veut, elle entend tout.

— Lâche-moi, marmonna Sugartit. Soudain, elle mordit la main de Sissie.

— Y en a marre ! cria celle-ci.

— J'veux le voir, gémit Sugartit. Je l'aime. Tu m'feras pas rester ici ! J'veux savoir qui l'a tué.

— C'est ton vieux, fit brutalement le Cheik, Ed Cercueil, l'affreux.

— Quelqu'un a appelé Caleb ? fit la voix de Mémé derrière la porte. Des deux mains, le Cheik serra le cou de Sugartit pour l'obliger à se taire.

— Non Mémé, cria-t-il. C'est les mômes qui se disputent pour des Menthol.

— Eh ?

— Pour des Menthol ! hurla le Cheik.

— Vous faites tant de boucan, vous autres, qu'on s'entend plus penser, marmonna-t-elle.

Elle regagna la cuisine en traînant les pieds.

— Misère de misère ! elle va veiller en l'attendant, dit Sissie. Le Cheik et Tchou-Tchou se regardèrent.

— Elle sait même pas ce qui se passe dans la rue, dit Tchou-Tchou. Le Cheik lâcha Sugartit.

5

— Quand pourrez-vous me dire avec quoi il a été tué ? demanda le chef de la police.

— Il a été tué d'une balle, comme de bien entendu, répondit l'assistant du médecin légiste.

— Vous vous croyez drôle ? C'est le calibre qui m'intéresse.

Le chef de la police s'était mis à parler avec un fort accent irlandais ; les policiers, qui le connaissaient bien, commençaient à se sentir dans leurs petits souliers.

L'assistant du médecin légiste referma timidement sa sacoche et regarda le chef à travers les verres grossissants de ses lunettes cerclées de noir.

— On ne le saura qu'après l'autopsie. Il va falloir extraire le projectile du cerveau et le soumettre à des tests...

Le chef l'écoutait en silence, la figure écarlate.

— Ce n'est pas moi qui procède à l'autopsie. Moi, je suis de permanence la nuit. Je me contente de signaler si le client est mort ou non. Pour celui-là, j'ai marqué *D. A. A.*, ce qui veut dire : « Décédé à l'arrivée » – à mon arrivée, pas à la sienne. Vous en savez donc plus que moi sur l'heure de sa mort et sur ses causes.

— Je vous ai posé une question polie !

— Et moi, je vous ai fait une réponse polie. Ou, si vous préférez, une réponse style « police »... Les gars qui procèdent à l'autopsie prennent leur service à neuf heures. Vous serez sans doute fixé vers dix heures.

— C'est tout ce que je voulais savoir, merci. Eh bien ! ça me fait une belle jambe ! Demain matin vers dix heures, l'assassin sera à l'autre bout des États-Unis, s'il a tant soit peu de jugeote...

— Ça, c'est votre affaire, pas la mienne. Vous pourrez envoyer les macchab à la morgue, quand vous en aurez fini avec eux. Moi, j'ai terminé. Bonsoir, tout le monde !

Personne ne lui répondit. Il s'en alla.

— J'ai jamais compris pourquoi il fallait un toubib pour nous

apprendre qu'un macchab est mort ou qu'il l'est pas, grommela le chef.

C'était un homme de forte taille, au teint bronzé, avec un tas de galons étincelants sur son uniforme. Il était sorti du rang ; tout en lui, depuis la manche couverte de brisques dorées, jusqu'aux chaussures faites sur mesure, indiquait le « pied plat ». Les agents de Centre Street l'avaient surnommé « Court-Circuit », du nom de la jument placide, rendue célèbre par les histoires en bandes dessinées de *Barney Google*[2].

Il se tenait au centre du groupe, massé près du cadavre du Blanc, groupe qu'étaient venus grossir deux commissaires de police adjoints, un inspecteur de la Criminelle, et d'anonymes lieutenants en uniforme, appartenant aux commissariats voisins.

Les commissaires adjoints se taisaient. Seul, le commissaire principal avait le pas sur le chef et, à cette heure, il était au fond de son lit.

— Cette histoire va faire du pétard, dit le chef à la cantonade. On est tous d'accord sur la version qu'on va donner ?

Tout le monde acquiesça.

— Eh bien ! venez, Anderson, on va voir les journalistes, dit-il au lieutenant du commissariat de la 126^e Rue.

Ils traversèrent la rue pour s'approcher d'un groupe de journalistes maintenus avec peine.

— Allez-y, prenez vos clichés, les gars, dit le chef.

Instantanément, des flashes lui éclatèrent sous le nez. Après quoi, les photographes se ruèrent vers les cadavres, le laissant face à face avec les reporters.

— Eh bien ! voilà, messieurs : le défunt a été identifié, grâce aux papiers qu'il avait sur lui. C'est un nommé Ulysse Galen de New York. Il vivait seul dans un appartement de deux pièces au Lexington. Nous avons vérifié le fait. Il semble qu'il était veuf. Il travaillait comme chef des ventes à la Compagnie Ring Cola. Nous avons pu joindre le siège social de cette firme, à Jersey City. On nous y a déclaré que Harlem faisait partie de son secteur.

Son rude parler irlandais tombait sur le vacarme nocturne comme de l'huile sur une mer déchaînée. Les stylos grattaient le papier. Autour des cadavres, des flashes explosaient comme un tir de D. C. A.

— On a trouvé dans sa poche une lettre d'une certaine Mrs. Helen Kruger, Walding River, Long Island, qui commence par *Mon cher papa*... Une autre lettre, non postée, est adressée à Homer Galen,

1690, Michigan Avenue, à Chicago. C'est dans le quartier des affaires. Nous ne savons pas si ce Homer Galen est son fils ou un parent...

— Comment a-t-il été tué ? interrompit un reporter.

— D'une balle à la nuque. C'est un Noir, du nom de Sonny Pickens, qui a tiré. Il est cireur de chaussures au coin de la 134^e Rue et de Lenox Avenue. Plusieurs Noirs s'étaient rebiffés parce que la victime était venue consommer dans un bar au coin de la 129^e Rue et de Lenox...

— Qu'est-ce qu'il foutait dans un bastringue, à Harlem ?

— Pour le moment, nous n'en savons rien. Vraisemblablement, il voulait s'encanailler un peu. Nous savons que le barman a été blessé d'un coup de couteau en cherchant à le protéger contre un autre client de couleur qui l'avait attaqué...

— Un cireur noir voit rouge...

— Il n'y a pas lieu de plaisanter, messieurs. Le premier Noir a attaqué la victime au couteau – du moins, il a voulu l'attaquer, mais le barman s'est interposé à temps. Galen a donc quitté le bar, Pickens l'a suivi dans la rue et lui a tiré dessus par-derrière.

— Vous ne voulez pas qu'il tire sur un Blanc par-devant, tout de même !

— Deux inspecteurs noirs, du commissariat de la 126^e Rue, sont arrivés sur les lieux à temps pour arrêter Pickens qui venait d'accomplir son forfait. Il tenait encore le revolver à la main. Ils lui ont passé les menottes et étaient sur le point de l'emmener, quand il fut enlevé par une bande de jeunes voyous de Harlem, surnommés les Musulmans Fumants.

Un éclat de rire général salua cette information.

— Comment ? Il n'y avait pas de Mau-Mau[3] ?

— Je vous le répète, vos plaisanteries sont déplacées. L'un d'eux a voulu jeter de l'acide dans les yeux d'un inspecteur.

Les journalistes avaient repris leur sérieux.

— Est-ce qu'un truand n'a pas déjà vitriolé un inspecteur à Harlem, il y a près d'un an ? demanda un reporter. Un Noir aussi – il s'appelait Johnson, Ed Cercueil Johnson.

— C'est le même inspecteur, déclara Anderson qui, jusque-là, n'avait pas ouvert la bouche.

— Il les attire, ma parole, comme un aimant ! s'exclama le journaliste.

— Non, c'est un coriace, et les gens ont peur de lui, expliqua Anderson. Pour qu'un Noir puisse exercer le métier de policier à Harlem, il faut qu'il soit coriace. Malheureusement, les gens de couleur n'ont pas de respect pour un policier noir qui ne leur en impose pas.

— Il a donc tiré et abattu le vitrioleur, compléta le chef.

— Vous parlez du premier ou de celui-là ? demanda le reporter.

— De celui-là, du « Musulman », répondit Anderson.

— Pendant ce temps, Pickens et les autres profitaient de l'incident pour disparaître dans la foule, reprit le chef.

Il se retourna et désigna un immeuble de l'autre côté de la rue. Le bâtiment paraissait nu et incroyablement laid sous le feu d'une douzaine de puissants projecteurs. Des policiers en uniforme étaient montés sur le toit ; d'autres allaient et venaient sous la voûte ; d'autres encore passaient la tête par la fenêtre pour interpeller les agents dans la rue. Aux autres fenêtres se pressaient des têtes noires ; sous l'aveuglante lumière blanche, on aurait dit des grappes d'un fruit étrange, couleur lie-de-vin.

— Vous pouvez le constater vous-mêmes : nous sommes en train de chercher l'assassin, dit le chef. Toutes ces maisons seront passées au peigne fin, une par une, logement par logement, pièce par pièce. Nous possédons le signalement du meurtrier. D'ailleurs, il porte des menottes qu'il est impossible de faire sauter. Nous l'aurons sûrement arrêté d'ici demain matin. Jamais il ne pourra passer à travers les mailles du filet.

— À moins que ce ne soit déjà fait, dit un journaliste.

— C'est impossible. Nous sommes arrivés trop vite.

Les journalistes commencèrent à le bombarder de questions.

— Est-ce que Pickens fait partie de la bande des Musulmans Fumants ?

— Tout ce que nous savons, c'est que sept membres de la bande sont venus à sa rescousse. Le huitième a été abattu.

— Est-ce qu'il y a eu vol ?

— Non, à moins que la victime n'ait eu en sa possession des objets de valeur dont nous n'avons pas connaissance. Son portefeuille, sa montre et ses bagues n'ont pas été touchés.

— Alors, quel est le mobile ? Une femme ?

— Eh bien ! c'est peu probable ! Galen était un homme bien établi, très à son aise, financièrement parlant. Il n'avait pas besoin de

chercher, à Harlem, chaussure à son pied.

— Y en a qui aiment ça !

Le chef ouvrit les bras.

— D'accord, mais en l'occurrence, les deux Noirs l'ont attaqué parce qu'ils n'admettaient pas qu'il fréquente un de leurs bars. Ils ne l'ont d'ailleurs pas caché : nous avons des témoins qui les ont entendus. Tous les deux étaient ivres : le premier n'a pas cessé de boire de la soirée. Pickens avait, en plus, fumé de la marijuana.

— O. K., chef, merci de vos tuyaux, fit le doyen des journalistes, mettant lui à l'interview.

Le chef et Anderson retraversèrent la rue pour rejoindre le groupe silencieux.

— Alors, vous vous en êtes bien tiré ? demanda un des commissaires adjoints.

— Fallait que je leur raconte quelque chose, bon sang ! éclata le chef. Je n'allais pas leur dire, tout de même, qu'un Blanc, qu'un chef d'entreprise blanc, gagnant quinze mille dollars par an, s'est fait descendre, dans une rue de Harlem, par un Noir envapé qui tirait des cartouches à blanc, qu'une bande de jeunes voyous s'est aussitôt précipitée au secours du négro, et que l'action conjuguée de toutes les forces de police n'a servi qu'à abattre un adolescent, membre de la bande des Musulmans Fumants ?

— Il est guère plus fumant, désormais, marmonna Haggerty.

— Vous tenez absolument à ce que le monde entier se foute de nous ? poursuivit le chef, qui s'échauffait petit à petit. Vous voulez qu'on crie sur les toits que la police de New York n'a rien fait pour empêcher qu'un Blanc se fasse descendre en plein milieu de la rue, devant une foule de Noirs ?

— Et pourtant, c'est le cas, dit le lieutenant de la Criminelle.

— Je sais que ce n'est pas votre faute... fit le commissaire adjoint sur un ton d'excuse.

— C'est moche pour Pickens, dit Anderson. Nous le faisons passer pour un assassin, alors que nous savons pertinemment qu'il est innocent.

— Nous n'en savons fichtre rien ! s'écria le chef, rouge de colère. Il a pu fourrer des balles dans les cartouches à blanc – ça s'est déjà vu, nom d'un chien ! Et, même si ce n'est pas lui, il n'avait qu'à pas courser l'autre avec son sacré pétard qui avait l'air d'un vrai ! Et puis quoi : ce fumier noir, c'est notre seule piste.

— N'empêche que quelqu'un lui a bel et bien tiré dessus, et pas avec une cartouche à blanc, remarqua le lieutenant de la Criminelle.

— Alors, qu'est-ce que vous attendez pour le trouver, nom de nom ? vociféra le chef. Vous êtes de la Criminelle... c'est votre boulot !

— Et si c'était un des Musulmans ? suggéra le commissaire adjoint d'un ton conciliant. Ils étaient sur les lieux, et ces voyous ont toujours un feu à portée de la main.

Il y eut un moment de silence, et chacun rumina cette hypothèse.

— Qu'en pensez-vous, Jones ? demanda le chef à Fossoyeur. À votre avis, est-ce qu'il y a un rapport entre Pickens et les Musulmans ?

— Comme je l'ai dit tout à l'heure, répondit Fossoyeur, moi, j'y crois pas. À mon avis, les gamins ont rappliqué aussitôt après la fusillade, en même temps que les autres. Et, quand Ed s'est mis à tirer, ils ont fichu le camp, comme tout le monde. Je me demande même si Pickens les connaissait avant.

— C'est ce que j'ai cru comprendre, moi aussi, fit le chef, l'air déçu.

— Seulement voilà, on est à Harlem, reprit Fossoyeur. Pas moyen de savoir ce qui se fricote ici.

— De plus, nous n'en tenons qu'un seul, et celui-là précisément n'a pas d'arme, dit Anderson. Vous avez entendu Haggerty : d'après ce que lui ont déclaré le barman et le gérant du Dew Drop Inn, Pickens et l'autre individu ont accusé Galen de soulever des filles noires. À ce moment-là, il n'y avait pas un seul membre de la bande dans le bar.

— C'est peut-être un troisième larron qu'a eu la même idée, dit Fossoyeur. Il voit Pickens tirer sur Galen, et il se dit : « Si j'y envoyais un pruneau, moi aussi ? »

— Ah ! là, là ! quel monde ! soupira le chef. Eh bien ! Jones ! mettez-vous au boulot et tâchez de nous ramener quelque chose. Mais pas un mot à la presse, hein ?

Comme Fossoyeur tournait les talons, Ed Cercueil lui emboîta le pas.

— Non, pas vous, Johnson, dit le chef. Vous pouvez rentrer chez vous.

Fossoyeur et Ed Cercueil se retournèrent. Il y eut un silence.

— C'est une mise à pied ? demanda Ed Cercueil de sa voix éraillée.

— Pour le reste de la nuit, sûrement, répondit le chef. Demain matin à neuf heures, présentez-vous tous les deux devant le

commissaire principal. Vous, Jones, commencez votre enquête. Vous connaissez Harlem, vous saurez où aller et qui interroger.

Il se tourna vers Anderson :

— Pouvez-vous lui adjoindre quelqu'un ?

— Haggerty ? proposa Anderson.

— Je préfère me débrouiller tout seul, déclara Fossoyeur.

— Surtout, pas d'imprudences ! recommanda le chef. Si vous avez besoin d'un coup de main, on est là pour vous le donner. Et allez-y carrément ! Je me fous de la casse, je vous couvrirai. Tout ce que je vous demande, c'est de ne plus tuer de gamins.

Fossoyeur fit demi-tour et gagna sa voiture, suivi d'Ed Cercueil.

— Tu me déposeras au métro Indépendant, dit celui-ci.

Tous les deux habitaient à Jamaica et prenaient le métro aérien quand ils n'avaient pas la voiture.

— Je m'y attendais, dit Fossoyeur.

— Si ça s'était passé plus tôt, j'aurais pu emmener ma gosse au ciné, dit Ed Cercueil. C'est si rare qu'on se voie que, bientôt, je saurai plus la reconnaître !

6

— Tu peux la lâcher, dit le Cheik.

Sissie s'exécuta.

— Je le tuerai ! tempêta Sugartit d'une voix étranglée. Je le tuerai pour ça !

— Tuer qui ? demanda le Cheik, l'air mauvais.

— Mon père... Je le hais... Ah ! le salaud ! Je lui chiperai son pistolet et je le descendrai !

— Tu ferais mieux de la boucler, dit Sissie. C'est pas une façon de parler de son père.

— Je le déteste, ce sale flic !

Noiraud, qui était en train de scier les menottes, leva les yeux. Sonny considérait Sugartit bouche bée.

— La ferme, dit Sissie.

— Y a qu'à la laisser faire, ricana le Cheik, et qu'elle le fasse crever.

— T'as fini de l'asticoter ?

— Qu'est-ce qu'elle risque ? Trois fois rien, déclara Tchou-Tchou. Tout ce qu'elle a à faire, c'est de raconter que son vieux, il lui fout des trempes sans arrêt. Tout le monde se mettra à chialer, et on dira que c'est une enfant martyre, il suffira qu'ils jettent un coup d'œil sur Ed Cercueil pour qu'ils gobent tout.

— Elle aura droit à une médaille, renchérit le Cheik.

— Les rombières des bonnes œuvres vont lui trouver une chouette famille d'adoption. Elle aura qu'à lever le petit doigt pour avoir ce qu'elle veut. Rien d'autre à faire que bouffer, roupiller, aller au ciné et se balader dans une belle bagnole, reprit Tchou-Tchou.

Sugartit se jeta sur le lit et se mit à sangloter bruyamment.

— Du coup, on aura pas à se mouiller, ajouta le Cheik.

Sissie ouvrit de grands yeux.

— T'oseras jamais...

— Qu'est-ce que tu paries ?

— Arrête, ou je plaque tout !

Le Cheik lui jeta un regard menaçant.

— Quoi, tout ?

— Les Musulmans.

— Pour plaquer les Musulmans, y a qu'un seul moyen ; c'est de faire comme Caleb.

— Jamais j'aurais cru que ce pauvre petit Caleb...

Le Cheik lui coupa la parole :

— Je te tuerai de mes propres mains.

— L'écoute pas, Cheik, elle en croit pas un mot, fit nerveusement Tchou-Tchou. Tu ferais mieux de nous filer deux tiges à nous autres Fidèles, comme ça on ira se balader à La Mecque.

— Pour que les flics reniflent l'odeur quand ils viendront perquisitionner, et qu'ils nous emballent tous ? T'es tombé sur la tête, ou quoi ?

— On pourrait monter sur le toit.

— Y en a aussi, des flics, là-haut.

— Alors, sur l'échelle d'incendie, en fermant la fenêtre.

Après mûre réflexion, le Cheik finit par déclarer :

— D'accord pour l'échelle d'incendie. Il m'en reste plus que deux, faudrait les balancer, de toute façon.

— Je vais jeter un coup d'œil pour voir où ils en sont, les flics, dit Tchou-Tchou en remettant ses lunettes de soleil.

— Ôte tes carreaux ! ordonna le Cheik. Tu tiens à ce qu'ils te remettent, les flics ?

— Tu rigoles ! Eux ? Ils y voient pas plus loin que le bout de leur nez. Et puis d'abord, à Harlem, un mec sur deux porte des carreaux noirs du soir au matin.

— Vas-y, gaffe un peu la rue. On a pas toute la nuit devant nous.

Tchou-Tchou enjamba la fenêtre.

Au même instant, la chaîne reliant les menottes se scinda en deux, avec un petit tintement métallique, sous la lime de Noiraud.

— Eh ! Cheik ! Ça y est ! annonça triomphalement Noiraud.

— Voyons voir, dit le Cheik.

Sonny se leva en écartant les bras.

— Qui c'est ? demanda Sissie, comme si elle venait seulement de s'apercevoir de sa présence.

— Notre prisonnier.

— J'suis pas prisonnier, se rebiffa Sonny. J'veous ai suivis parce que vous avez promis de me planquer.

Les yeux ronds, Sissie contemplait les menottes qui encerclaient les poignets de Sonny.

— Qu'est-ce qu'il a fait ? demanda-t-elle.

— C'est lui qu'a descendu le caïd du Syndicat.

Sugartit cessa brusquement de sangloter, roula sur le côté et leva ses grands yeux humides sur Sonny.

Sissie semblait impressionnée :

— Non, sans blague ? C'était le caïd, celui qu'a été rectifié ?

— Et alors, tu le savais pas ?

— Je t'ai déjà dit que c'est pas moi qu'ai fait le coup, protesta Sonny.

— Il veut nous faire croire qu'il tire à blanc, son calibre, expliqua le Cheik. Mais tu peux toujours causer, mec ! Ça prendra pas avec les flics.

— C'est des cartouches à blanc, insista Sonny.

— Pourquoi qu'il l'aurait descendu ? demanda Sissie.

— La guerre des gangs. Ceux de Brooklyn l'ont branché sur le coup.

— Tu charries !

— J'ai tué personne, affirma Sonny.

— Ta gueule ! lui jeta le Cheik. Les prisonniers n'ont pas le droit de causer.

— J'commence à en avoir marre, de vos salades, dit Sonny.

Le Cheik le regarda, l'air mauvais :

— Tu veux qu'on te refile aux flics ?

Sonny battit en retraite :

— Non. Écoute, Cheik, pourquoi que tu me...

Il fut interrompu par Tchou-Tchou qui passa la tête par la fenêtre :

— Qu'est-ce qu'il y a comme flicaille ! C'est quelque chose ! On

voit que ça.

— Où ils sont ? demanda le Cheik.

— Y en a partout. En ce moment, ils sont en train de fouiller la troisième maison avant la nôtre. Y a des tas de projecteurs devant, et puis des flics avec des mitraillettes qui se baladent dans la rue. On ferait bien de se grouiller pour fourguer le prisonnier.

Tchou-Tchou sortit un briquet de pacotille et alluma les deux cigarettes. Le Cheik aspira profondément.

— Allez, tête de lard, pas d'histoires ! Va voir ce qui se passe sur le toit.

— Gloire à Allah ! fit Tchou-Tchou en se retirant à reculons.

— Ôte ta veste et ta chemise, ordonna le Cheik à Sonny.

Sonny s'exécuta. Quand il ne lui resta que son maillot de corps sur le dos, le Cheik le regarda en disant :

— Eh ben ! Négro, t'es rien noir ! Quand t'étais mouflet, ta mère, elle devait te foutre un coup de craie sur la gueule pour s'y retrouver !

— J'suis pas plus noir que Noiraud, protesta Sonny.

— J'vous suis pas, déclara Noiraud.

Le Cheik le regarda en ricanant :

— Pour toi, Noiraud, c'a marché tout seul, pas vrai ? Ta m'man, elle t'a passé au phosphore !

— Magne-toi, mec, j'ai pas chaud, fit Sonny.

— Garde ton froc devant les demoiselles, dit le Cheik.

Il accrocha le veston de Sonny au milieu de ses propres vêtements, sur le fil de fer derrière le rideau, et jeta sa chemise dans un coin. Après quoi, il lança à Sonny un vieux pull-over rouge à encolure ronde.

— Tire les manches par-dessus les bracelets et enfile ça, lui ordonna-t-il en montrant la vieille capote militaire qu'il avait chipée au concierge.

— J'vais avoir trop chaud !

— Tu fais ce que je te dis, ou je te file une trempe ?

Sonny s'exécuta.

Le Cheik prit une paire de gants de cuir dans la valise de carton posée sous le lit et les lança à Sonny.

— Qu'est-ce que tu veux que j'en fasse ?

— Mets-les et ferme ta gueule, eh ! abruti !

De derrière le lit, il tira une longue perche de bambou qu'il passa tant bien que mal par la fenêtre. Au bout de la perche était fixé un fanion tout effrangé de l'équipe de base-ball des « Géants » de New York.

Tchou-Tchou descendit l'échelle d'incendie juste à temps pour attraper la perche et l'appuyer contre la rampe.

— Pas de flics sur notre toit, mais y en a plein sur celui d'en dessous, ils fouillent partout, annonça-t-il.

Sa figure ruisselait de sueur ; il commençait à montrer le blanc des yeux.

— Tu vas pas caler ? grogna le Cheik.

— Il me faut de l'herbe pour me calmer les nerfs.

— D'accord, on va en griller deux.

Puis se tournant vers Sonny :

— Allez, ouste, mon gars !

Sonny lui jeta un coup d'œil, hésita, finit par enjamber l'appui de la fenêtre pour sortir sur la petite plate-forme.

— Je peux venir ? demanda Sissie.

Soudain intéressée, Sugartit se rassit en tirant sur sa jupe.

— Vous deux, les nymphettes, vous restez ici dans cette chambre et ne bougez pas ! fit le Cheik d'une voix coupante. Toi, Noiraud, viens, je vais avoir besoin de toi.

Noiraud rejoignit les autres sur l'échelle d'incendie. Le Cheik fut le dernier à sortir ; il referma la fenêtre derrière lui. Ils s'accroupirent en rond ; il y avait juste assez de place sur la plate-forme.

Le Cheik tira deux cigarettes toutes molles de sous son sweat-shirt et les mit à la bouche.

— Ça, alors ! s'exclama Tchou-Tchou. Dire que t'en avais encore deux de planquées !

— Donne-moi du feu et la ramène pas !

Tchou-Tchou sortit un briquet et alluma les deux cigarettes. Le Cheik aspira profondément la fumée, puis passa une tige à Noiraud.

— Toi et Tchou-Tchou, vous vous partagez celle-là, et moi et le prisonnier, on s partage l'autre.

Sonny leva ses deux mains gantées en un geste de refus.

— J'en veux pas. C'est ce truc-là qui m'a mis dans le pétrin.

— T'es qu'un dégonflé, fit le Cheik avec mépris, en aspirant une nouvelle bouffée.

Chaque fois que la fumée lui remontait des poumons, il la ravalait. Sous l'effet de la drogue, sa figure commençait à enfler, le sang lui battait à la tête ; il avait les pupilles dilatées et les narines frémissantes.

— Dis donc, mec, je parie que si j'avais mon soufflant, je le descendrais d'une seule balle entre les yeux, le sergent qui est en bas, dit-il.

La cigarette de marijuana, collée à sa lèvre inférieure, suivait les mouvements de sa bouche.

— Moi, je préfère un 38 à canon long, comme celui d'Ed Cercueil et de Fossoyeur, déclara Tchou-Tchou. Ces feux-là, c'est précis au quart de poil et ça descend n'importe quoi ! Seulement, moi, j'y mettrais un silencieux – comme ça, je pourrais buter qui je veux, peinard, tranquille. Mais je tirerais que sur des huiles, ou sur le chef de la police, pas sur n'importe qui.

— Tout ça, c'est du vent, dit le Cheik. Moi, je te cause business.

— Tu parles d'un business ! C'est tout juste bon à te faire griller à Sing-Sing.

— De quoi ?

Le Cheik se leva d'un bond, l'air mauvais :

— Tu veux que je te foute en bas d'un coup de pied au cul ?

Tchou-Tchou, lui aussi, se leva vivement et s'adossa à la balustrade.

— Un coup de pied au cul ? Sans blague ! Tu me prends pour Noiraud ? J'suis pas trouillard, moi !

Noiraud réussit à se glisser entre eux.

— Dis, le Cheik, qu'est-ce qu'on en fait, du prisonnier ? demanda-t-il anxieusement.

— J'en ai rien à foutre, brailla le Cheik.

Brusquement, il tira de sa poche un couteau à manche de corne et, du même mouvement, en fit jaillir une lame longue de quinze centimètres.

— Le pique pas ! supplia Noiraud.

Du revers de la main, le Cheik gifla Noiraud, l'envoyant valser

contre l'échelle et empoigna Tchou-Tchou par le sweat-shirt.

— Tu vas la fermer, ta grande gueule, fumier ? Ou je te tranche la gorge !

Il était en proie à une rage meurtrière qui déferlait en lui comme un raz de marée.

Les yeux de Tchou-Tchou se révoltèrent ; des gouttes de sueur perlèrent sur sa peau chocolat, comme sous l'effet d'une poussée de fièvre.

— Qu'est-ce qui te prend, Cheik ? larmoya-t-il d'une voix faible. Tu sais bien que j'parle pas sérieusement... Un mec a bien le droit de rigoler, de temps en temps !

Le Cheik se détendit un peu, mais sa fureur était loin d'être apaisée.

— Si tu t'déballonnes je te descends !

— J'vais pas m'déballonner, Cheik, je te le jure ! Tu m'connais, non ?

Le Cheik lâcha Tchou-Tchou, qui aspira une bonne goulée d'air.

Noiraud se redressa en frottant son tibia endolori.

— À cause de toi, j'ai paumé ma tige, dit-il au Cheik d'un ton plaintif.

— M'en fous !

— La came qu'ils vous filent en ce moment, ça vous donne envie d'trancher la gorge à sa propre mère, dit Sonny. Pour moi, ils y mélangent une saloperie quelconque.

— Ta gueule ! grogna le Cheik, qui tenait toujours son couteau ouvert. Dernier avertissement !

Sonny jeta un coup d'œil sur le couteau :

— Bon, bon ! j'dis plus rien.

— Ça vaut mieux pour toi !

Se tournant vers Noiraud, le Cheik lui ordonna :

— Emmène le prisonnier sur le toit. À vous deux, vous allez lâcher les pigeons à Caleb. Toi, Sonny, tu diras aux flics, quand ils vont s'amener que tu t'appelles Caleb Bowee, et que tu dresses les pigeons à voler la nuit. T'as pigé ?

— Ouais, fit Sonny, l'air peu convaincu.

— Tu sais les lâcher, les pigeons ?

Sonny hésita :

— Faut leur jeter des cailloux, non ?

— Mais, qu'est-ce que t'as à la place du cerveau, négro ? Un bouton de braguette ? S'agit pas d'jeter des cailloux, avec toute cette flicaille ! Écoute : tu prends la perche et, chaque fois qu'ils essaient de se poser, tu les asticotes avec le fanion.

Sonny contempla la perche avec perplexité.

— Et s'ils s'envolent et qu'ils reviennent plus ?

— Ils iront pas loin. Ils voleront un peu en rond et puis ils reviendront dans la volière.

Tout à coup, le Cheik se plia en deux de rire.

— C'est con, un pigeon, mec.

Les trois autres le regardèrent sans un mot.

Noiraud finit par demander :

— Et moi, qu'est-ce que je dois faire ?

Le Cheik se redressa d'un mouvement brusque ; il ne riait plus.

— Toi, tu gardes le prisonnier pour qu'il foute pas le camp.

— Ah bon ! fit Noiraud.

Au bout d'un moment, il reprit :

— Qu'est-ce que j'y dis, aux flics, s'ils me demandent ce que je fous là ?

— Eh bien ! tu y dis que Caleb t'apprend à dresser les pigeons.

Noiraud se courba et se remit à frotter sa jambe.

— Dis, le Cheik, tu crois qu'ils vont marcher, les flics ? fit-il, sans lever les yeux. Tu crois qu'ils sont assez cons pour gober c'te histoire de pigeons, avec tout ce qui se passe ?

— Et comment ! C'est des flics blancs, répliqua le Cheik avec mépris. Pour eux, les négros, c'est tous des siphonnés. Toi et Sonny, vous avez qu'à faire semblant d'être un peu branques. Ils goberont ça comme une glace au chocolat. Tout ce que lu risques, c'est un coup de pied au cul. Et ils vont rigoler comme des bossus, parce que les négros, c'est vraiment des cinglés. Et quand ils vont rentrer chez eux, ils raconteront à leur bourgeoise et à tous les voisins qu'ils ont vu deux négros complètement branques, qui lâchaient des pigeons en pleine nuit, pendant que se déroulait la plus grande rafle qu'on ait jamais vue à Harlem ! Ça, tu peux être tranquille !

Noiraud continuait à se masser la jambe.

— T'as raison, Cheik, c'est sûr, mais qu'est-ce que je fais, s'ils marchent pas ?

— Sacré nom de Dieu, magne-toi le train et fais ce que je dis au lieu de rester là à discuter ! cria le Cheik dans un nouvel accès de rage. J'ai qu'à vous regarder tous les deux, toi et l'autre négro, pour penser comme eux autres – et je suis pas un p'tit blanc, moi !

À contrecœur, Noiraud se retourna et se mit à gravir l'échelle menant sur le toit. Sonny regarda à la dérobée le couteau ouvert du Cheik et fit un pas en avant.

— Minute, abruti, oublie pas la perche ! dit le Cheik. Je t'ai dit de ne pas jeter de cailloux sur les pigeons. Tu risques d'en tuer un, et tu serais obligé de le bouffer !

Il fut secoué d'un rire convulsif.

Sonny ramassa la perche, l'air pensif, et monta lentement à la suite de Noiraud.

— Viens, dit le Cheik à Tchou-Tchou, ouvre la fenêtre, on va rentrer.

Avant de lui tourner le dos et de se pencher pour ouvrir la fenêtre, Tchou-Tchou voulut mettre les choses au point :

— Écoute, Cheik, j'ai rien voulu dire de niai !

— Ça va, n'y pense plus.

Assises côte à côte sur le lit, Sissie et Sugartit se taisaient. Elles paraissaient effrayées et démoralisées. Sugartit ne pleurait plus, mais ses yeux étaient rouges et ses joues humides de larmes.

— Nom de Dieu ! on se croirait à un enterrement ! dit le Cheik.

Personne ne souffla mot. Tchou-Tchou se balançait d'un pied sur l'autre.

— Allez, les poulettes ! un peu d'entrain ! dit le Cheik. Faut qu'on ait l'air de se marrer et de se fiche du tiers comme du quart, quand les flics vont s'amener.

— Vas-y, marre-toi ! dit Sissie.

Le Cheik se jeta sur elle et la gifla si fort qu'elle tomba à la renverse sur le lit.

Sissie se releva sans un mot et s'approcha de la fenêtre.

— Si tu sors, je te fous dans la rue ! menaça le Cheik. Sissie ne bougea pas et resta muette.

Sugartit était toujours assise sur le bord du lit, toute tremblante.

— Merde ! fit le Cheik, l'air dégoûté.

Il se jeta de tout son long sur le lit, derrière Sugartit.

Elle se leva et alla rejoindre Sissie à la fenêtre.

— Viens, Tchou-Tchou, elles nous emmerdent, ces garces, dit le Cheik. Faut qu'on décide ce qu'on va en faire, du prisonnier.

— Ça, c'est causer ! répondit Tchou-Tchou avec enthousiasme, en s'asseyant à califourchon sur une chaise. T'as une idée ?

— Plutôt ! Passe-moi une sèche.

Tchou-Tchou pécha deux Menthol dans un paquet tout fripé qu'il sortit de sous son sweat-shirt et en donna une au Cheik, après les avoir allumées toutes les deux.

— De l'honnête tabac. Après le chanvre, y a de quoi devenir dingue, observa-t-il.

— J'crois bien, moi, que ma tête, elle va éclater, tellement j'ai d'idées, dit le Cheik. Si seulement j'avais une bande à moi, comme Schulz le Hollandais, je serais le roi de Harlem, avec tout ce que j'ai comme idées ! Ce qu'il me faut, c'est une vraie équipe.

— Pour quoi foutre ? Toi et moi, ça suffit pas ?

— Non, il nous faut des armes, de vrais outils, et puis il nous faut une ou deux mitraillettes et des grenades.

— Si on avait descendu Fossoyeur et l'affreux, on aurait deux soufflants vraiment fumants pour commencer.

— On va pas se frotter à ces mecs-là tant qu'on est pas organisés, dit le Cheik. Après, on verra si on trouve pas un mariole pour faire le coup. Seulement, va falloir du fric...

— Ben, quoi ! On n'a qu'à réclamer une rançon pour le prisonnier !

— Une rançon ? Pour ce négro ? Je te parie que sa propre mère donnerait pas un rond pour le ravoir !

— On peut le faire cracher, lui, affirma Tchou-Tchou. Il a un stand de cireur, pas vrai ? Ces trucs-là, ça rapporte. P't-être même qu'il a une bagnole !

— Je l'ai toujours su, moi, qu'il est plein aux as ! C'est pour ça qu'on l'a cravaté.

— On prendra sa boutique à notre compte, dit Tchou-Tchou.

— J'ai pensé à autre chose. On pourrait le fourguer à l'Étoile de David contre des flingues. Ils en ont des tas, mais ils osent pas s'en servir.

— Oui, c'est une idée... ou alors, on le refile aux Portoricains contre Burrhead. On y a promis, à Burrhead, qu'on paiera sa rançon, et, les Ricains, y disent que si on s'grouille pas, y vont y couper le sifflet.

— Et alors ? Qu'ils le lui coupent, putain de ta mère ! C't'espèce de dégonflé, qu'est-ce qu'on en a à foutre ?

— Je m'en vais te dire quelque chose, Cheik, fit Tchou-Tchou, l'air inspiré. On va le fourrer dans un sac, comme y faisaient, les anciens – le Hollandais et sa bande – et, ensuite, on le balance dans la Harlem River. J'ai toujours eu envie d'essayer le coup du sac !

— Tu sauras y faire ?

— Et comment ! Tu...

— Ta gueule ! C'est moi qui vais t'expliquer. D'abord, t'estourbis le fils de pute pour qu'y tombe dans les pommes ; comme ça, il t'emmerde pas. Après, tu y passes un nœud coulant autour du cou. Après, tu l'plies en deux et tu lui lies les genoux avec l'autre bout du fil de fer. Tu l'fourres dans le sac, mais, l'sac, faut qu'il soit suffisamment grand pour que le fils de pute puisse se remuer un peu. Quand le fils de pute revient à lui, il s'met à gigoter, et l'fil de fer l'étrangle. Automatiquement ! Du coup, personne peut dire qu'on l'a refroidi – il s'est suicidé.

Le Cheik se roula sur le lit, secoué d'un rire convulsif.

— Faut d'abord y attacher les mains derrière le dos, remarqua Tchou-Tchou.

Le Cheik cessa de rire ; sa figure pâlit de fureur.

— De quoi ? Mais tout le monde sait ça, pauvre connard ! hurla-t-il. Bien sûr qu'il faut lui attacher les mains dans le dos ! C'est pas toi qui vas m'apprendre comment foutre un fils de pute en sac ? D'abord, c'est toi qui vas y aller, dans le sac !

— D'accord, tu sais y faire, Cheik, s'empressa de dire Tchou-Tchou. Si j'ai dit ça, c'est pour qu'on oublie rien, au moment où on voudra foutre le prisonnier dans le sac.

— Pas de danger que j'oublie quelque chose, dit le Cheik..

— Quand c'est qu'on y va ? demanda Tchou-Tchou. Je sais où y en a, des sacs.

— On s'y mettra quand les flics seront passés. Après, on le descendra et on le laissera à la cave.

7

Fossoyeur exhiba son insigne aux deux flics en uniforme, qui gardaient la porte, et pénétra dans le Dew Drop Inn.

Le bar était bourré de Noirs qui avaient vu mourir le grand Blanc ; pourtant, personne n'avait l'air de s'en faire.

Le juke-box éructait un arrangement syncopé de *Big-legged woman*. Les supplications des saxos, les agaceries des trompettes, les cajoleries de la contrebasse, les bavardages de la grosse caisse, les coquetteries du piano qui roucoulait la mélodie servaient de fond sonore à une voix gutturale de femme qui hurlait :

... *you can feel my thigh*
But don't you feel up high[4].

Sur les tabourets du bar, des femmes en transes se trémoussaient à faire sauter les coutures de leurs robes.

On avait jeté de la sciure par terre, à l'endroit où les taches de sang avaient résisté à l'eau. Fossoyeur traversa la salle et alla s'installer sur un tabouret, au bout du comptoir.

Big Smiley, le bras gauche en écharpe, servait les consommations.

Le gérant blanc, en chemise de soie marron, les manches retroussées, lui donnait un coup de main.

Big Smiley s'approcha de Fossoyeur en traînant les pieds sur le sol humide et, dans un grand sourire, découvrit ses longues dents jaunes.

— Vous venez boire un coup, chef, ou c'est juste pour réfléchir ?

— Comment ça va, cet aileron ? demanda Fossoyeur.

— Ça peut aller. Il m'a pas planté profond, ça va s'arranger.

Le gérant s'approcha d'eux.

— Si j'avais su qu'il allait y avoir du pétard, dit-il, j'aurais appelé la police tout de suite.

— À partir de quel moment vous appelez ça du pétard, dans cette

taule ? demanda Fossoyeur.

Le gérant rougit.

— Je veux dire, si j'avais su qu'un Blanc allait se faire buter...

— Au fait, qu'est-ce qui s'est passé, ici ?

— À mon sens, c'était pas vraiment du grabuge, chef, intervint Big Smiley. L'était schlass, le mec ; y tire sa lame et veut piquer un consommateur blanc, alors, moi, bien sûr, je prends la défense du client.

— Qu'est-ce qu'il lui reprochait, à ce Blanc ?

— Mais rien, chef ! Rien du tout ! Il est resté dans un coin, là-bas, à écluser du whisky, un verre après l'autre, et à bigler le Blanc. Le Blanc, il reste là, peinard, et il fait pas attention à lui. Le mec finit par être complètement rétamé et le v'là qui s'lève et qui plante le Blanc. C'est tout. Alors, moi, bien sûr, je le laisse pas faire !

— Fallait bien qu'il ait une raison. Tu vas pas me faire croire qu'il l'a sauté sans motif, le gars !

— Si, m'sieur, si, chef, j'suis prêt à parier qu'il avait aucune raison de le piquer. Vous connaissez nos petits gars, chef : ce négro-là, c'est un vicelard qui peut pas piffer les Blancs quand il est poivre ; ça y rappelle toutes les vacheries que les Blancs ont fait à nous autres. Faut pas chercher plus loin. Il a dû s'monter la tête contre un Blanc qui lui avait joué un tour de cochon, y a peut-être vingt ans, dans l'Sud, alors y s'en est pris à çui-là. J'y ai expliqué, à l'inspecteur blanc qu'est venu tout à l'heure : le Blanc, il était là, debout au comptoir, tout seul, et le Noir, il a dû s'imaginer qu'avec rien que des frères de couleur dans la salle, il pouvait le piquer et s'en tirer sans dommage...

— Peut-être... Tu connais son nom ?

— Ce mec-là, je l'ai jamais tant vu, chef, j'connais pas son nom.

Un client appela à l'autre bout du comptoir :

— Hep ! patron ! y a moyen de se faire servir ?

— Faites-moi signe, Jones, si vous avez besoin de moi, dit le gérant en s'éloignant pour s'occuper du client.

— Ouais, fit Fossoyeur.

À Big Smiley, il demanda :

— Qui c'est, la femme ?

— Elle est là, répondit le barman en désignant un box.

Fossoyeur tourna la tête et dévisagea la cliente.

La jeune personne noire, en robe de jersey rose et en bas de soie rouges, avait repris sa place dans le box, en compagnie de trois ouvriers.

— Elle est pour rien dans cette histoire, ajouta Big Smiley.

Fossoyeur se laissa glisser de son tabouret et s'approcha de la femme.

— Je voudrais vous parler, lui dit-il en exhibant son insigne.

Elle jeta un coup d'œil à la plaque dorée et protesta d'un Ion geignard :

— Vous pouvez pas me fiche la paix, vous autres ? J'ai déjà dit au flic blanc que ce que je sais ou rien, c'est pareil.

— Allez, je vous paie un verre, dit Fossoyeur.

— Eh bien ! dans ce cas... répliqua-t-elle en se levant pour suivre Fossoyeur au comptoir.

Sur un signe du policier, Big Smiley versa à contrecœur une rasade de gin dans un verre.

— Ras bord ! commanda Fossoyeur.

Big Smiley s'exécuta et prêta l'oreille, sans s'éloigner.

— Vous le connaissiez bien, le Blanc ? demanda Fossoyeur.

— Je le connais pas. Je l'ai vu ici, une fois ou deux, c'est tout.

— Il faisait quoi ?

— Il draguait, c'est tout...

— Seul ?

— Ouais.

— Vous l'avez déjà vu lever une môme ?

— Non. Il était difficile, le mec. Y en a pas qui lui plaisaient.

— Qui c'est, le gars qu'a voulu le planter ?

— J'en sais foutre rien.

— C'est un parent à vous ?

— Un parent ? Ah ! non, alors !

— Qu'est-ce qu'il a dit au Blanc quand il lui a sauté dessus ?

— Je m'en souviens plus très bien. Comme quoi il fricotait avec sa môme, ou un truc comme ça.

— Et l'autre, Sonny Pickens, il lui a fait le même reproche ?

— J'en sais rien, moi.

Fossoyeur la remercia et nota son nom et son adresse.

La femme retourna à sa table.

Fossoyeur se tourna de nouveau vers Big Smiley.

— Pourquoi ils se sont disputés, Pickens et le Blanc ?

— Ils se sont pas disputés, chef. Pas ici. S'il s'est fait descendre, ça n'a rien à voir avec c'qui s'est passé ici.

— Y a quand même eu quelque chose, insista Fossoyeur. C'est pas un braquage, et à Harlem on ne tue pas par vengeance.

— Non, m'sieur, pas à coups de pétard, toujours.

— On vous jetterait plus volontiers de l'acide ou de la soude caustique à la gueule, remarqua Fossoyeur.

— Non, m'sieur, pas sur des Blancs.

— Alors, qu'est-ce que ça peut être, si ce n'est pas une femme ?

— Non, m'sieur, s'obstina Big Smiley. Vous l'savez aussi bien que moi, chef. Quand une Noire fricote avec un Blanc, elle n'a pas l'impression qu'elle trompe son bonhomme. Elle est comme qui dirait en service, sauf que c'est mieux payé que le boulot, c'est moins fatigant. Et pis, y a moins d'heures de présence. Son Jules, il pense pareil. Pour tous les deux, c'est de l'argent facile. Et là, j'vous cause pas des tapineuses, mais de bons paroissiens...

— T'as quel âge. Smiley ? demanda Fossoyeur.

— J'aurai quarante-neuf ans le 7 décembre prochain.

— Allons ! C'que tu me dis là, c'était bon dans l'ancien temps ! Les jeunes Noirs, ils n'ont plus la mentalité d'esclaves.

— Sans blague, chef, vous voulez rire ? Croyez-en l'vieux Smiley ! Je suis renseigné comme personne sur les gonzesses de Harlem, et, mes tuyaux, ils sont de première main. On en connaît, des dames noires de la haute, qui se sont fait un nom, rien que pour s'être envoyées en l'air avec un nabab blanc ! Et leurs vieux, ils touchent, sur ce coup-là. Qu'est-ce que vous voulez, ça les pose quand la bourgeoise est à la colle avec un caïd blanc ! Sans blague : même un négro qui marne dur, il descendra jamais un Blanc si, en rentrant, il le trouve au pieu avec sa bourgeoise, le froc baissé ! Il flanquera une déroutée à sa bonne femme, ça oui, histoire d'lui montrer qui c'est qui commande – et il oubliera pas de lui racler son fric, avant. Mais c'est rien à côté de ce qu'elle dégusterait, s'il la poissait en train de se faire sauter par un Noir !

— J'en suis pas si sûr que ça.

— Comme vous voudrez, chef, mais, moi, j'ai dans l'idée que vous vous foutez le doigt dans l'œil. Écoutez : pour qu'un négro de Harlem tue un Blanc, faut qu'y se bagarre avec, y a pas. Si l'autre, il lui fout un coup de pied au cul, il sortira sa lame et p't-être qu'il le plantera à mort. Mais j'vous parie tout ce que vous voulez qu'y a pas un seul Noir ici qui descendra un Blanc de sang-froid – en tout cas pas un gros bonnet comme celui-là.

— Le tueur, il savait pas forcément que c'était un gros bonnet.

— Il le savait, déclara péremptoirement Big Smiley.

— Tu le connais, hein ?

— Non, m'sieur, pas ce qui s'appelle connaître. Il est déjà venu ici deux ou trois fois, mais j'connais pas son nom.

— Tu me feras pas croire qu'il est venu ici deux ou trois fois, et que t'as pas cherché à te rencarder !

— J'ai pas voulu dire ça, biaisa Big Smiley. Mais j'vous répète, chef, c'est pas ici que vous trouverez des tuyaux.

— Tâche de m'affranchir un peu mieux, fils, dit Fossoyeur d'une voix sourde.

Big Smiley lui jeta un bref coup d'œil. Soudain, il se pencha pardessus le comptoir et dit à voix basse :

— Allez donc voir chez Bucky, chef.

. – Pourquoi chez Bucky ?

— Le gars, il est venu ici une fois, avec un mac qu'est souvent fourré chez Bucky.

— Il s'appelle comment ?

— Je me souviens pas de son nom, chef. Ils sont venus en voiture et n'ont fait qu'entrer et sortir, comme s'ils cherchaient quelqu'un.

— T'as fini de te payer ma tête ? explosa Fossoyeur. On n'est pas au ciné ; c'est pour de vrai... Un Blanc s'est fait descendre à Harlem, et Harlem, c'est mon secteur. Je vais t'emmener au poste, moi, et je lâcherai une douzaine de flics blancs sur toi. Ils vont te tabasser jusqu'à ce que ta peau vire au gris.

— Son nom, c'est Ready Belcher, chef, mais n'allez pas crier sur les toits que c'est moi qui vous ai rencardé, chuchota Big Smiley. J'veux pas d'histoires avec ce fumier-là.

— Ready, répéta Fossoyeur en descendant de son tabouret.

Il ne savait pas grand-chose sur Ready, sauf qu'il opérait dans le quartier chic de Harlem, au-dessus de la 145^e Rue, communément appelée Washington Heights.

Fossoyeur se rendit en voiture au commissariat de la 154^e Rue, au coin d'Amsterdam Avenue, et demanda son ami Bill Cresus, un Noir qui était inspecteur à la brigade des Mœurs. Personne ne savait où se trouvait Bill. Fossoyeur laissa un message, priant Bill de le rejoindre chez Bucky, s'il rentrait avant une heure. Il remonta en voiture, descendit la pente en roue libre jusqu'à St. Nicholas Avenue et tourna cap au sud, après la 149^e Rue.

C'était un quartier d'apparence paisible, aux larges avenues asphaltées, bordées de maisons particulières et d'immeubles de cinq à six étages. Mais les maisons particulières étaient divisées en appartements minuscules d'une pièce-kitchenette, qui se louaient vingt-cinq dollars par semaine à des couples clandestins en quête d'un refuge temporaire. Et les façades respectables abritaient les bordels de luxe, les fumeries et les tripots de Harlem.

Les remous de la rafle ne s'étaient pas encore propagés jusque-là ; la rue était à peu près déserte.

Fossoyeur stoppa devant l'entrée discrète d'un sous-sol. Quatre marches descendaient à une porte noire, ornée d'un heurtoir en cuivre poli, représentant trois notes de musique. Au-dessus, le mot BUCKY'S flamboyait en lettres de néon rouge.

Travailler seul donnait à Fossoyeur une sensation bizarre. La dernière fois que cela lui était arrivé, Ed Cercueil se trouvait à l'hôpital, le visage rongé par l'acide. À ce souvenir, il sentit une brusque poussée de colère, et il lui fallut faire effort pour la refouler.

Fossoyeur poussa la porte et entra.

Dans une salle étroite et longue, aux tables recouvertes de nappes blanches, aux appliques garnies d'abat-jour roses, des dîneurs étaient en train de manger délicatement, avec leurs doigts, du poulet rôti. Il y avait une table de six Blancs, plusieurs couples de Noirs et deux Noirs accompagnés de femmes blanches. Ils étaient bien habillés et paraissaient raisonnablement propres.

Les murs étaient couverts d'innombrables petits portraits crayonnés, rehaussés de rose, de tout ce que Harlem comptait comme célébrités et demi-célébrités. Les musiciens dominaient à neuf contre un.

La dame du vestiaire, dans un petit box à côté de l'entrée, tendit le bras, l'air hautain.

Fossoyeur garda son chapeau sur la tête et avança le long de l'étroit passage entre les tables.

Un pianiste dodu, à la peau noire et luisante et au sourire étincelant d'or, vêtu d'une veste sport en tweed couleur chocolat et d'une chemise de soie blanche au col ouvert, était assis devant le piano, coincé entre la dernière table et le comptoir circulaire. Une lumière blanche tamisée tombait sur son crâne à moitié chauve : il était en train de jouer des nocturnes en sourdine.

Le pianiste jeta à Fossoyeur un coup d'œil plein d'appréhension, se leva et le suivit dans la pénombre du bar.

— J'espère que vous n'êtes pas en service commandé, Fossoyeur, dit-il d'une voix mal assurée. Je paie assez cher pour que la police ne vienne pas faire du barouf.

Fossoyeur regarda autour de lui. Sur les hauts tabourets du bar étaient assis un grand Blanc aux cheveux sombres, deux Noirs, jeunes et minces, aux lèvres peintes, à la figure enduite de fond de teint, aux cheveux lustrés, aux ondulations indéfrisables, un Blanc trapu aux cheveux blonds coupés en brosse, deux Noires en robe du soir de soie blanche, qu'accompagnait un dandy couleur chocolat, vêtu d'un smoking croisé et portant un cordonnet en guise de cravate. La serveuse, une grande fille au teint jaune vif, le plateau à la main, attendait sa commande. À l'autre bout du comptoir, il y avait un autre Noir, grand et mince.

— Je suis venu en passant, Bucky, répondit Fossoyeur. J'ai besoin d'un tuyau.

— Des tas de gens viennent chercher des tuyaux, ici, déclara Bucky d'un ton plein de sous-entendus.

— Je n'en doute pas.

— Mais c'est peut-être pas ce genre de tuyau qu'il vous faut.

— Je suis sur une affaire. Un gros Blanc rupin vient de se faire descendre dans Lenox Avenue.

Bucky écarta ses mains aux ongles manucurés qui miroitèrent sous les lumières.

— En quoi ça nous regarde ? Personne n'a jamais d'histoire chez nous. Tout se passe correctement – voyez vous-même ! Y a que des gens bien, qui dînent tranquillement. Bonne chère, musique douce, lumières tamisées... Je ne vois pas ce que la police viendrait chercher dans un endroit aussi convenable !

Dans le silence qui suivit ses paroles, on entendit la voix fluette d'un des jeunes Noirs ondulés :

— Je n'ai même pas jeté un coup d'œil sur son Jules, je t'le jure, et voilà qu'elle se lève brusquement et qu'elle m'assomme avec la bouteille de whisky !

— Ces putes noires, y a pas plus violent ! fit son compagnon.

— Des vraies furies, mon trésor !

Fossoyeur sourit ironiquement.

— L'homme qui s'est fait descendre était un de vos clients, dit-il, il s'appelait Ulysse Galen.

— Bon sang, Fossoyeur ! je ne connais pas les noms de tous les Blancs qui viennent ici ! s'écria Bucky. Je me contente de jouer pour eux et de me mettre en quatre pour les satisfaire.

— Je vous crois, dit Fossoyeur. On a vu Galen en ville avec Ready. Ça vous rappelle rien ?

— Ready ? dit Bucky en prenant un air innocent. Il ne vient pour ainsi dire jamais ici. Qui vous a mis cette idée dans la tête ?

— Avec ça ! C'est ici qu'il fait le hareng.

— Non mais tu l'entends ? glapit Bucky outré en s'adressant au barman.

Il se reprit aussitôt, car, ayant l'oreille exercée, il s'était rendu compte du silence subit dans la salle. Il baissa donc la voix pour ajouter avec indignation :

— Cette espèce de pied-plat s'amène ici pour m'accuser d'abriter des proxénètes !

— Joue pas c'jeu-là si tu veux rester en bonne santé, conseilla Fossoyeur d'une voix sourde.

— C'est un énergumène, cet homme-là, intervint le barman. Retourne à ton piano, Bucky, je vais m'occuper de lui.

Il se tourna alors vers Fossoyeur, les poings aux hanches, et lui demanda, l'air hautain :

— Qu'y a-t-il pour votre service, espèce de gougnafier ?

Les Blancs assis au comptoir s'esclaffèrent.

Bucky fit mine de se retirer.

Fossoyeur l'attrapa par le bras et le ramena vers lui d'une secousse.

— Fais gaffe, fiston !

— Bas les pattes ! chuchota Bucky d'une voix sifflante, son corps dodu tremblant d'indignation. Je ne tolérerai pas ces façons-là. D'abord, je suis couvert.

Le barman recula précipitamment. Lui aussi s'était mis à trembler.

— Vous le laisserez pas faire du mal à Bucky ! fit-il d'une voix apeurée à l'adresse des consommateurs blancs.

— En quoi puis-je vous être utile ? demanda le client blond, aux cheveux coupés en brosse. Vous êtes inspecteur de police, si j'ai bien compris ?

— Ouais, fit Fossoyeur sans lâcher Bucky. Un Blanc s'est fait descendre à Harlem, ce soir, et je cherche son assassin.

Le Blanc leva les sourcils :

— Vous espérez le trouver ici ?

— Je suis sur une piste, c'est tout. L'homme a été vu en compagnie d'un mac du nom de Ready Belcher, qui vient souvent ici.

Les sourcils du Blanc s'abaissèrent.

— Ah oui ! Ready... je le connais. Mais il...

Bucky intervint :

— Vous n'avez pas besoin de lui dire quoi que ce soit. Ici, vous êtes à l'abri de ce genre de procédés.

— Mais oui, dit le Blanc. C'est d'ailleurs ce qu'il essaie de faire, l'inspecteur – nous protéger.

— Il a raison, dit une des clientes noires en robe du soir. Si Ready a descendu un miché qu'il ramenait chez Reba, il mérite la chaise... pour le moins !

— Ferme ta gueule, femme, murmura férocement le barman.

La figure du Fossoyeur fut secouée de tics. Lâchant Bucky, il se souleva, les talons accrochés à la barre du tabouret, se pencha pardessus le comptoir et attrapa le barman par le devant de sa chemise, sans lui donner le temps de s'esquiver. La chemise de soie rouge se déchira dans un crissement, tout le long de la couture ; mais Fossoyeur en garda assez dans la main pour ramener le barman, d'un geste brutal, vers le comptoir.

— T'as la langue trop longue, Tarbelle, dit-il, d'une voix grinçante.

De sa main ouverte, Fossoyeur gifla le barman à la volée, l'envoyant valser au milieu du cercle délimité par le comptoir.

— Il a eu tort de faire ça, s'indigna la première femme.

Fossoyeur se tourna vers elle, menaçant :

— Quant à toi, frangine, je t'embarque chez Reba.

— Reba ! répliqua son compagnon. Si je connais quelqu'un du nom

de Reba ? Ma foi, non !

Fossoyeur se laissa glisser de son tabouret.

— Arrête de jouer les Tante Jemima[5], et magne-toi les fesses, dit-il. Sinon, je te casse les dents à coups de crosse.

Les deux Blancs le regardaient comme s'il était un fauve dangereux, échappé du zoo.

— Vous parlez sérieusement ? demanda la femme.

— Et comment !

Elle descendit de son tabouret en ondulant des hanches et dit :

— Passe-moi mon manteau, Jules.

Le dandy couleur chocolat prit un manteau sur le juke-box, derrière lui.

— Vous y allez un peu fort, protesta le blond d'une voix posée.

— Moi, je suis flic, répliqua Fossoyeur. Si vous, les Blancs, vous vous obstinez à venir à Harlem où, par votre faute, les Noirs sont obligés de vivre dans la crasse et la dépravation, il est de mon devoir de veiller à votre sécurité.

Le Blanc rougit jusqu'à la racine des cheveux.

8

Le sergent, flanqué de deux agents en uniforme et d'un caporal, frappa à la porte.

Un deuxième groupe d'agents, également sous la conduite d'un sergent, inspectait le logement de l'autre palier.

Il y avait des policiers à tous les étages jusqu'à la rue. Commencant par le rez-de-chaussée, ils perquisitionnaient dans tous les logements, laissant des sentinelles sur chaque palier.

— Entrez ! fit Mémé d'une voix bourrue. La porte est pas fermée.

Elle serrait le tuyau de sa pipe de maïs entre ses gencives édentées.

Le sergent et ses trois compagnons pénétrèrent dans la petite cuisine, qui fut bientôt encombrée.

À la vue de cette très vieille femme reprenant placidement des chaussettes, le sergent porta la main à sa casquette, puis se ravisa, se souvenant qu'il était en service commandé.

— Vous fermez pas la porte à clé, grand-mère ? demanda-t-il.

Mémé jeta un coup d'œil sur les policiers, par-dessus la monture de ses lunettes démodées ; ses vieux doigts faillirent lâcher l'œuf à reprendre.

— Non, m'sieur, y a rien à voler chez moi, et pe'sonne n'y a demandé des fantaisies à une vieille femme comme moi.

Les yeux bleus et protubérants du sergent inspectaient la cuisine.

— Y a pas à dire, grand-mère, c'est propre chez vous, constata-t-il avec surprise.

— Oui, m'sieur, la propreté, ç'a jamais tué personne. Ma maîtresse, elle me disait toujours : « Propreté et natalité, ça va de pair. »

Dans ses yeux voilés de taies blanches, il y avait une question terrifiée qu'elle n'osait poser ; son vieux corps décharné s'était mis à trembler.

— Vous voulez dire, propreté et mentalité, corrigea le sergent.

— Non, m'sieur, c'est natalité qu'elle disait, je m'en rappelle bien.

— Elle veut dire que propreté et moralité vont de pair, intervint le

caporal.

— Écoutez professeur, fit un des agents.

Mémé pinça les lèvres.

— Je sais ce qu'elle disait, ma maîtresse. Natalité...

— Est-ce que vous avez connu l'esclavage ? demanda le sergent, comme frappé par une révélation subite.

Les autres dévisagèrent Mémé avec intérêt.

— J'sais plus très bien, m'sieur. J'crois ben qu'oui.

— Quel âge avez-vous ?

Ses lèvres bougeaient silencieusement ; elle paraissait fouiller dans ses souvenirs.

— Cent ans, au bas mot, dit le professeur.

Mémé n'arrivait pas à maîtriser le tremblement de son corps, qui s'accroissait à chaque seconde.

— Quoi que vous m'voulez, m'sieur les policiers blancs ? finit-elle par articuler.

Le sergent s'aperçut qu'elle tremblait et répondit d'une voix rassurante :

— C'est pas après vous qu'on en a, grand-mère : on cherche un prisonnier évadé et des jeunes gangsters.

— Des gangsters !

Les lunettes de Mémé glissèrent sur son nez ; ses mains se mirent à trembler aussi, comme dans un accès de paludisme.

— Ces garçons font partie d'une bande : les Musulmans Fumants.

Les agents éclatèrent de rire.

Chez Mémé, la peur lit place à de l'indignation.

— Nous autres, on est pas des mécréants, m'sieur, dit-elle avec reproche. On est de bons chrétiens.

Les agents riaient de plus belle.

— C'est pas de vrais Musulmans, expliqua le sergent. Ce n'est que le nom qu'ils se sont donné. Y en a un qui est plus vieux que les autres : il s'appelle Sonny Pickens et il a tué un Blanc, dans la rue.

La chaussette reprise glissa des doigts de Mémé sans qu'elle s'en aperçoive, la pipe se mit à tressauter entre ses lèvres pincées. Le professeur la contemplait, fasciné, avec une curiosité morbide.

— Un Blanc ! Dieu du Ciel ! s'exclama Mémé d'une voix chevrotante. Dans quel monde nous vivons !

— Hé oui ! répondit le sergent.

Brusquement, il changea de ton.

— Bon ! parlons de choses sérieuses. Comment vous appelez-vous, grand-mère ?

— Bowee, m'sieur, mais tout l'monde m'appelle Mémé.

— Bowee... Comment ça s'écrit ?

— J'en sais trop rien, m'sieur. C'est le nom du charançon qui s'met dans le coton. Ma vieille maîtresse m'a appelée comme ça. Paraît que l'coton, l'était plein de charançons, l'année où j'suis née.

— Et votre mari, il n'avait pas de nom, lui ?

— J'ai jamais eu d'mari pour de bon, m'sieur. C'était tantôt l'un, tantôt l'autre, comme ça s'trouvait.

— Avez-vous des enfants ?

— Voyons, sergent, dit le professeur, le benjamin doit avoir soixante ans, pour le moins !

Les deux agents s'esclaffèrent. Quant au sergent, il rougit, gêné.

— Qui est-ce qui habite ici, Mémé ? reprit-il.

Le corps anguleux de la vieille se raidit sous la robe de coton délavé. La pipe tomba sur ses genoux et roula à terre, sans qu'elle y prenne garde. Les agents dressèrent l'oreille.

— Y a moi et p'is Caleb, mon p'tit-fils, m'sieur, dit-elle avec effort. Et je loue une chambre à deux ouvriers, mais c'est de bons petits gars qu'ont jamais fait d'mal à personne.

Les agents la scrutèrent d'un regard méditatif.

— Voyons, grand-mère, ce petit-fils, Caleb... commença le sergent, l'air rusé.

— Il est p'têt ben mon arriè-arriè-p'tit-fils, l'interrompit-elle.

Le sergent fronça les sourcils.

— Va pour arrière-petit-fils. Où est-il ?

— Vous voulez dire, en c'moment, m'sieur ?

— Ouais, grand-mère, en ce moment.

— Y travaille en ville, dans un boulodrome, m'sieur.

— À quelle heure il est parti ?

— Il est parti aussitôt après souper, m'sieur. Nous autres, on mange la soupe à six heures, d'habitude.

— Il a un emploi fixe dans ce bowling ?

— Nan, m'sieur, c'est juste pour un soir. Y va encore à l'école... Je me souviens p'us du nom de sa nouvelle école.

— Et où se trouve l'établissement où il travaille ce soir ?

— Je sais pas, m'sieur. Vous avez qu'à demander à Samson. C'est un de mes locataires.

— Hum ! Samson... bon !

Le sergent avait gravé le nom dans sa mémoire :

— Donc, vous n'avez pas revu Caleb depuis le souper – depuis sept heures environ, n'est-ce pas ?

— J'sais pas l'heure qu'il était, mais c'était juste après souper.

— Et il est allé directement à son travail ?

— Oui, m'sieur, vous le trouverez sûrement là-bas, à son travail. C'est un bon petit gars, y m'écoute toujours.

— Et vos locataires, où sont-ils ?

— Dans leur chambre, m'sieur, sur l'devant. Y a du monde chez eux.

— Du monde ?

— Des gamines.

— Ah bon !

Se tournant vers ses compagnons, le sergent leur fit :

— Allons-y !

Ils traversèrent la chambre du milieu en quelques enjambées, comme des chiens de chasse sur une piste toute chaude. Le sergent tourna la poignée de la porte, constata que celle-ci était fermée à clé et frappa à coups de poings rageurs.

— Qui est là ? demanda le Cheik.

— Police !

Le Cheik tourna la clé, et les agents firent irruption dans la chambre. Le Cheik les regarda d'un œil étincelant.

— Pourquoi tu t'enfermes à clé ? demanda le sergent.

— Pour pas être dérangé.

Quatre paires d'yeux firent rapidement le tour de la pièce.

Assises côte à côte sur le lit, deux très jeunes filles étaient en train de feuilleter un magazine illustré en couleurs. Devant la fenêtre, un jeune garçon contemplait le spectacle de la rue.

— Qui crois-tu tromper avec ta mise en scène ? brailla le sergent.

— Pas vous, Champion, fit le Cheik avec insolence.

La main du sergent cingla l'air comme une lanière de fouet, passant à quelques centimètres des yeux du Cheik.

Celui-ci fit un bond en arrière, comme si on l'avait ébouillanté.

— Dans la vape jusqu'au cou, constata le sergent en inspectant minutieusement la chambre.

Ses yeux tombèrent sur le paquet de Menthol à moitié vide que Tchou-Tchou avait laissé sur la table.

— Passe-moi les sèches, ordonna-t-il à un agent tout en épiant la réaction du Cheik, et ajouta aussitôt : Laisse tomber, le salaud les a balancées.

Soudain, il fonça sur le Cheik comme un boxeur sur le ring, jusqu'à ce que sa face cramoisie et suante ne fût plus qu'à quelques centimètres du visage sec, couvert de taches de rousseur, du Cheik. Ses yeux bleus veinés de rouge vrillèrent les yeux jaune pâle du jeune homme.

— Où est ton déguisement d'Arabe ? lui jeta-t-il.

— Quel déguisement ? J'ai la tête d'un Arabe, moi ?

— T'as la tête d'un voyou à deux balles. Et l'œil torve d'un chien jaune.

— Si vous croyez que vous avez les plus beaux yeux du monde, vous vous foutez le doigt dedans.

— Tâche d'être poli, petit voyou ! ou je te casse les dents !

— Je pourrais en dire autant, moi, si j'étais habillé en sergent, avec trois cognes derrière moi pour me donner un coup de main !

Impassibles, les agents gardaient les yeux fixés sur lui.

Le sergent se remit à le cuisiner :

— Comment qu'on t'appelle ? Mohamed ? Nasser ?

— On m'appelle Samson, c'est mon nom.

— Samson quoi ?

— Samson Hyers.

— Cause toujours ! Nous savons que tu fais partie de la bande des

Musulmans.

— J’suis pas Musulman, moi, j’suis cannibale.

— Tu te crois marrant ?

— C’est vous qui posez des questions marrantes.

— Et le corniaud, là-bas, comment qu’il s’appelle ?

— Demandez-lui.

Le sergent le gifla à la volée, avec une vigueur telle que cela résonna comme un coup de feu tiré par un calibre 22.

Le Cheik vacilla sous la gifle, mais réussit à demeurer debout. Le sang lui monta à la tête ; sa figure prit une teinte aubergine, l’empreinte des cinq doigts du sergent s’inscrivant sur la peau en rouge vif. Ses yeux jaune pâle luisaient d’un éclat dément. Mais il se taisait.

— Tu vas me répondre ? gronda le sergent.

Le Cheik ne broncha pas.

— Tu m’entends ?

Silence.

Dressé devant lui, le sergent brandit ses poings, pesants comme des massues.

— J’attends !

— Ouais, j’suis pas sourd, marmonna le Cheik, la mine renfrognée.

— Fouille-le, ordonna le sergent au professeur.

Puis, se tournant vers les deux agents :

— Toi et Price, fouillez la chambre.

Le professeur entreprit le Cheik méthodiquement, comme s’il lui cherchait des poux sur le corps, tandis que les agents se mettaient à vider sur la table le contenu des tiroirs de la commode.

Le sergent se retourna vers Tchou-Tchou.

— Et toi, t’es Musulman aussi ?

Tchou-Tchou se mit à sourire et à se dandiner avec une feinte candeur, style « Oncle Tom ».

— J’suis pas Musulman, chef, j’suis qu’un pauvre mécréant !

— Tu t’appellerais pas Dalila, par hasard ?

— Ha ! ha ! ha ! non, patron, mais vous y êtes presque ! On m’appelle Justice Broom [6].

Les trois agents se retournèrent rigolards. Le sergent lui-même serra les mâchoires pour ne pas éclater.

— Tu les connais, les Musulmans ?

— Quels Musulmans, chef ?

— Les Musulmans de Harlem, ceux du quartier.

— Non, chef, j'connais pas de Musulmans à Harlem.

— Tu crois peut-être que je suis tombé de la dernière pluie ? C'est un gang du coin. Tous les négros les connaissent, ici.

— Pas moi, chef.

Subitement, le sergent leva la main et frappa la bouche de Tchou-Tchou, encore fendue en un large sourire. Le corps trapu de Tchou-Tchou n'en fut pas ébranlé, mais ses yeux se révoltèrent et il cracha un jet de sang sur le sol.

— Siouplâit, patron, faites gaffe à mes crocs. C'est fragile !

— Je commence à en avoir marre de tes boniments.

— Chef, je le jure sur la tombe de ma mère, si j'savais quelque chose sur ces Musulmans, j'vous le dirais.

— Qu'est-ce que tu fous, dans la vie ?

— Je travaille, chef, oui, m'sieur.

— À quoi faire ?

— J'donne un coup de main.

— À qui ? Tu veux que je les casse, ma parole, tes quenottes de neige ?

— J'donne un coup de main à un mec qui s'occupe de transcrire les numéros des loteries.

— Son nom.

— Son nom ?

Le sergent serra les poings.

— Ah ! vous voulez savoir son nom, chef ? C'est Quatre-Quatre-Alignés.

— T'appelle ça un nom ?

— Oui, m'sieur, c'est comme ça qu'il s'appelle.

— Et ton copain, qu'est-ce qu'il fout ?

— Je fais pareil que lui, dit le Cheik. Le sergent fonça sur lui.

— Ta gueule. Si j'ai besoin de toi, je te sonnerai. Il se tourna vers

le professeur :

— Tu peux pas le museler, ce schnock ? Le caporal décrocha sa matraque.

— Je peux même l'endormir.

— Je te demande pas de l'endormir, je te demande de lui fermer le bec. J'aurai des questions à lui poser, tout à l'heure.

Se tournant vers Tchou-Tchou, il reprit l'interrogatoire :

— Quand c'est que tu travailles, enflé ?

— Le matin, chef. Faut que les numéros soient en place avant midi.

— Et ensuite ?

— On fait la tournée pour les paiements.

— Et s'il n'y a rien à payer ?

— On fait la tournée quand même.

— Où c'est, ton secteur ?

— Ici. Dans le quartier.

— Nom de nom ! Tu vas pas me faire croire que t'inscris les numéros dans le quartier et que t'as jamais entendu parler des Musulmans ?

— Je l'jure sur la tombe de ma mère, chef, j'ai jamais entendu causer d'Musulmans par ici. Y sont sûrement pas de ce coin-ci.

— À quelle heure t'es sorti, ce soir ?

— J'suis pas sorti, chef. On est rentrés tout de suite après souper et on est pas r'sortis.

— Ne mens pas. Je vous ai vus rentrer ici, tous les deux, il y a de ça une demi-heure.

— C'est pas possible, m'sieur, chef, vous avez sûrement vu des mecs qui nous ressemblent, parce que, nous autres, on n'a pas bougé d'ici.

Le sergent traversa la pièce et ouvrit la porte d'un geste brusque.

— Grand-mère ! appela-t-il.

— Euh ? fit-elle d'un ton grognon du fond de la cuisine.

— À quelle heure ils sont rentrés, les gars ? -Euh ?

— Faut causer plus fort, elle n'entend pas, conseilla Sissie.

Le Cheik et Tchou-Tchou lui jetèrent des regards menaçants. Le sergent traversa la chambre mitoyenne et s'approcha de la porte de la

cuisine.

— À quelle heure ils sont rentrés ce soir, vos locataires ? hurla-t-il. Elle le regarda sans avoir l'air de comprendre.

— Euh ?

— Elle entend pas ! cria Sissie. Ça lui arrive de temps en temps.

— Merde ! fit le sergent, dégoûté.

Revenant sur ses pas, il reprit l'interrogatoire de Tchou-Tchou :

— Où vous les avez ramassées, ces filles ?

— On les a pas ramassées, chef, elles sont venues toutes seules.

— Innocent comme l'agneau qui vient de naître, fit le sergent dépité. Se tournant vers le professeur, il demanda :

— Qu'est-ce que t'as trouvé sur ce tordu ?

— Un couteau.

— Merde ! fit le sergent.

Il prit le couteau et le laissa tomber au fond de sa poche, sans même lui jeter un coup d'œil.

— OR ; maintenant, fouille l'autre abruti, le nommé Justice.

— J'y ferai justice ! plaisanta le professeur.

Les deux agents échangèrent un regard plein de sous-entendus. Ils avaient vidé tous les tiroirs, toutes les boîtes et les valises en carton, et s'apprêtaient à retourner le lit.

— Allez, les greluches, debout là-dedans ! dit l'un.

Les filles se levèrent et s'immobilisèrent au milieu de la pièce, l'air embarrassé.

— Alors ? demanda le sergent.

— Y a rien qui vaille la peine... même pour faire leur litière aux cochons, dit un des agents.

Le sergent se tourna vers les filles.

— Ton nom ? demanda-t-il à Sissie.

— Sissieratta Hamilton.

— Sissie... Comment ?

— Sissieratta.

— Où tu habites, Sissie ?

— 2702, Septième Avenue, avec ma tante et mon oncle, Mr. et

Mrs. Coolie Dunbar.

— Hum ! fit le sergent. Puis, s'adressant à Sugartit :

— Et toi ?

— Evelyn Johnson.

— Où tu habites, Eve ?

— À Jamaica, avec mes parents, Mr. et Mrs. Edward Johnson.

— Tu te balades à cette heure-ci, si loin de chez toi ?

— Je vais coucher chez Sissieratta.

— Depuis quand êtes-vous ici, toutes les deux ? demanda le sergent aux jeunes filles.

— Depuis une demi-heure, à peu près, répondit Sissie.

— Alors, vous avez vu la fusillade ?

— Non, c'était fini quand on est arrivées.

— Vous veniez d'où ?

— De chez moi.

— Savez-vous si ces tordus ont passé toute la soirée ici ?

— Ils étaient là quand on est arrivées, et ils ont dit comme ça qu'ils nous attendaient depuis le souper. On avait promis d'être là à huit heures, mais il a fallu qu'on donne un coup de main à ma tante, alors on s'est amenées en retard.

— Trop beau pour être vrai, commenta le sergent. Les deux jeunes filles restèrent muettes.

Les agents en avaient terminé avec le lit. Le plus bavard déclara :

— Rien que de la crotte.

— Ta gueule ! dit le sergent. Elle est propre, la grand-mère.

— Peut-être, mais pas ces mecs-là.

Le sergent se tourna vers le professeur :

— Alors, qu'est-ce que tu as trouvé sur la Justice, à part le bandeau ? Sa plaisanterie fit long feu.

— Rien que du noir, riposta le professeur. Les autres s'esclaffèrent.

— Qu'est qu'on fait ? demanda le sergent. On les embarque ?

— Pourquoi pas ? fit le professeur. S'il n'y a pas de place au violon pour tout le monde, on montera des tentes.

Soudain le sergent pivota sur ses talons pour faire face au Cheik,

comme s'il venait de se rappeler quelque chose. -Où il est, Caleb ?

— Sur le toit, là-haut, avec ses pigeons.

Les quatre policiers restèrent comme pétrifiés, les yeux fixés sur le Cheik. Leurs regards n'exprimaient rien. Ce fut le sergent qui rompit le silence, parlant d'une voix neutre :

— D'après la grand-mère, Caleb est en train de travailler en ville, dans un bowling.

— On lui a raconté ça pour pas qu'elle se fasse de bile. Elle aime pas qu'il monte sur le toit, le soir.

— Si jamais vous cherchez à m'entourlouper, vous autres, vous pouvez compter vos abattis, dit lentement le sergent.

— Vous n'avez qu'à aller voir.

Le sergent fit signe au professeur, qui enjamba la fenêtre, sortit sous la lumière crue des projecteurs et grimpa par l'échelle sur le toit.

— Qu'est-ce qu'il fabrique, la nuit, avec ses pigeons ? demanda le sergent au Cheik.

— J'en sais rien. Si ça se trouve, il veut leur faire pondre des œufs noirs.

— Je t'emmène au poste, mon salaud, on s'expliquera là-bas, dit le sergent. J'ai idée qu'une petite conversation entre quat'z-yeux te fera du bien.

Le professeur descendit du toit et cria par la fenêtre :

— Il y a deux ahuris, là-haut, près du pigeonnier. On vous attend.

— OR, j'arrive. Toi et Price, gardez ces deux zèbres à l'œil, commanda le sergent aux agents.

Sur quoi, il enjamba à son tour la fenêtre et suivit le professeur.

9

— Allez, monte ! dit Fossoyeur.

La femme retroussa sa robe du soir, serra autour d'elle les pans de son manteau noir et glissa ses cuisses énormes sur le siège habituellement occupé par Ed Cercueil.

Fossoyeur passa de l'autre côté de la voiture, s'installa au volant et attendit.

— Tu tiens vraiment à m'emmener, mon chou ? demanda-t-elle d'un ton câlin. Je peux aussi bien te dire où c'est...

— C'est bien c'que j'attends.

— Eh bien ! fallait t'expliquer plus tôt ! Elle est au Knickerbocker, dans la 145^e Rue – je parle du vieux Knickerbocker. Sixième étage, appartement numéro 669.

— Qui c'est, cette frangine ? demanda Fossoyeur, cherchant à lui tirer les vers du nez.

— Elle ? Une taulière.

— C'est pas ça qui m'intéresse.

— Ah bon ! je comprends maintenant. Tu veux savoir ce que c'est comme personne... Allez, tu me feras pas croire que tu connais pas Reba, Fossoyeur ?

Elle essayait, mais sans succès, de prendre un ton badin.

— C'est elle, la taulière qui rabattait pour le vieux cap'Murphy, dans le temps, avant qu'il se fasse ramasser pour avoir touché des pots-de-vin à droite et à gauche. Même que c'était sur le journal.

— C'est vieux de dix ans, ça, et elle se faisait appeler Sheba, à l'époque, répliqua Fossoyeur.

— Ouais, t'as raison, mais elle a changé de nom depuis qu'elle a eu des emmerdements... Allons, tu t'en rappelles bien ! Elle a pris son négro sur le tas, avec une souris, et elle l'a obligé à sauter par la fenêtre du second, à poil ! Et ça encore c'est rien, mais pendant qu'il tombait, elle l'a descendu d'un coup de fusil en pleine tête. C'était à l'époque où elle créchait encore dans la Valley, mais, depuis, elle s'est installée dans les hauts quartiers. Comme le mec, l'était son mari, elle

est passée au travers. Elle a toujours été vachement vernie, la même Reba.

Fossoyeur décida de tenter sa chance.

— Qui c'est qui en voulait tellement à Galen, pour le descendre en pleine rue ? demanda-t-il à brûle-pourpoint.

Instantanément, elle fut sur ses gardes.

— Qui c'est, Galen ?

— Tu le sais aussi bien que moi. Le type qui s'est fait buter ce soir.

— Non, m'sieur, je le connais pas, c't'homme. J'sais pas pourquoi qu'on l'a buté.

— Vous me cassez les pieds, tous, tant que vous êtes ! Dès que je pose une question précise, y a plus personne. On dirait un vol de moineaux !

— C'est pas ma faute si j'sais rien !

— Ça va, descends !

Elle ne se le fit pas dire deux fois.

Fossoyeur prit St. Nicholas Avenue, la descendit sur toute sa longueur et remonta la côte par la 145^e Rue, en direction de Convent Avenue.

Sur la gauche, à côté d'un immeuble neuf de quatorze étages, construit par une compagnie blanche d'assurances, il y avait le Brown Bomber Bar et en face le Big Crip's Bar, à droite le Cohen's Drugstore aux vitrines grillagées, où s'entassaient, pêle-mêle, des fers électriques à défriser, des pots de crème capillaire Hi-Life, de crème à éclaircir la peau Black and White, des reconstituants SSS et 666, des pansements pour cors du docteur Scholl, des filets en nylon avec mentonnière pour hommes et femmes, destinés à aplatir les cheveux pendant le sommeil, un récipient de sulfate de cuivre pour la destruction des poux corporels, des bidons de combustible Sterno, succédané des liqueurs fortes, des cartes postales illustrées et un lot d'ustensiles émaillés, dernières créations des spécialistes de l'hygiène. En face, c'était la charcuterie Zazully's portant en lettres blanches sur sa vitrine : *Andouilles congelées et autres délicatesses rares.*

Après le Cohen's Drugstore, en remontant, on trouvait le New Manchu, restaurant chinois à la devanture verte, aux rideaux jaunes constellés de chiures de mouches, puis L'Alabama-Georgia Bar, puis, dans une maison croulante, une petite échoppe en bois à l'enseigne de *Slam's, cireur de chaussures*, exhibant, dans sa vitrine, des photos de chanteurs de blues, de musiciens de jazz et de boxeurs ; enfin, une

porte verte menant au sous-sol ornée d'une plaque sur laquelle on lisait : *S. Zucker, docteur en médecine.*

Fossoyeur stoppa devant une grande bâtisse commerciale, dont la peinture jaune s'écaillait par plaques, descendit de voiture et se dirigea vers l'immeuble voisin. Haut de cinq étages, il semblait avoir échappé, par miracle, à la pioche des démolisseurs.

Trois voitures stationnaient devant l'immeuble, dont deux immatriculées dans l'État de New York et une à Manhattan.

Fossoyeur pénétra sous une voute en ciment et poussa une porte délabrée, sur laquelle le nom KNICKERBOCKER était gravé en relief.

Un vieux Noir lippu, aux cheveux gris, à la figure tavelée, était assis dans un fauteuil de peluche rouge mitée, à l'entrée du couloir sombre. Ramenant précipitamment sous lui ses pieds déformés, chaussés de pantoufles de feutre, de peur de se faire marcher dessus, il leva sur Fossoyeur un regard morne, hébété.

— 'soir, dit-il.

— 'soir.

— Quatrième étage à droite. Numéro quatre cent vingt et un, dit le vieillard.

Fossoyeur s'arrêta.

— C'est chez Reba ?

— Vous avez pas besoin de Reba. Vous avez besoin d'Topsy. C'est au quatre cent vingt et un.

— Qu'est-ce qui se passe chez Topsy ?

— Comme d'habitude. Y a du vilain.

— Comment ça, du vilain ?

— Hé ! oui, du vilain ! Y s'battent à coups d'feu et à coups d'couteau.

— Ça m'intéresse pas, moi. Je cherche Reba.

— Vous êtes de la police, hein ?

— Ouais, je suis la police.

— Eh bien ! c'est le quat'cent vingt et un qu'il vous faut, alors ! Moi, j'suis l'concierge.

— Si t'es le concierge, tu dois connaître Mr. Galen.

Un voile tomba sur la figure du vieillard.

— Qui c'est ?

— Le grand Grec qui monte souvent chez Reba.

— J’connais pas de Grecs, patron. On voit jamais d’Blancs, ici. Rien qu’des gens d’couleur. Vous les trouverez tous chez Topsy.

— Le Grec en question s’est fait descendre sur Lenox Avenue, ce soir.

— Vous m’en direz tant !

Fossoyeur commença à s’éloigner.

Le vieillard lui cria :

— Vous savez pas pourquoi qu’on met des grands numéros sur les portes ?

Fossoyeur s’arrêta.

— Pourquoi ?

— Parce que ça fait bien !

Le vieillard gloussa.

Fossoyeur prit l’escalier de bois branlant, monta au cinquième et frappa à une porte peinte en rouge, avec un petit voyant rond encastré dans le panneau supérieur.

Au bout d’un moment une voix grave de femme demanda :

— Qui est là ?

— C’est Fossoyeur.

Il y eut un bruit de verrous repoussés et la porte s’entrouvrit de quelques centimètres, maintenue par une chaîne de sûreté. Une massive silhouette noire se profila dans l’entrebâillement, sur un fond de lumière bleue.

— Je ne vous remettais pas, Fossoyeur, dit une agréable voix de contralto. C’est la faute à votre chapeau qui vous cache. Longtemps qu’on s’est pas vus !

— Ôte ta chaîne, Reba, ou je la fais sauter à coups de revolver.

Un rire guttural accompagna le grincement de la chaîne et la porte s’ouvrit toute grande.

— Alors, Fossoyeur, vous changez pas ! On tire d’abord et on discute ensuite ? Entrez, on est entre nous, y a que des frères de couleur.

Fossoyeur pénétra dans le vestibule baigné de lumière bleue. Le sol était recouvert de moquette, et il flottait dans l’air une lourde odeur d’encens.

— T'en es sûre ?

Elle éclata de rire et poussa le verrou.

— Les autres, c'est pas des frères, c'est des clients.

Lentement, elle fit demi-tour et se campa devant Fossoyeur.

— Alors, qu'est-ce qui se passe, mon chou ? demanda-t-elle.

Aussi grande que Fossoyeur – mesurant un mètre quatre-vingt-cinq – elle devait faire le double de son poids. Ses cheveux, d'un blanc neigeux, étaient coupés très court et ramenés en arrière. Elle avait des lèvres rouge vermillon et des paupières argentées, dans une figure d'un noir d'ébène, lisse et sans rides. Vêtue d'une robe du soir noire à paillettes d'argent, elle portait une rose rouge dans son décolleté en V qui laissait voir son énorme poitrine, moins sombre que son visage. À la voir, on aurait dit la dernière des Amazones, noircie par le temps.

— Où c'est qu'on pourrait causer ? demanda Fossoyeur. Je voudrais pas vous déranger.

— Vous ne me dérangez pas, mon chou, répondit-elle, en ouvrant la première porte sur la droite. Venez à la cuisine.

Après avoir posé sur la table une bouteille de bourbon, un siphon et deux grands verres, elle s'assit sur une chaise de cuisine.

— Vous m'arrêtez, fit-elle en versant l'alcool.

— Stop ! fit Fossoyeur.

Il repoussa son chapeau, allongea une jambe sur la chaise voisine.

Reba reposa la bouteille.

— Et toi ? demanda Fossoyeur.

— Je ne bois plus. J'ai arrêté quand j'ai tué Sam.

Fossoyeur enlaça son genou de ses bras et se pencha en avant, les yeux sur Reba.

— Autrefois, t'avais un rosaire, remarqua-t-il.

Elle sourit, découvrant des incisives d'or.

— Je ne l'ai plus depuis que j'ai vraiment de la religion.

— C'est quoi, ta religion ?

— Eh bien ! la foi, tout simplement. Fossoyeur !

— Et ça ne t'empêche pas de diriger ce rade ?

— Et puis après ? C'est aussi naturel que de boire ou de manger. Et ma foi ne m'interdit pas de manger. Je fais de mon mieux pour que les gens soient contents et je les fais payer, c'est tout.

— Tu ferais mieux de te trouver un autre rabatteur : celui d'en bas m'a l'air un peu branque.

Son rire guttural résonna de nouveau.

— C'est pas mon rabatteur, il fait ça parce que ça lui plaît.

— Écoute, tâche d'être raisonnable. Ça vaudra mieux pour nous deux.

Elle le dévisagea calmement.

— J'ai rien à me reprocher.

— Quand as-tu vu Galen pour la dernière fois ?

— Le grand Grec ? Ça fait un moment, Fossoyeur. Il y a trois ou quatre mois. Il monte plus ici.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne tiens pas à l'avoir.

— Mais pourquoi ?

— Voyons, Fossoyeur vous n'êtes pas tombé de la dernière pluie ! Ici, c'est un lieu de plaisir. Si je fous à la porte un Blanc bourré de fric, c'est que j'ai de bonnes raisons. Et, si je veux conserver mes autres clients blancs, j'ai intérêt à garder mes raisons pour moi. Vous ne pouvez pas m'embarquer, et vous ne pouvez pas me forcer à parler. Alors, à quoi bon se fatiguer !

— Le Grec a été descendu ce soir dans Lenox Avenue.

— Je viens de l'entendre à la radio.

— Je cherche à savoir qui a fait ça.

Elle le regarda, surprise.

— On a dit à la radio que l'assassin était connu – c'est un nommé Sonny Pickens. Paraît qu'il s'est fait enlever par une bande de jeunots, les Musulmans je ne sais plus quoi.

— Ce n'est pas lui qui a fait le coup. Voilà pourquoi je suis ici.

— Eh bien ! si ce n'est pas lui, vous devez savoir ce que vous avez à faire ! J'aimerais bien vous aider, mais c'est pas possible.

— Va donc savoir... dit-il.

Elle leva légèrement les sourcils.

— À propos, où est votre équipier. Ed Cercueil ? D'après la radio, il aurait buté l'un des jeunots.

— Ouais, on l'a mis à pied.

Elle dressa l'oreille, comme un animal qui flaire le danger.

— Faut pas vous en prendre à moi, Fossoyeur.

— Je veux que tu me dises pourquoi t'as viré le Grec.

Pendant un long moment, son regard s'accrocha à celui de Fossoyeur. Elle avait des yeux marron foncé, au blanc très clair et de longs cils noirs qu'on devinait tout juste.

— Je vais vous amener Ready. Il est au courant.

— Il est là ?

— Il est avec sa petite pute. Il peut pas la quitter plus de cinq minutes. Je vais les foutre dehors tous les deux, un de ces quatre. Je l'aurais déjà fait, si elle plaisait pas tant aux clients.

— Le Grec était du nombre ?

Elle se leva lentement, avec effort, un peu oppressée.

— Je vous l'envoie.

— Amène-le toi-même.

— D'accord. Mais vous allez l'embarquer, Fossoyeur. Je ne veux pas que vous vous expliquiez ici. J'ai eu assez d'emmerdements. Toute ma vie, je n'ai eu que ça.

— Je vais l'emmener.

Elle sortit. Fossoyeur entendit des portes qui s'ouvraient et se refermaient discrètement, puis la voix de contralto de Reba disant :

— Comment veux-tu que je sache ? Il a dit qu'il est un copain à toi.

Un grand garçon à la figure grêlée, d'un noir sale, l'air torve, pénétra dans la cuisine. Une balafre, souvenir d'un coup de rasoir, reliait, en un sillon pourpre, le lobe de son oreille gauche à la pointe de son menton. Une taie lui voilait un œil ; l'autre était d'un brun rougeâtre. De rares cheveux crépus étaient plaqués contre un crâne en forme de cacahuète. Il portait un complet beige clair d'un goût douteux. Le verre taillé de ses deux bagues, en plaqué or, jetait des feux. Ses chaussures marron aux bouts pointus étincelaient.

À la vue de Fossoyeur, il s'arrêta net, en jetant un regard meurtrier à Reba.

— Tu m'avais dit un copain ! gronda-t-il d'une voix rauque.

Sans s'émouvoir, elle le poussa dans la cuisine et referma la porte.

— Et alors ? c'est pas ton copain ? demanda-t-elle.

— C'est un coup monté ! glapit Ready.

Fossoyeur ricana devant son air outragé.

— Quand je pense que tu fais le mac avec une gueule pareille ! fit-il.

— Et ta sœur ? fit Ready en plongeant la main droite dans la poche de son pantalon.

Sans bouger Fossoyeur lui envoya son poing dans le plexus solaire ; Ready en perdit le souffle. Pivotant sur le pied gauche, Fossoyeur lui balança alors un crochet du droit, toujours au plexus, et, simultanément, levant le genou, il l'enfonça dans le ventre de Ready, sans lui donner le temps d'esquiver. Un jet de salive jaillit de la bouche de Ready, son regard devint vitreux. Fossoyeur l'attrapa par le col de sa veste, le redressa brutalement et le gifla à toute volée.

Reba le saisit par le bras.

— Pas ici, Fossoyeur, je vous en prie ! supplia-t-elle. Le faites pas saigner ! Vous avez promis de l'emmener !

— Je l'emmène, répondit-il d'une voix sourde en se dégageant.

— Ou alors, finissez-le sans le faire saigner ! J'ai pas envie qu'on trouve du sang par terre.

Fossoyeur poussa un grognement et relâcha son étreinte. Il adossa Ready au mur et, tandis que, d'une main, il le maintenait sur ses jambes flageolantes, de l'autre, il le fouillait rapidement et lui confisquait son couteau.

Quand Ready rouvrit son œil valide, Fossoyeur s'écarta de lui en disant :

— Bon ! maintenant, tu vas venir tranquillement, petit gars.

Sans le regarder, Ready remit de l'ordre dans ses vêtements, tira sur son veston, rajusta sa cravate, passa dans ses cheveux un peigne crasseux qu'il avait sorti de sa poche. Plié en deux de douleur, il respirait par saccades ; de l'écume blanche était montée aux commissures de ses lèvres.

— Vous pouvez pas m'embarquer sans mandat, marmonna-t-il.

— Suis-le et ferme ta gueule ! lui lança Reba.

Il lui jeta un regard implorant :

— Tu vas le laisser m'emmener d'ici ?

— S'il t'emmène pas, c'est moi qui te fous dehors, dit-elle. Tu vas pas faire du chambard chez moi et affoler mes clients blancs.

— Ça va te coûter cher ! menaça Ready.

— Ne me menace pas, sale nègre. Et tâche de plus remettre les pieds chez moi !

— O. K., Reba, je tire l'échelle, fit lentement Ready. À deux contre un, je suis baisé.

Il lui jeta un dernier coup d'œil hargneux et tourna les talons.

Reba le suivit pour lui ouvrir la porte.

— J'espère que j'obtiendrai ce que je veux, dit Fossoyeur. Sinon je reviendrai.

— Si vous ne l'obtenez pas, ce sera votre faute, répliqua Reba.

Fossoyeur fit descendre Ready devant lui.

Le vieillard, dans son fauteuil rouge, leur jeta un regard étonné :

— Vous vous êtes trompé de nègre. C'est pas lui qui fait du grabuge.

— Qui c'est, alors ? demanda Fossoyeur.

— Cocky. C'est lui qui sort sa lame pour un oui ou pour un non.

Fossoyeur grava l'information dans sa mémoire, pour s'en servir éventuellement une autre fois.

— Du moment que je le tiens, celui-là, je le garde, dit-il.

— Merde ! dit le vieux, l'air dégoûté. Çui-là, c'est qu'un mac minable.

10

Une lumière blanche et crue montait obliquement de la rue comme d'une piste de cirque, effleurant le rebord du toit et dressant, dans la nuit, un mur laiteux.

Au-delà de ce mur, le toit plat et goudronné était plongé dans la pénombre.

Le sergent émergea sur le rebord éclairé du toit, comme une tortue de mer remontant des profondeurs. Son regard s'arrêta d'abord sur Sonny qui se démenait, armé d'une longue perche de bambou, tandis qu'un vol de pigeons affolés tournoyait au-dessus de sa tête, puis sur Noiraud, immobile, qui paraissait se fondre avec le goudron.

— J'comprends maintenant pourquoi on dit qu'ils sont « noirs comme du goudron » ! remarqua-t-il.

Serrant de toutes ses forces la perche entre ses mains gantées, Sonny s'escrimait désespérément à agacer les pigeons, roulant des yeux blancs et faisant voler au vent les pans de sa capote déguenillée. Les pigeons se dispersaient, se rabattaient, volaient en cercles concentriques et maladroits. La tête penchée, ils observaient les manœuvres de Sonny d'un œil plein d'appréhension.

Noiraud faisait penser à une silhouette découpée dans du papier noir. Il regardait dans le vide. Le blanc de ses yeux semblait phosphorescent dans les ténèbres.

Le pigeonnier était une cage haute de deux mètres environ, confectionnée avec des bouts de grillage de poulailler, de vieux treillages métalliques et des débris de toutes sortes, cloués à un cadre de planches pourries, lui-même calé contre le petit mur de brique qui séparait le toit de celui de la maison voisine. Recouverte d'une bâche, la cage contenait quelques perchoirs branlants, de vieilles boîtes de conserve remplies d'eau croupissante et un plat à graines en fer-blanc rouillé.

Des agents en uniforme bleu, rangés en demi-cercle devant le pigeonnier contemplaient Sonny dans un silence médusé.

— Qu'est-ce que c'est ? Une séance de vaudou ? demanda-t-il.

— C'est Don Quichotte, chevalier à la noire figure, se battant contre les moulins à vent, dit le professeur.

— Tu m’fais pas rire, rétorqua le sergent. J’aime bien Don Quichotte, moi.

Le professeur n’insista pas.

— C’est un simple d’esprit, ou quoi ? demanda encore le sergent.

— En admettant qu’il en ait un, d’esprit, dit le professeur.

Le sergent fit quelques pas, mais une fois arrivé au milieu du toit, il hésita comme s’il ne savait par où commencer.

Sonny lui jeta un coup d’œil à la dérobée et continua à agiter la perche. Noiraud regardait le vide avec une intensité muette.

— Bon, bon, vous savez jouer les statues de sel, dit le sergent. Et maintenant, lequel de vous deux est Caleb ?

— C’est moi, répondit Sonny, tout en continuant à harceler les pigeons.

— Tu peux me dire ce que tu fous là ?

— J’dresse les pigeons à voler. Le sergent gonfla les joues.

— Tu te paies ma tête ?

— Non, m’sieur. J’veux pas dire qu’ils savent pas voler. Ils le font bien de jour mais pas de nuit.

Le sergent regarda le professeur.

— Ça vole pas la nuit, un pigeon ?

— Vous m’en demandez trop.

— Non, m’sieur, faut les dresser pour ça, déclara Noiraud. Tous les regards convergèrent sur lui.

— Sans blague, il sait parler ! s’écria le professeur.

— La nuit, ça dort, précisa Sonny.

— Perché, compléta Noiraud.

— Nous autres, on va faire voler des moutons, dit le sergent. Des moutons, autrement dit, des indics.

— Et s’ils ne veulent pas voler, ces moutons-là, on les fera rôtir, ajouta le professeur.

Le sergent se tourna vers Noiraud.

— Comment tu t’appelles mon garçon ?

— Noiraud. Mais mon vrai nom, c’est Rufus Tree.

— C’est donc toi, Noiraud, répéta le sergent.

— Ils sont noirauds tous les deux, remarqua le professeur. Les

agents s'esclaffèrent.

Le sergent porta la main à sa bouche pour dissimuler un sourire. Brusquement, il pivota sur ses talons en hurlant :

— *Sonny ! Laisse tomber la perche !*

Sonny sursauta violemment, heurta un pigeon au poitrail, mais ne lâcha pas la perche. Le pigeon affolé monta dans la lumière et se remit à voler en rond. Sonny le regarda faire, le temps de se reprendre ; puis il se retourna lentement en ouvrant de grands yeux innocents :

— C'est à moi que vous causez, chef ? demanda-t-il. Sa figure noire était luisante de sueur.

— Ouais, c'est à toi que je cause, Sonny.

— Je m'appelle pas Sonny, chef, on m'appelle Caleb.

— Tu ressembles à un gars qui s'appelle Sonny.

— Y a des tas de gars de c'nom-là, chef.

— Alors, pourquoi t'as sauté en l'air, si tu t'appelles pas Sonny ? T'as manqué sortir de ta peau.

— Ça ferait sauter n'importe qui, chef, la façon que vous gueulez. De nouveau, le sergent réprima un sourire.

— Paraît que t'as dit à Mémé que t'allais travailler en ville.

— Elle aime pas que j'aille voir les pigeons la nuit. Elle a peur que je tombe du toit.

— Où t'étais après souper ?

— Ici, chef.

— Ça fait pas plus d'une demi-heure qu'il est là, intervint un agent.

— Si, m'sieur, j'ai pas bougé d'ici, insista Sonny. J'étais dans le pigeonnier.

— Y avait personne sur le toit que nous autres les pigeons, parodia le professeur.

— Vous avez regardé dans le pigeonnier ? demanda le sergent au flic. L'autre rougit.

— Non. Je savais pas qu'on avait affaire à un dingue. Après un coup d'œil sur le pigeonnier, le sergent déclara :

— Faut dire ce qui est, gars, tu leur mènes la vie dure à tes pigeons ! Brusquement, il se tourna vers les autres policiers en demandant :

— Vous les avez fouillés, ces ahuris ?

— Non, on vous attendait.

Le sergent poussa un soupir théâtral.

— Bon ! et maintenant, qu'est-ce que vous attendez ?

Aussitôt, deux policiers convergèrent sur Noiraud, tandis que le professeur et un troisième agent entreprenaient Sonny.

— Pose cette saloperie de perche ! cria le sergent à Sonny.

— Non, non, laissez-le, dit le professeur, comme ça, il garde les bras en l'air.

Le sergent continuait de harceler Sonny, comme pour lui faire payer sa déception.

— Tu veux me dire pourquoi tu portes cette capote ?

— J'ai froid, répondit Sonny, la figure ruisselante de sueur.

— T'en as l'air !

— Seigneur Jésus ! elle pue, cette capote ! gémit le professeur en fouillant rapidement Sonny, pressé d'en finir.

— Rien ? demanda le sergent quand il eut terminé.

— Rien, répondit le professeur.

Dans sa hâte, il n'avait pas ordonné à Sonny de poser la perche et d'enlever ses gants.

Le sergent jeta aux agents, qui étaient en train de fouiller Noiraud, un regard interrogateur.

Ils secouèrent la tête.

— Ils baissent à Harlem ! ironisa le sergent.

Les agents sourirent.

— Bon ! descendez, les gars, commanda le sergent.

— Faut que j'rentre mes pigeons, dit Sonny.

Le sergent se contenta de le regarder.

Sonny appuya la perche contre le pigeonnier et se mit à descendre. Noiraud le suivit après avoir ouvert la porte du pigeonnier. Les pigeons, voyant la porte ouverte se précipitèrent à l'intérieur.

— On dirait le métro à Times Square, observa le professeur.

Les agents éclatèrent de rire et passèrent sur le toit voisin.

Le sergent et le professeur descendirent à la suite de Noiraud et de Sonny et pénétrèrent dans la chambre du Cheik, en enjambant l'appui de la fenêtre.

Sissie et Sugartit s'étaient assises côte à côte sur le lit. Tchou-Tchou avait pris le fauteuil. Le Cheik se tenait au milieu de la pièce, les jambes écartées, dans une attitude pleine de défi. Les deux agents, les fesses calées contre le bord de la table, paraissaient s'ennuyer ferme.

Avec les quatre nouveaux arrivants, la chambre fut pleine comme un œuf.

Tout le monde regarda le sergent, attendant ses directives.. – Allez me chercher Mémé, dit-il.

Le professeur partit à la cuisine.

Sa voix leur parvint :

— Grand-mère, on vous demande !

Pas de réponse.

— Grand-mère ! hurla-t-il.

— Elle dort, lui cria Sissie. Une fois qu'elle est endormie, y a pas moyen de la réveiller.

— Elle dort pas ! cria le professeur d'un ton furieux.

— Bon, bon ! laisse-la tranquille, dit le sergent.

Le professeur revint, rouge d'indignation.

— Elle reste là à me reluquer, sans dire un mot !

— Ça lui arrive, fit Sissie. C'est comme si elle avait tiré le rideau, elle voit rien, elle entend rien...

— Ça m'étonne pas que son petit-fils soit demeuré ! jeta le professeur avec un mauvais regard à Sonny.

— Bon ! Eh bien, qu'est-ce qu'on en fout, de ceux-là ? demanda le sergent, l'air désappointé.

Les agents restèrent muets.

— Si on les embarquait tous ? proposa le professeur.

Le sergent le regarda d'un œil méditatif.

— Si on embarque tous les corniauds qui leur ressemblent dans ce bloc-ci, on aura mille arrestations sur les bras.

— Et après ? rétorqua le professeur. Ça vaut mieux que de risquer de paumer Pickens en évitant de ramasser quelques centaines de négros !

— T'as peut-être raison, dit le sergent.

— Elle aussi, vous l'embarquez ? demanda le Cheik en désignant

Sugartit, toujours assise sur le lit. C'est la fille à Ed Cercueil.

Le sergent fonça sur lui.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il vient foutre là-dedans, Ed Cercueil ?

— Evelyn Johnson, que vous voyez là, est sa fille, répliqua le Cheik sans se démonter.

Avec ensemble, les agents tournèrent la tête pour dévisager Sugartit. Personne ne souffla mot.

— Vous avez qu'à lui demander, insista le Cheik.

La figure du sergent s'empourpra.

Ce fut le professeur qui parla le premier :

— Alors, petite, serais-tu la fille de l'inspecteur Johnson ?

Sugartit hésita.

— Vas-y, dis-leur, insista le Cheik.

Lentement le rouge envahit la nuque et les oreilles du sergent.

— Tu me débectes, dit-il au Cheik d'une voix sourde.

Le Cheik lui jeta un regard dédaigneux, voulut répliquer, puis se ravisa.

— Oui, c'est vrai, finit par répondre Sugartit.

— C'est facile à vérifier, dit le professeur en s'approchant de la fenêtre. Lui et son équipier sont sûrement dans les parages.

— Jones, peut-être, mais Johnson a été renvoyé dans ses foyers, dit le sergent.

— Quoi ? Suspendu ? s'écria le professeur, surpris.

Sugartit parut décontenancée ; le Cheik sourit, l'air suffisant.

— Ouais, pour avoir tue ce voyou de Musulman.

— Pour ça ! s'exclama le professeur outré. Depuis quand un policier n'a plus le droit de tirer, quand il se trouve en état de légitime défense ?

— Je crois que le chef a bien fait, déclara le sergent. Il veut se couvrir. C'est qu'il était mineur, le gars, et les journaux en feront tout un plat.

— De toute façon, Jones pourra la reconnaître, trancha le professeur.

Il sortit sur l'échelle d'incendie et interpella les agents dans la rue.

Mais comme il n'arrivait pas à se faire entendre, il se mit à

descendre.

— As-tu des papiers d'identité ? demanda le sergent à Sugartit.

De la poche de sa jupe, elle sortit un étui de cuir rouge et le lui tendit sans mot dire.

L'étui contenait une carte d'identité, imprimée en lettres blanches sur fond noir, avec la photo de Sugartit et son empreinte digitale, semblable en tous points aux cartes de la police. Elle lui avait été remise à titre de souvenir, à l'occasion de son seizième anniversaire et portait la signature du chef de la police.

Après l'avoir examinée, le sergent rendit la carte à Sugartit. Il en avait déjà vu de semblables ; sa propre fille en possédait une.

— Ton père sait-il que tu fréquentes ces voyous ? demanda-t-il.

— Bien entendu, répliqua Sugartit. Ce sont des amis à moi.

— Tu mens ! fit le sergent d'un ton las.

— Il ne sait pas qu'elle est ici, intervint Sissie.

— Je m'en doute, dit le sergent.

— Il croit qu'elle est chez moi.

— Et ta famille, elle sait que t'es là ?

Sissie baissa les yeux.

— Non.

— Eve et moi, on est fiancés, annonça le Cheik avec un sourire goguenard.

Le sergent se précipita sur lui, le poing droit levé. Le Cheik baissa instinctivement la tête et se mit en garde. Le sergent, passant sous sa garde, lui décocha un crochet du gauche à l'estomac, et, quand le Cheik se fut découvert, lui envoya un crochet du droit à la tête. Le Cheik chancela et se mit à reculer en titubant. Alors, le sergent le frappa une fois encore à l'estomac. Comme le Cheik se pliait en deux, il acheva la besogne d'un coup sur la nuque, avec le tranchant de sa main droite. Le Cheik frémit, comme s'il avait été foudroyé avec un merlin, et s'effondra. Le sergent prit son temps pour viser, puis, de tout son élan, lui balança son pied dans les fesses.

Le professeur réapparut pour voir le sergent cracher sur le corps inerte du Cheik.

— Hé ! Là ! qu'est-ce qu'il a encore fait ? demanda-t-il, en enjambant précipitamment la fenêtre.

Le sergent ôta sa casquette et s'épongea le front avec un mouchoir

sale.

— Il cause trop, répondit-il.

Le Cheik gémit faiblement, sans reprendre connaissance.

Le professeur gloussa :

— Et il continue !

Il ajouta :

— Ils n'ont pas trouvé Jones. Le lieutenant Anderson m'a dit qu'il est sur une autre piste.

— Ça n'a pas d'importance, elle a une carte d'identité, dit le sergent. Le chef est encore là ?

— Ouais, il se balade toujours dans le secteur.

— Eh bien ! c'est son affaire !

Le professeur contempla le groupe silencieux.

— Quel est le verdict ?

— Allez ! on va faire un tour dans la maison d'à côté, décida le sergent. Si ce corniaud reprend ses esprits pendant que je suis encore là, je serai bon pour la mise à pied, moi aussi.

— Est-ce qu'on peut partir maintenant ? demanda Sissie.

— Venez avec nous, les filles, proposa le sergent.

Le Cheik gémit et se retourna.

— On ne peut pas le laisser comme ça, protesta Sissie.

Le sergent haussa les épaules. Les agents passèrent dans la pièce voisine. Le sergent fit un pas, hésita.

— Bon ! je vais arranger ça, dit-il.

Entraînant les deux jeunes filles sur la plate-forme extérieure, il interpella les agents qui gardaient l'entrée de l'immeuble :

— Laissez passer ces deux gamines !

Les agents regardèrent les filles, dans la lumière des projecteurs.

— D'accord !

Le sergent les suivit dans la chambre.

— Si j'étais vous, je laisserais tomber cette petite frappe sans plus attendre, déclara-t-il à haute voix, en repoussant le Cheik du pied. Il finira mal, très mal.

Elles ne répondirent rien.

Le sergent s'en alla rejoindre le professeur.

Mémé n'avait pas bougé du fauteuil à bascule. Immobile, les doigts crispés sur les accoudoirs, elle dévisageait les policiers ; sa vieille figure ridée, ses yeux laiteux exprimaient une véhémence réprobation.

— On fait notre boulot, grand-mère, dit le sergent sur un ton d'excuse.

Elle ne répondit pas.

L'air penaud, ils sortirent sur le palier.

Dans la pièce du devant, le Cheik se redressa en geignant.

Aussitôt, l'agitation s'empara de ses compagnons. Les filles s'écartèrent de lui, Sonny commença à enlever sa capote. Noiraud et Tchou-Tchou se penchèrent sur le Cheik et, l'empoignant chacun par un bras, l'aidèrent à se remettre debout.

— Comment tu te sens, Cheik ? demanda Tchou-Tchou.

Le Cheik n'avait pas encore recouvré ses esprits.

— Les flics m'ont pas peur, marmonna-t-il d'une voix pâteuse en chancelant.

— Ça te fait mal ?

— Non, fit-il, avec une grimace de douleur.

Puis, regardant autour de lui d'un œil hébété :

— Ils sont partis ?

— Ouais ! cria Tchou-Tchou en jubilant, esquissant un pas de danse. Dis donc, Cheik, on les a eus ! On les a possédés jusqu'au trognon !

Du coup, le Cheik retrouva son aplomb.

— Je te l'avais bien dit !

Sonny sourit et leva les bras en l'air, parodiant le salut du vainqueur.

— Qu'est-ce qu'ils ont pu me faire transpirer ! avoua-t-il.

La figure plate et jaune du Cheik grimaça sous l'empire d'une exaltation quasi démente.

— C'est moi le Cheik ! claironna-t-il.

Ses yeux jaunes luisaient, de nouveau, d'un éclat étrange.

Sissie lui jeta un coup d'œil plein d'appréhension.

— Faut qu'on se taille, nous deux, Sugartit. On est juste restées

pour voir si t'allais bien.

— Partez pas, on va fêter ça ! dit le Cheik.

— Avec quoi ? demanda Tchou-Tchou.

— Avec quoi ? Les flics, c'est pas si malin que ça veut le faire croire. Monte sur le toit et va me chercher la perche.

— Qui ça, moi ?

— Toi ou Sonny.

— Moi ? fit Sonny. J'en ai marre, de votre toit.

— Allez ! vas-y, dit le Cheik. Maintenant, t'es un Musulman. Je t'ordonne d'y aller, au nom du prophète.

— J'suis pas Musulman.

— Bon ! en ce cas, t'es toujours notre prisonnier, décréta le Cheik. Noiraud, va chercher la perche ! J'ai camouflé cinq tiges dans le bout.

— Nom de Dieu ! J'y vais, moi, dit Tchou-Tchou.

— Non, vaut mieux que ce soit Noiraud. Il y était déjà tout à l'heure, les flics trouveront ça moins bizarre.

Noiraud parti, le Cheik dit à Tchou-Tchou :

— Notre prisonnier commence à la ramener depuis qu'on l'a tiré des pattes des flics.

— Je n'la ramène pas ! protesta Sonny. Ce que j'veux, c'est filer et m'débarrasser des bracelets, mais j'veux pas m'faire Musulman.

— T'en sais trop sur nous pour qu'on te laisse filer, dit le Cheik en échangeant un regard avec Tchou-Tchou.

Noiraud revint avec la perche et le Cheik abandonna provisoirement Sonny. Il dévissa le bout de la perche et en sortit cinq cigarettes de marijuana qu'il jeta sur la table.

— Chouette ! glapit Tchou-Tchou.

Il prit une cigarette, en défit l'extrémité avec son pouce et l'alluma.

Le Cheik en alluma une autre.

— Prends-en une, Noiraud, dit-il.

Noiraud obtempéra.

Tout le monde mit des lunettes noires.

— Mémé va le sentir, si vous fumez là-dedans, remarqua Sissie.

— Elle croit qu'on fume des Menthol, dit Tchou-Tchou, qui se mit à singer Mémé : « Écoutez, les enfants, fumez pas tant d'mentholées,

ça fait tout drôle dans la tête... »

Tchou-Tchou et le Cheik pouffèrent.

La chambre se remplit de l'âcre odeur de la marijuana.

Sugartit prit une cigarette, l'alluma et s'assit sur le lit.

— Allez, ma belle, à poil ! lui ordonna le Cheik. Ton vieux est dans la mouscaille, s'agit de fêter ça. Ôte-moi ces frusques !

Sugartit se leva, fit glisser la fermeture éclair de sa jupe et commença à exécuter, avec des gestes lents, un numéro de strip-tease.

Sissie lui saisit le bras.

— Arrête ! Tu ferais mieux de filer chez toi, avant que ton père soit rentré, si tu ne veux pas qu'il vienne te chercher.

Dans un brusque accès de rage, le Cheik arracha Sugartit à l'étreinte de Sissie et jeta Sissie sur le lit.

— Fous-lui la paix ! Elle doit distraire le Cheik.

— Si c'est vraiment la fille à Ed Cercueil, je te conseille de la laisser rentrer, remarqua posément Sonny. Ça va te coûter cher, si tu continues à fricoter avec elle !

— Tchou-Tchou, va chercher à la cuisine la corde à linge à Mémé, commanda le Cheik.

Tchou-Tchou sortit en rigolant.

Quand il vit l'expression de furieuse réprobation de Mémé, il dit, l'air contrit :

— Faites pas attention à moi, Mémé !

Elle ne répondit pas.

Alors, il se mit à se contorsionner, avec des grimaces, tout en fouillant dans le placard.

— Je vais faire sécher ma lessive, dit-il, en sortant le rouleau de corde.

Mémé resta muette.

Tchou-Tchou s'approcha d'elle sur la pointe des pieds et lui passa lentement la main devant la figure. Mémé ne cilla pas. Tchou-Tchou sourit de plus belle.

De retour dans la chambre, il annonça :

— Mémé dort comme une souche, les yeux grands ouverts !

— Que l'archange Gabriel la protège, dit le Cheik.

Prenant le rouleau des mains de Tchou-Tchou il commença à le défaire.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? demanda Sonny d'une voix inquiète.

Le Cheik fit un nœud coulant.

— On joue aux cow-boys, répondit-il. Regarde !

D'un mouvement preste, il jeta le nœud coulant par-dessus la tête de Sonny et tira sur la corde de toutes ses forces. Le nœud se resserra autour du cou de Sonny, qui perdit l'équilibre.

— Hé ! les mecs ! attrapez-le ! cria le Cheik.

Aussitôt, les deux autres sautèrent à califourchon sur Sonny. Tchou-Tchou le saisit par les bras, Noiraud par les pieds.

Sissie se précipita sur le Cheik et tenta de lui arracher la corde.

— Tu vas l'étrangler ! cria-t-elle.

Le Cheik la frappa brutalement du revers de la main.

— Tu peux le lâcher, dit Tchou-Tchou. On le tient.

— Et maintenant, vous allez voir comment on met un enfoiré en sac, annonça le Cheik.

11

Fossoyeur s'arrêta devant la maison jaune, voisine du Knickerbocker. L'immeuble était loué à des bureaux, et toutes les fenêtres s'ornaient d'annonces commerciales.

— Tu peux lire ce qu'il y a dessus ? demanda-t-il à Ready Belcher.

Ready lui jeta un coup d'œil méfiant.

— Bien sûr !

— Eh bien ! vas-y !

Nouveau coup d'œil de Ready.

— Qu'est-ce qu'il faut que je lise ?

— À ton choix.

Ready plissa son œil pour mieux voir dans le noir et lut à haute voix :

— Joseph C. Clapp. Agent Foncier et Notaire.

Il regarda Fossoyeur, comme un chien qui vient de rapporter un bout de bois :

— Ça va ?

— Essaie un autre.

Ready hésita. Les phares des voitures éclairaient au passage sa figure noire et grêlée, faisant ressortir la taie blanche sur son œil mort, illuminant son complet beige.

— J'ai pas beaucoup de temps, menaça Fossoyeur.

Ready se remit à lire :

— *Sensationnel ! Huile des gitans pour appâter le poisson. — Existe depuis cent ans. — Irrésistible pour les poissons-chats.*

De nouveau, il jeta un coup d'œil à Fossoyeur : on aurait dit le même chien rapportant un autre bout de bois.

— Continue, dit Fossoyeur.

— Vous me faites marcher ou quoi ? marmonna Ready.

— Lis !

— JOSEPH, *Le seul qui rend la peau plus claire, unique au monde, Je m'engage à éclaircir la peau la plus noire de douze tons en six mois.*

— T'as pas envie de te faire éclaircir la peau ?

— Elle me plaît telle qu'elle est, fit Ready, la mine renfrognée.

— Alors, continue.

— *Formule magique pour faire exaucer vos PRIÈRES...* C'est ça ?

— Ouais, c'est ça. Lis ce qu'il y a en dessous.

— *Vous y trouverez des révélations étonnantes, telles que : Quand faut-il prier ? – Où faut-il prier ? – Comment faut-il prier ? – Formules magiques pour la santé et le succès par la prière – pour triompher de la peur par la prière – pour trouver du travail par la prière – pour avoir de l'argent par la prière – pour influencer les autres par la prière -et...*

— Ça suffit.

Fossoyeur aspira une bonne goulée d'air et déclara d'une voix sourde :

— Ready, si tu ne me dis pas ce que je veux, tu pourras te payer une prière sur mesure. Parce que, moi, je m'en vais t'emmener dans la 129^e Rue, au bord de la Harlem River, sur le terrain vague où il n'y a que des entrepôts et des dépotoirs, en dessous du pont de New York Central. Tu connais ?

— Ouais, je connais.

—... Et je vais te filer une de ces avoines avec la crosse de mon flingue, que ta propre pute ne te reconnaîtra plus. Si tu essaies de filer, je te laisse courir sur une quinzaine de mètres et je te loge une balle dans le tête pour tentative d'évasion. T'as pigé ?

— Ouais, j'ai pigé.

— Tu me crois ?

Ready jeta un coup d'œil furtif à Fossoyeur, vit que sa figure était bouffie de colère et s'empressa d'acquiescer :

— Ouais, j vous crois.

— Mon collègue s'est fait suspendre, tout à l'heure, pour avoir descendu un fumier de ton espèce. Je veux bien me faire suspendre, moi aussi.

— Vous m'avez encore rien demandé.

— Allez, monte !

La voiture était rangée le long du trottoir. Ready s'installa à la place d'Ed Cercueil. Fossoyeur fit le tour et se mit au volant.

— Autant ici qu'ailleurs, dit-il. Vas-y, dégoise !

— À quel sujet ?

— Au sujet du grand Grec. Je veux savoir qui l'a buté.

Ready sursauta comme si on l'avait piqué.

— Fossoyeur, j'vous jure devant Dieu...

— M'appelle pas Fossoyeur, saloperie de mac !

— M'sieur Jones, écoutez-moi...

— J'écoute.

— Des tas de mecs ont pu faire le coup s'ils étaient au courant...

Il se tut brusquement. Les cratères de sa figure grêlée se remplirent de sueur.

— Au courant de quoi ? J'ai pas l'intention de passer la nuit ici !

Ready avala sa salive.

— C'était le genre père Fouettard.

— Quoi ?

— Il aimait les fouetter.

— Les putes ?

— Pas forcément. Les putes, il les voulait grandes, noires, costaudes – de vrais Jules, quoi. Mais, ce qu'il préférait, c'était encore les petites gamines noires, genre écolières.

— Tiens ? C'est à cause de ça que Reba l'a foutu à la porte ?

— Oui, m'sieur. Il l'a entreprise une fois et elle s'est tellement foutue en rogne qu'elle a sorti son calibre.

— Elle lui a tiré dessus ?

— Non, m'sieur, mais elle y a fichu la trouille.

— Je te cause de ce soir. C'est elle qu'a fait le coup ?

Ready se mit à rouler les yeux. Sa vilaine figure noire ruisselait de sueur.

— Vous voulez savoir si c'est elle qui l'a buté ? Non, m'sieur, elle a pas mis le nez dehors de la soirée.

— Où t'étais, toi ?

— Chez elle.

— C'est là que tu crèches ?

— Non, m'sieur, mais je viens faire un tour de temps en temps.

— Où il les ramassait, les filles ?

— Vous voulez parler des gamines ?

— De qui veux-tu que je parle ?

— Il faisait la retape dans sa bagnole. Il avait toujours sur lui un petit fouet mexicain à neuf queues, un fouet à taureaux. C'est avec ça qu'il les fouettait.

— Où il les emmenait ?

— Chez Reba. Mais, un beau jour, elle s'est demandé pourquoi ces gamines, elles faisaient tant de raffut. Au début, elle s'est pas méfiée : les mômes, ça veut toujours en mettre plein la vue aux Blancs. Mais elle a fini par trouver qu'elles exagéraient ; alors, un jour, elle est entrée et elle l'a poissé. C'est à cette occasion qu'il a fait des propositions à Reba.

— Et les gamines, pourquoi elles se laissaient faire ?

— Quoi donc ?

— Le fouet !

— Eh bien ! il leur filait cent dollars ! Elles trouvaient que c'était bien payé.

— T'es sûr qu'il leur filait cent dollars ?

— Oui, m'sieur. J'suis pas l'seul à être affranchi ; à Harlem, y a des tas de frangines qui connaissent la combine. Cent dollars ou rien, c'était pareil pour lui. Et leurs Jules, ils étaient à la coule eux aussi. C'est eux, des fois, qui amenaient leurs souris au Blanc. Y en a plein, dans le coin, des gamines qui lui cavalaient après ! Bien sûr, elles s'laissaient faire une fois, mais pas deux.

— Pourquoi ? Il les esquinait ?

— Il en prenait pour son fric. Des fois, il leur filait une de ces avoines ! Si vous voulez mon avis, y a plus d'une qui s'est fait sérieusement esquinter. Vous vous rappelez la même qu'on a trouvée dans Broadhurst Park ? Même que c'était sur le journal. Trois ou quatre jours qu'ils l'ont gardée, à l'hosto. Elle a prétendu qu'elle s'était fait agresser par une bande, et, la police, elle a cru qu'il s'agissait d'un règlement de comptes, mais, pour moi, ça devait être le Grec.

— Comment s'appelait-elle ?

— J'sais plus.

— Où il les emmenait, les gamines, après que Reba l'eut foutu à la porte ?

— J'en sais rien.

- Tu connais leurs noms, aux gosses ?
- Non, m'sieur, c'est lui-même qui les amenait et qui les ramenait. J'en ai pas seulement vu une.
- Tu mens !
- Non, m'sieur, je le jure sur la tête de ma mère !
- Comment sais-tu que c'est des gamines, si t'en as jamais vu ?
- C'est lui qui me l'a dit.
- Qu'est-ce qu'il t'a raconté encore ?
- Rien. Y m'causait des frangines, c'est tout.
- Quel âge elle a, ta souris ?
- Ma souris ?
- Celle qu'est chez Reba.
- Oh ! vingt-cinq ans pour le moins.
- Un bobard de plus, et on va faire un tour !
- Elle a seize ans, chef.
- Elle y est passée, elle aussi ?
- Oui, m'sieur, une fois. Ready suait à grosses gouttes.
- Une fois ? Pourquoi une seule fois ?
- Elle a eu peur.
- Et t'as pas cherché à la faire marcher encore un coup ?
- Non, m'sieur chef, c'était pas la peine. Ça lui a coûté trop cher.
- Qu'est-ce que tu faisais avec lui au Dew Drop Inn ?
- Il cherchait une gosse qu'il connaissait, et il m'a demandé de l'accompagner – c'est tout, chef.
- C'était quand ?
- Ça doit faire un mois.
- T'as dit que tu ne savais pas où il les emmenait.
- Non, je sais pas, chef, je le jure sur...
- Allez ! fais pas ton pauvre négro... Reba m'a dit qu'elle l'a foutu à la porte il y a trois ou quatre mois.
- Ouais, m'sieur, mais, moi, j'ai pas dit que je l'ai pas revu depuis.
- Reba savait que tu le revoyais ?
- Je l'ai juste vu cette fois-là, chef. J'étais au Alabama-Georgia

Bar quand il est passé.

D'un mouvement de tête, Fossoyeur désigna les trois voitures devant le Knickerbocker.

— Sa bagnole est là ?

— Des chignoles comme ça ? Allons donc ! dit Ready, le mépris triomphant de la peur. Non, m'sieur, l'avait un vrai paquebot de luxe, lui. Une grande Cad verte, Coupé de Ville.

— Qui c'est, la même que vous cherchiez tous les deux ?

— Pas moi, chef, je la cherchais pas. J'ai été avec lui pour lui tenir compagnie.

— Qui c'est, je te demande ?

— Je la connais pas. Une gamine du quartier, sûrement.

— Comment l'avait-il connue ?

— Il m'a dit comme ça qu'il a filé une danse à une copine à elle. C'est comme ça qu'il l'a connue. Paraît que c'est le petit ami de Sissie qui l'avait amenée.

— Sissie ! Tu connais donc leurs noms ?

— Je l'avais oubliée, celle-là, chef. Jamais venue chez Reba. Je sais rien de rien, à part ce qu'il m'a raconté.

— Et qu'est-ce qu'il t'a raconté ?

— Eh bien ! Paraît que le copain de Sissie – on l'appelle le Cheik – devait lui amener l'autre gosse, mais que ça n'a pas marché.

— On l'appelle comment, l'autre gosse ? Celle que vous cherchiez tous les deux ?

— Il l'appelait Sugartit. C'est la copine à Sissie. Un jour, elles se baladaient toutes les deux dans la Septième Avenue, et c'est là qu'il l'a vue. Ça s'est passé après la séance avec Sissie.

— Où vous l'avez trouvée ?

— On l'a pas trouvée, je le jure sur...

— Et ta souris, elle les connaît ?

— Vous dites ?

— Elle les connaît, ta souris ?

— Qui donc, chef ?

— Sissie, ou alors Sugartit.

— Non, m'sieur. Ma souris, elle est dans le bizness, mais, les

autres, c'est juste des gamines. Je me souviens qu'une fois, il a dit, l'Grec, qu'elles faisaient partie d'une bande, d'un gang du quartier. Je parle des deux gosses et du Cheik. Paraît que, ce Cheik, il est le chef du gang.

— Comment s'appelle ce gang ?

— Les Musulmans Fumants, d'après ce qu'il m'a dit. Ça le faisait marrer, ce nom.

— T'as écouté les informations à la radio, ce soir ?

— Au sujet du Grec qui s'est fait buter ? Non, m'sieur ; moi, j'ai écouté l'émission du Club 1280. Mais Reba m'en a causé. Elle les a entendues, les informations, juste avant votre arrivée. Même qu'elle était en train de m'en parler quand vous avez sonné. Elle m'a dit comme ça : « Le grand Grec s'est fait descendre dans Lenox Avenue », et moi, j'y fais : « Et puis après ? »

— Tout à l'heure, t'as dit que des tas de mecs auraient pu faire le coup, s'ils avaient été au courant. Tu pensais à qui ?

— Eh bien ! aux paternels de toutes ces gamines, çui de Sissie ou un autre ! L'Grec, il s'baladait p't-être bien dans le secteur dans l'espoir de trouver Sugartit, alors quelqu'un a filé le tuyau au vieux et il s'est planqué dans le coin ; et, quand l'Grec s'est amené, il y a tiré dessus.

— Tu crois qu'il s'est amené en douce, par-derrière ?

— Le Grec, il était en bagnole, non ?

— C'est peut-être les Musulmans qui ont fait le coup ?

— Eux ? Jamais ! Avec le Grec, ils pouvaient se faire du fric facile.

— Qui c'est, le père à Sugartit ?

— Son vioque ?

— Son père.

— Comment voulez-vous que je sache, chef ? Si j'ai appris qu'elle existait, cette môme, c'est parce que le Grec m'en a causé.

— Qu'est-ce qu'il a dit, au juste ?

— Qu'il avait envie de se l'envoyer, c'est tout.

— Il n'a pas dit où elle crèche ?

— Non, m'sieur, il a rien dit d'autre, chef. Je le jure sur ma propre tête.

— Tu mens. D'abord, pourquoi tu sues comme ça ?

— J'suis nerveux, c'est tout.

— T'as les foies, oui ! Pourquoi t'as les foies ?

— Ben ! mettez-vous à ma place, chef ! Vous avez un gros calibre, et puis vous êtes en rogne et vous avez envie de m'buter. Ça suffit pour fiche la trouille à un mec.

— C'est pas ça qui te fout la trouille. Y a autre chose. Tu m'as pas tout dit. Allez, accouche !

— J'ai tout dit, chef, j'sais rien d'autre. Je le jure sur tout c'qui est sacré en c'bas monde !

— Tu mens ! Je l'entends à ta voix. Qu'est-ce que c'est ?

— Je mens pas. Que j'crève à l'instant si je mens !

— Tu connais son père, hein ?

— Non, m'sieur chef, je le jure ! J'vous ai dit tout c'que j'sais. Foutez-moi une danse si vous voulez, mais, même que vous me mettiez la tête en bouillie, j'pourrais pas vous en dire plus long.

— Tu connais son père et t'as la frousse de me le dire.

— Non, m'sieur, je le jure !

— C'est un homme politique ?

— Chef, je...

— Un patron de loterie ?

— Je le jure, chef...

— Ta gueule, ou je t'fais avaler tes dents !

Fossoyeur écrasa le démarreur comme si c'était la tête de Ready. Le moteur se mit à bourdonner. Mais Fossoyeur ne démarra pas tout de suite. Il resta immobile dans la petite voiture noire, prêtant l'oreille au doux ronronnement du moteur, cherchant à se calmer. Il finit par dire :

— Si jamais j'apprends que tu m'as menti, je t'abats comme un chien. Sauf que je ne te descendrai pas d'une balle dans la tête : je te casserai les os du corps. Je vais faire de mon mieux pour retrouver l'assassin de Galen, parce que je suis payé pour ça et que j'ai prêté serment pour faire ce boulot. Mais, s'il ne tenait qu'à moi, je lui filerais une médaille, au mec, et je pendrais tous les salauds de ton espèce qui ont été dans le coup avec Galen. Si tu me débectais pas autant, y a longtemps que je t'aurais défoncé le crâne.

12

La réception de l'hôpital de Harlem, dans Lenox Avenue, à dix blocs de l'endroit où le meurtre avait été commis, était plongée dans le calme de minuit.

C'était ce qu'il est convenu d'appeler un hôpital interracial : plus de la moitié du personnel, des médecins et des infirmières, étaient des gens de couleur.

L'infirmière de garde était assise à son bureau. Une lampe en bronze éclairait le registre de l'hôpital placé devant elle, laissant dans la pénombre sa figure couleur chocolat. Elle leva un regard interrogateur sur Fossoyeur et Ready Belcher qui s'avançaient vers elle, côte à côte.

— Vous désirez ? lit-elle aimablement.

— Inspecteur Jones, dit Fossoyeur en exhibant son insigne.

L'infirmière regarda l'objet sans y toucher.

— Il y a environ deux heures, reprit Fossoyeur, vous avez hospitalisé une urgence : un type qui avait le bras droit sectionné.

— Oui.

— Je voudrais l'interroger.

— Il faudra demander au docteur Banks ; je vais l'appeler. Veuillez vous asseoir.

Fossoyeur poussa Ready vers une rangée de chaises, le long d'une table couverte d'illustrés. Ils s'assirent en silence. On aurait dit des parents attendant l'issue d'une délicate opération.

Le docteur Banks entra à pas feutrés, ses chaussures à semelles de crêpe ne faisaient pas de bruit sur le linoléum recouvrant le carrelage. C'était un jeune Noir athlétique, de haute taille, vêtu de blanc.

— Désolé de vous avoir fait attendre, Mr. Jones, dit-il à Fossoyeur, qu'il connaissait de vue. Vous vous intéressez au patient qui a eu le bras coupé ?

Il avait un sourire engageant et une voix agréable.

— Je voudrais lui parler, répondit Fossoyeur.

Le docteur Banks approcha une chaise et s'assit.

— Il est mort. Je quitte sa chambre à l'instant. Il appartenait à un groupe sanguin très rare – le groupe O négatif – que nous n'avons pas en stock à la banque du sang. Et, comme vous devez vous en douter, une transfusion s'imposait. Nous avons alerté la banque du sang de la Croix-Rouge, qui a réussi à localiser un donneur de ce groupe sanguin à Brooklyn, mais il était trop tard. Si je puis vous être utile en quoi que ce soit, n'hésitez pas à me le dire.

— Je voudrais connaître son identité.

— Nous aussi. Il est mort sans révéler qui il était.

— A-t-il dit quelque chose avant de mourir ?

— Tout à l'heure, nous avons reçu la visite d'un autre inspecteur, mais, à ce moment-là, le malade n'avait pas encore repris connaissance. Il n'est revenu à lui ensuite mais l'inspecteur était parti. Avant de s'en aller, il avait jeté un coup d'œil à ses effets personnels, mais n'avait rien trouvé qui permette de l'identifier.

— Il n'a pas parlé du tout ? Il n'a rien dit ?

— Oh ! si. Il a beaucoup pleuré. Tantôt il jurait, tantôt il priait. Ses propos étaient assez incohérents. J'ai cru comprendre qu'il regrettait de ne pas avoir tué le personnage qu'il avait attaqué – ce Blanc qui a été tué un peu plus tard dans la soirée.

— Il n'a pas prononcé de noms ?

— Non. Une fois, il a dit « mon petit », mais, la plupart du temps, il usait du terme « ce fils de pute » qui, à Harlem, s'applique indifféremment aux ennemis, aux amis et à des inconnus.

— Eh bien ! tant pis ! dit Fossoyeur. Ce qu'il savait, il l'a emporté avec lui. N'empêche que, moi aussi, j'aimerais jeter un coup d'œil sur ses affaires.

— Quand vous voudrez. Il n'y a que les vêtements qu'il portait lors de son admission et le contenu de ses poches.

Fossoyeur se leva et fit signe à Ready de marcher devant lui.

— Vous aussi, vous êtes de la police ? demanda le docteur Banks à Ready.

— Non, c'est mon prisonnier, répondit Fossoyeur. On n'est pas encore à ce point à court de personnel, dans la police !

Le docteur Banks sourit et leur montra le chemin. Ils suivirent un couloir qui sentait fortement l'éther. Tout au bout se trouvait la salle où étaient déposés les vêtements et les effets personnels des malades, rangés sur des étagères par petits paquets proprement ficelés. Le médecin prit un paquet, auquel était attachée une étiquette métallique

et le posa sur la table.

— Vous y êtes.

Dans la salle voisine, une voix masculine angoissée récitait *Notre Père*.

Ready regardait fixement le numéro deux cent dix-neuf sur l'étiquette attachée au paquet de vêtements.

— Salle des moribonds, chuchota-t-il.

Le docteur Banks lui jeta un coup d'œil et dit à Fossoyeur :

— La plupart des garçons de salle jouent les numéros. Quand arrive une urgence, ils attachent l'étiquette numéro deux cent dix-neuf à son paquet et, si le patient meurt, ils misent sur ce numéro.

Fossoyeur grommela quelque chose et se mit à défaire le paquet.

— Prévenez-nous si vous découvrez un indice quelconque permettant de l'identifier, dit le médecin. Nous voudrions prévenir sa famille.

Sur ce, il les quitta.

Fossoyeur étala sur la table l'imperméable et le bleu de travail, maculés de sang coagulé. À cette vue, la figure de Ready vira au gris.

Le contenu des poches avait été placé dans un sac de cellophane que Fossoyeur vida sur la table. Il y avait là deux billets d'un dollar incroyablement crasseux, des pièces de monnaie, un petit sac en papier contenant des racines séchées, deux clés Yale et un passe-partout sur un anneau rouillé, une patte de lapin racornie, un morceau de colophane très sale, un chiffon de gaze qui avait servi de mouchoir, un couteau à palette, un bout de pierre ponce et un petit carré de papier maculé. À en juger par le couteau à palette et la pierre ponce, l'homme avait dû travailler quelque part comme portier, ce genre de couteau servant à racler le chewing-gum sur le parquet, et la pierre ponce à se nettoyer les mains. Mais tout cela n'était guère probant.

Fossoyeur déplia le petit carré de papier, un papier d'écolier bon marché, sur lequel on avait griffonné d'une écriture enfantine :

GB, tu veux savoir quelque chose. Le Grand John est à l'Inn. Que dis-tu de ça. Comme au bon vieux temps. Bee.

Fossoyeur replia le papier et le glissa dans sa poche.

— Elle s'appelle Bee, ta souris ? demanda-t-il à Ready.

— Non, m'sieur, son nom est Dœ.

— Tu connais pas une fille du nom de Bee – une écolière ?

— Non, m'sieur.

— Et GB, ça te dit quelque chose ?

— Non, m'sieur.

Fossoyeur retourna les poches des vêtements, mais ne trouva rien d'autre. Il reficela le paquet, raccrocha l'étiquette numérotée. Ready ne la quittait pas des yeux.

— Méfie-toi ! lui dit Fossoyeur. Des fois que ce nombre te rattrape...

Ready passa sa langue sur ses lèvres sèches.

En remontant le couloir, ils ne virent pas le docteur Banks. Fossoyeur s'arrêta pour dire à l'infirmière de garde qu'il n'avait rien découvert qui eût permis l'identification du mort.

— Maintenant, on va chercher la bagnole du Grec, dit-il à Ready.

Ils finirent par trouver la grande Cadillac verte sous un réverbère, au milieu d'un bloc de la 130^e Rue, entre Lenox Avenue et la Septième Avenue. La voiture, immatriculée Empire State – UG 16 – était garée à côté d'une bouche d'incendie. Elle était aussi voyante qu'une voiture de pompiers.

Fossoyeur stoppa derrière la Cadillac.

— Qui c'est qui le couvrait, à Harlem ? demanda-t-il à Ready.

— J'sais pas, m'sieur Jones.

— Le capitaine du district ?

— M'sieur Jones, je...

— Un conseiller municipal ?

— Je le jure devant Dieu, m'sieur Jones...

Fossoyeur descendit et s'approcha de la grosse voiture.

Les portières en étaient fermées à clé. Après avoir brisé la vitre avant gauche avec la crosse de son pistolet. Fossoyeur passa le bras à l'intérieur et fit jouer la poignée. Les lumières intérieures s'allumèrent.

Un examen rapide révéla les accessoires habituels de l'automobiliste : gants, mouchoirs, Kleenex, paquets entamés de cigarettes de différentes marques, papiers d'assurance, plus des galoches féminines en plastique et un poudrier. Un singe de feutre était accroché à la vitre arrière, et deux poupées de taille moyenne, Topsy la Nègresse et Eve la Blonde, étaient sagement assises à chaque

coin de la banquette du fond.

Dans la boîte à gants, Fossoyeur découvrit le petit fouet à neuf queues et une enveloppe jaune contenant des photos format carte postale, qu'il se mit à étudier de près à la lumière du plafonnier. Toutes représentaient de jeunes Noires nues, dont les attitudes laissaient deviner une technique d'un sadisme raffiné. Sur la plupart des photos, les visages étaient reconnaissables, bien que déformés par la douleur et la honte.

Fossoyeur glissa le fouet dans sa poche doublée de cuir. Les photos à la main, il claqua la portière, retourna à sa voiture et s'installa au volant.

— Il prenait volontiers des photos ? demanda-t-il à Ready.

— Oui, m'sieur, il se baladait souvent avec un appareil.

— Il t'en a montré, de ces photos ?

— Non, m'sieur, il m'a jamais parlé de photos. Je l'ai vu avec un appareil, c'est tout.

Fossoyeur alluma le plafonnier et montra les photos à Ready.

— Y en a que tu connais ?

Ready siffla entre ses dents, et ses yeux saillirent, tandis qu'il examinait les clichés, les retournant au fur et à mesure.

— Non, m'sieur, j'en connais aucune, dit-il en les rendant à Fossoyeur.

— Ta souris, elle est dessus ?

— Non, m'sieur.

Fossoyeur glissa l'enveloppe dans sa poche et appuya sur le démarreur.

— Ready, si jamais tu me racontes des bobards... dit-il encore en accélérant.

13

Fossoyeur arrêta la voiture devant le Dew Drop Inn et, poussant Ready devant lui, pénétra dans la salle. À première vue, rien n'avait changé depuis son départ : les deux policiers blancs se tenaient toujours en faction devant la porte, tandis que les habitués continuaient à s'amuser bruyamment. Se faufilant entre le comptoir et les boxes, Fossoyeur et Ready se dirigèrent vers le fond de la salle. Des visages diversement pigmentés se retournèrent avec curiosité sur leur passage.

Pourtant, il y avait du nouveau : Fossoyeur constata que le dernier box était occupé par une bande de très jeunes gens, trois garçons et quatre filles, qu'il n'avait pas repérés à sa première visite. En voyant approcher Fossoyeur et Ready, ils cessèrent brusquement leur bavardage et se mirent à les dévisager fixement. À la vue du fouet, les quatre filles sursautèrent. Une expression de frayeur se peignit sur leurs traits.

On se bousculait devant le comptoir.

Big Smiley s'avança et demanda à deux consommateurs de céder leurs tabourets.

— Plus souvent que j'donnerai ma place à un négro qu'je connais même pas, protesta le client.

Du pouce, Big Smiley désigna Fossoyeur.

— C'est lui, dit-il.

— Ah oui ? L'un des deux...

Les deux Noirs sautèrent à terre, emportant leur verre, avec d'obséquieux sourires pour Fossoyeur.

— Me montrez pas vos dents ! aboya Fossoyeur. J'suis pas dentiste, j'vais pas vous les plomber ! J'suis flic, moi. J'aurais tendance à vous les faire avaler.

Les deux hommes effacèrent leur sourire et s'éloignèrent précipitamment.

Fossoyeur jeta le fouet sur le comptoir et s'installa sur le tabouret.

— Assis ! ordonna-t-il à Ready qui se tenait près de lui, l'air hésitant. Assis, nom de nom !

Ready s'assit avec circonspection, à croire que le tabouret était enduit de sirop de sucre.

Les yeux de Big Smiley allaient de l'un à l'autre, un sourire contraint aux lèvres.

— T'as cherché à m'couillonner ! siffla Fossoyeur, tremblant de rage contenue. Moi, je n'aime pas ça !

Le sourire de Big Smiley vira aussitôt au constipé. Il jeta un coup d'œil à la figure impassible de Ready, n'y trouva aucun réconfort et décida d'exploiter son bras blessé qu'il portait en écharpe.

— Faut croire que j'ai un accès de fièvre, chef. Je me souviens plus de ce que j'ai bien pu vous raconter.

— Tu m'as dit que tu savais pas ce que Galen était venu chercher ici, articula Fossoyeur d'un ton menaçant.

De nouveau, Big Smiley regarda Ready à la dérobée ; sa figure noire et grêlée, ses yeux vides, l'un d'un brun rougeâtre, l'autre voilé d'une taie, ne lui révélèrent rien. Il soupira.

— Qui c'est qu'il cherchait ? C'est ça que vous vouliez savoir ? répéta-t-il pour gagner du temps, cherchant à éviter le regard farouche de Fossoyeur. J'en sais rien, chef.

Fossoyeur se leva d'une détente, les pieds calés contre les barreaux du tabouret comme dans des étriers. Il saisit le fouet qu'il avait posé sur le comptoir et en cingla les joues de Big Smiley, une fois, deux fois, sans lui donner le temps d'esquisser un geste de son bras valide.

Big Smiley ne souriait plus. Brusquement le silence succéda au tumulte, autour du comptoir et dans les boxes. Et, dans cette accalmie, on entendit la voix geignarde de Lil Green, diffusée par le juke-box :

*... Why don't you do right
Like other men do... [7]*

Fossoyeur se rassit, la respiration haletante, luttant contre la fureur qui l'envahissait. Sur ses tempes, juste au-dessous des cheveux crépelés et coupés court, les veines saillaient, telles d'étranges racines, pour aller se perdre sous le bord de son chapeau cabossé qu'il avait repoussé en arrière. Ses yeux marron, striés de rouge, brillaient d'une chaleur incandescente.

Le gérant blanc, qui était occupé à l'autre bout du comptoir, accourut vers eux, l'air indigné.

— Du balai, grinça Fossoyeur.

Le gérant s'éclipsa.

Pointant l'index gauche sur Big Smiley, Fossoyeur prononça d'une voix épaisse, à peine intelligible :

— Smiley, tout ce que je te demande, c'est la vérité. Et j'ai pas de temps à perdre.

Big Smiley ne regardait plus Ready. Il n'avait même pas porté la main à ses joues, dont la peau grasse se boursouflait à vue d'œil. On aurait dit que des taupes agiles creusaient des galeries sous son épiderme. Il ne souriait pas, ne gémissait pas.

— Posez-moi des questions, chef, dit-il, et je vous répondrai.

Fossoyeur se retourna. Les gosses, dans le box, écoutaient, bouche bée, les yeux ronds. Les narines de Fossoyeur frémirent. De nouveau, il lui face à Big Smiley, mais demeura quelques instants sans parler, le temps que s'apaise la rage qui le secouait.

— Qui l'a tué ? finit-il par demander.

— Je ne sais pas, chef.

— Il a été tué dans cette rue.

— Oui, m'sieur, mais je sais pas qui a fait le coup.

— Sissie et Sugartit sont déjà venues ici ?

— Oui, m'sieur, de temps en temps.

Du coin de l'œil, Fossoyeur constata que les épaules de Ready commençaient à s'affaïsser, comme si sa colonne vertébrale était en train de se ramollir.

— Tiens-toi droit, nom de nom, lui cria-t-il. T'auras tout le temps pour te répandre, des fois que tu m'as raconté des bobards.

Ready se redressa.

Fossoyeur reprit l'interrogatoire de Big Smiley.

— Galen les retrouvait ici ?

— Non, m'sieur. Sissie, il l'a vue une fois ici, mais jamais Sugartit.

— Alors, qu'est-ce qu'elle fichait ici ?

— Elle est venue deux fois avec Sissie.

— Comment ça se fait que tu saches son nom ?

— J'ai entendu Sissie l'appeler.

— Le Cheik était avec elle quand elle a rencontré l'autre ?

— Vous voulez dire, s'il était avec Sissie, quand elle a vu le grand Blanc ? Oui, m'sieur.

— Il a donné du fric au Cheik ?

— J'suis pas sûr, chef. J'ai vu passer du fric, mais j'sais pas qui c'est qui l'a eu.

— C'est le Cheik qui l'a eu. Ils sont partis tous les deux avec lui ?

— Vous voulez dire, le Cheik et Sissie ?

— Oui.

Big Smiley sortit un mouchoir de coton bleu et épongea sa figure ruisselante de sueur.

Les quatre gamines du box firent mine de se lever. Fossoyeur se tourna vers elles :

— Bougez pas ; tout à l'heure, j'aurai deux mots à vous dire.

Elles se mirent à protester avec des voix aiguës, discordantes :

— Faut qu'on rentre... demain matin, faut qu'on soit à l'école à neuf heures... pas fini nos devoirs... on peut pas rester tard... ça va faire une histoire.

Fossoyeur se leva, s'approcha du box et leur montra son insigne doré.

— L'histoire, vous l'avez déjà. Asseyez-vous et ne bougez plus.

Il empoigna deux filles qui s'étaient levées et les força à se rasseoir.

— Il a pas l'droit de vous garder s'il a pas de mandat, déclara le garçon assis au bout de la table.

Fossoyeur le gifla avec une force telle qu'il tomba par terre. Fossoyeur alors se baissa, l'empoigna par le revers de son veston, le redressa et le rejeta sur sa chaise.

— Répète voir !

Le garçon se tint coi.

Fossoyeur attendit un peu, le temps qu'ils se réinstallent et se calment, puis retourna à son tabouret.

Big Smiley et Ready, cependant n'avaient pas bronché, n'avaient pas échangé un regard.

— T'as pas répondu à ma question, dit Fossoyeur.

— La fois où il a emmené Sissie, le Cheik est resté ici, dit Big Smiley.

— T'appelles ça une réponse, sacré nom de dieu ?

— C'est comme ça que ça s'est passé, chef.

— Il l'a emmenée où ?

La figure de Big Smiley était inondée de sueur. Il soupira.

— En bas, dit-il.

— En bas ? Où ça ? Ici ?

— Oui, m'sieur. On descend par la salle du fond.

— Qu'est-ce qu'il y a en bas ?

— Une cave, comme dans tous les bars. Ça contient des bouteilles, du vieux matériel, des tonneaux de bière. L'appareil pour la bière à la pression se trouve là aussi et la dynamo pour les frigos. Y a rien d'autre, à part les rats et le chat de la maison.

— Pas de lit, pas de chambre ?

— Non m'sieur.

— C'est donc en bas qu'il les fouettait, dans cette cave ?

— J'sais pas ce qu'il faisait.

— Ça s'entendait pas ?

— Non, m'sieur. On entend rien à travers le plancher. Vous pourriez tirer des coups de feu, en bas, on entendrait rien.

Fossoyeur se tourna vers Ready.

— T'étais au courant ?

Ready se recroquevilla une fois de plus.

— Non, m'sieur, je le jure sur...

— Tiens-toi droit, nom de dieu. Combien de fois faut te le répéter ? Et, à Big Smiley :

— Il était au courant ?

— Pas que je sache, à moins que l'autre lui ait dit.

— Elle est là, Sissie, ou alors Sugartit ? demanda Fossoyeur en désignant la tablée.

— Non, m'sieur, répondit Big Smiley sans lever les yeux. Fossoyeur lui tendit les photos pornographiques.

— Tu les connais, celles-là ?

Big Smiley les regarda lentement une par une, sans broncher, en mit trois de côté.

— Celles-là, je les ai déjà vues.

— Comment s'appellent-elles ?

— J'en connais que deux.

Il prit délicatement les photos du bout des doigts, comme si elles étaient enduites d'une substance vénéneuse.

— Ces deux-là. Celle-ci, c'est Good Booty, et l'autre, c'est Honey Bee. Mais, la troisième, j'ai jamais entendu son nom.

— Et leur nom de famille ?

— Leur nom régulier, je le connais pas.

— Il les emmenait toutes en bas ?

— Seulement ces deux-là.

— Avec qui elles venaient ici ?

— Toutes seules, la plupart du temps.

— Il avait donc rencart avec elles ?

— Non, m'sieur, rarement. Elles s'amenaient, et elles l'attendaient.

— Elles venaient à plusieurs ?

— Des fois oui, des fois non.

— Tu viens de dire qu'elles étaient seules !

— J'avais dit qu'elles amenaient pas leurs copains.

— Mais Galen les connaissait déjà ?

— J'en sais rien. Quand il venait, il faisait son choix.

— Il savait qu'elles l'attendaient ?

— Oui, m'sieur. Quand il a commencé à venir ici, l'était déjà repéré.

— C'était quand ?

— Y a trois, quatre mois. J'sais plus exactement.

— Quand a-l-il commencé à les emmener dans la cave ?

— Y a à peu près deux mois.

— C'est toi qui lui as proposé le filon ?

— Non, m'sieur, c'est lui qu'a eu l'idée.

— Combien il te donnait pour ça ?

— Vingt-cinq dollars.

— Continue à causer et t'es bon pour Sing Sing.

— Ça se peut bien.

Fossoyeur sortit de sa poche la note adressée à GB et signée Bee, qu'il avait trouvée dans les vêtements du mort, et la tendit à Big Smiley.

— C'était dans la poche du type à qui t'as tranché le bras, dit-il.

Big Smiley lut attentivement la note en remuant les lèvres. Il avait la respiration sifflante.

— Dans ce cas, il devait être de sa famille, finit-il par déclarer.

— Tu t'en doutais pas ?

— Non, m'sieur, je le jure. Si j'avais su, j'aurais pas sorti ma hache.

— Qu'a-t-il dit exactement à Galen quand il s'est jeté sur lui avec le couteau ?

Big Smiley plissa le front.

— M'en rappelle plus très bien. Quelque chose dans le genre de : « Si jamais un fumier de Blanc essaie d'esquinter mes gamines, j'y coupe le cou. » Moi, j'ai cru qu'il parlait des Noires, en général. Vous savez comment qu'ils causent, chez nous. J'ai jamais pensé qu'il parlait de ses propres filles.

— Le père d'une autre gamine a peut-être eu la même idée, mais, cui-là, il avait un calibre, dit Fossoyeur.

— Ça se pourrait, fit prudemment Big Smiley.

— Par conséquent, c'est lui le papa, et il n'a pas qu'une seule fille.

— Ça m'en a l'air.

— Il est mort, annonça Fossoyeur.

Big Smiley ne broncha pas.

— Ça m'ennuie bien, dit-il.

— T'en as l'air ! Qui a payé ta caution ?

— Mon patron.

Fossoyeur le toisa.

— Qui c'est qui te couvre ?

— Personne.

— Je sais que tu mens, mais passons. Qui c'est qui le couvrait, Galen ?

— Aucune idée.

— Tu mens encore, mais je n'insiste pas. Qu'est-ce qu'il faisait ici, ce soir ?

— Il cherchait Sugartit.

— Il avait rencart ?

— J'en sais rien. Il a dit comme ça qu'elle devait passer avec Sissie.

— Elles sont venues après son départ ?

— Non, m'sieur.

— OK, Smiley. Maintenant, ça devient sérieux. Qui est le père à Sugartit ?

— J'connais pas leurs parents et j'sais pas où elles crèchent, chef, j'vous l'ai déjà dit. C'est pas mes oignons.

— T'as bien une idée !

— Non, m'sieur, faut me croire. Ça m'intéresse pas, ces trucs-là. Ici, à Harlem, on cherche pas à savoir où peut crécher une souris, à moins qu'elle vous embarque chez elle. Ici, les adresses, ça va, ça vient.

— Que je te prenne pas à me bourrer le mou, Smiley !

— J'vous bourre pas le mou, chef. Une fois, j'ai fréquenté une souris pendant un an, eh bien ! j'ai jamais su où elle créchait ! Je m'en foutais pas mal.

— Qui c'est, les Musulmans Fumants ?

— Des corniauds ! Un gang de jeunots du quartier.

— Qui se réunit où ?

— J'en sais trop rien. Quelque part dans cette rue.

— Ils viennent ici ?

— J'en vois juste trois, de temps en temps. Y a le Cheik, je crois que c'est lui, le chef, et puis un gamin qui s'appelle Tchou-Tchou et un autre, qu'ils appellent Bones.

— Ils habitent où ?

— Pas loin d'ici, mais j'sais pas exactement où. Y a un gosse qu'élève des pigeons... il doit le savoir. Il habite à quelques blocs d'ici, de l'autre côté de la rue. J'sais pas son nom. Il a un pigeonnier sur le toit.

— Il en fait partie, des Musulmans ?

— J'en suis pas sûr, mais, quand il lâche ses pigeons, y a toujours une tripotée de gamins sur le toit.

— Je le trouverai. Quel âge elles ont, les filles à la table, là ?

— J'en sais rien, m'sieur. Quand je leur demande, elles répondent

dix-huit ans.

— Tu sais bien que c'est pas vrai !

— Je m'en doute un peu, mais j'y peux rien.

— Y en a parmi elles qu'ont marché avec Galen ?

— Une seule.

Fossoyeur se retourna et dévisagea de nouveau les jeunes filles.

— Laquelle ?

— La Noire au béret vert, dit Big Smiley qui montra une des trois photos. La voilà, elle s'appelle Good Booty.

— OR, fils, c'est tout pour le moment.

Fossoyeur descendit du tabouret et alla parler au gérant.

Dès qu'il eut le dos tourné, sans mot dire, sans préavis, Big Smiley se pencha par-dessus le comptoir et, de son énorme poing, frappa Ready en pleine figure. Ready tomba à la renverse, cogna contre le mur et s'affaissa.

Fossoyeur n'eut que le temps de voir la tête de Ready disparaître sous le comptoir. Il se tourna vers le gérant qui se tenait en face de lui.

— Encaissez les additions et foutez tout le monde à la porte. Je boucle le bastringue et je vous arrête.

— Et pourquoi ? s'insurgea le gérant.

— Pour incitation de mineurs à la débauche.

— Demain soir, je serai ouvert de nouveau, marmonna le gérant.

— Ferme ta sacrée gueule ! aboya Fossoyeur.

Il garda les yeux rivés sur le gérant, jusqu'à ce que celui-ci eût renoncé à protester et tourné les talons.

Fossoyeur fit signe à un des policiers blancs en faction devant la porte.

— J'arrête le gérant et le barman et je ferme le bastringue, lui dit-il. Vous allez prendre en charge le gérant et une bande de gosses que je vais vous amener. Moi, je fous le camp, et je vous envoie le fourgon. Quant au barman, je l'emmène avec moi.

— D'accord, Jones, dit l'agent, heureux comme un enfant qui vient de recevoir un jouet neuf.

Fossoyeur retourna dans le fond de la salle.

Accroupi à quatre pattes, Ready crachait du sang et des dents.

Fossoyeur le regarda, avec un sourire sinistre, puis leva les yeux sur Big Smiley qui, de sa grande langue rouge, était en train de lécher ses jointures endolories.

— Je t'arrête, Smiley, lui annonça-t-il. Si tu essaies de fuir, je te tire une balle dans la nuque.

— Oui, m'sieur, répondit Big Smiley.

Fossoyeur fit descendre un client de son siège recouvert de skaï et il s'y installa à califourchon, au bout de la table. Les jeunes gens se tassaient, terrorisés. Fossoyeur sortit son calepin, son stylo, et nota leurs noms, leurs adresses, le nom de leur école et leur âge, les interrogeant à tour de rôle. L'aîné des garçons avait dix-sept ans.

Tous nièrent connaître Sissie, Sugartit, le grand Blanc, Galen, ou un membre quelconque de la bande des Musulmans Fumants.

Fossoyeur appela le second agent qui était resté en faction devant la porte et lui dit :

— Tu feras monter ces mômes dans la voiture cellulaire.

Puis, s'adressant à la fille au béret vert, qui avait déclaré s'appeler Gertrude B. Richardson :

— Toi, Gertrude, tu viens avec moi.

Une des filles gloussa :

— On pouvait s'y attendre, à ce qu'il emmène Good Booty !

— C'est Beauty, mon nom, lit Good Booty en rejetant la tête, l'air dédaigneux.

Comme elle se levait, Fossoyeur, par une impulsion subite, lui demanda :

— Quel est le prénom de ton père, Gertrude ?

— Charlie.

— Qu'est-ce qu'il fait dans la vie ?

— Il est portier.

— Ah oui ? T'as des sœurs ?

— Une. Elle a un an de moins que moi.

— Et ta mère, qu'est-ce qu'elle fait ?

— J'en sais rien. Elle habite pas avec nous.

— Alors, ta sœur et toi, vous vivez avec votre père ?

— Où voulez-vous qu'on vive ?

— Tu peux toujours le demander, Gertrude, mais, moi je connais pas la réponse. Tu sais que, tantôt, un homme a eu le bras coupé, dans ce bar ?

— J'en ai entendu parler. Et alors ? Des tas de types se font amocher, dans le secteur.

— Cet homme-là, c'est à cause de ses filles qu'il a agressé le Blanc.

— Sans blague ! dit-elle en pouffant. Il était vraiment vieux jeu alors !

— T'as raison. Le barman lui a tranché le bras avec une hache en portant secours au Blanc. Qu'est-ce que t'en penses ?

Elle rit encore, avec nervosité.

— Il a dû se dire qu'un Blanc, ça compte plus qu'un nègre soûl.

— Sans aucun doute. Eh bien ! ce nègre est mort à l'hôpital de Harlem, il y a moins d'une heure !

Elle ouvrit de grands yeux affolés.

— À quoi voulez-vous en venir, monsieur ?

— J'essaie de te faire comprendre que cet homme était ton père.

Fossoyeur fut pris au dépourvu. Rapide comme un éclair, elle bondit de sa chaise et fut hors d'atteinte avant qu'il ait pu esquisser un geste.

— Arrêtez-là, cria Fossoyeur.

Un client sauta de son tabouret pour l'arrêter au passage : elle lui enfonça les doigts dans les yeux. L'homme poussa un hurlement, mais ne lâcha pas prise. Elle réussit à se dégager et fonça vers la porte. L'agent blanc se jeta sur elle et l'empoigna. Elle se débattait sous son étreinte comme une chatte affolée, cherchant à s'emparer de son revolver. Elle réussit même à le sortir de son étui, mais un Noir se précipita sur elle et le lui arracha des mains. L'agent la jeta à terre, sur le dos, et s'assit à califourchon sur elle en lui collant les bras au sol. Le Noir la saisit par les pieds. Elle continua à se démener, cracha à la figure du policier. Fossoyeur s'approcha et considéra la jeune fille.

— Trop tard Gertrude, dit-il. Ils sont morts tous les deux. Brusquement, elle éclata en sanglots hystériques.

— Pourquoi qu'il s'est mêlé de ça ? Oh ! p'pa, pourquoi tu t'es mêlé de ça ?

14

Deux policiers blancs, en faction, devisaient sur le toit sombre.

— À ton avis, on va le retrouver ?

— Si on va le retrouver ? On sait même pas qui c'est qu'on cherche ! Allons, réfléchis ! S'agit de trouver un Noir avec des bracelets aux pattes, et sept autres Noirs avec des turbans verts et des fausses barbes – du moins, ils en avaient la dernière fois qu'on les a vus... Tu t'rends compte ? Il y a belle lurette qu'ils ont planqué leurs déguisements à la noix et, si ça se trouve, Pickens n'a plus ses menottes. Total ? Total, les suspects sont maintenant pareils à dix-huit "mille ou à cent quatre-vingt mille autres Noirs, qui se ressemblent tous comme des frères. Est-ce que t'as pensé qu'il y a à Harlem, cinq cent mille habitants de couleur – un demi-million de citoyens à la peau noire ! Tous pareils ! Et nous, on voudrait en piquer huit... C'est chercher une aiguille dans une meule de foin. Ça peut pas se faire.

— Tu crois que, dans le quartier, tout le monde les connaît, Pickens et les Musulmans ?

— Tu parles ! Y en a pas un qui les connaisse pas ! Mais faudrait qu'un autre Noir dénonce Pickens, sans ça, on le retrouvera jamais. Ils sont en train de nous faire tourner en bourriques !

— Le chef, il tient drôlement à l'agrafer, ce mec-là !

Celui qui mettra la main dessus est bon pour l'avancement, dit le premier flic.

— Ouais, je sais, mais faut pas y compter. S'il a un grain de bon sens, y a belle lurette qu'il a scié ses menottes.

— À quoi ça l'avance, s'il peut pas les ôter ?

— Merde ! il peut mettre de gros gants par-dessus, comme... Dis donc !... On a bien vu un mec qui portait des gants, tout à l'heure ?

— Ouais, le branque aux pigeons.

— Des gants, et une vieille capote... Et noir comme de la suie, en plus ! Pas de doute, ça colle avec son signalement !

— Ce con-là ? Tu crois que c'est lui ?

— Allez, grouille ! Qu'est-ce que t'attends ?

— On n'a plus qu'à se démerder pour passer les barrages de police avec ce fils de pute, et on le balance à la rivière, déclara le Cheik.

— Me fais pas ça, Cheik, aie pitié ! gémit Sonny d'une voix étouffée, à l'intérieur du sac.

— Tchhh ! fit Tchou-Tchou. Vingt-deux !

Les deux agents avaient surgi côte à côte devant la fenêtre ouverte et regardaient à l'intérieur.

— Où est le gars qu'avait des gants ? demanda le premier.

— Des gants ? répéta Tchou-Tchou, se remettant à faire le pitre aussi naturellement que le caméléon change de couleur. Des gants de boxe, peut-être ?

Le second flic renifla.

— Une piaule à came ! s'exclama-t-il.

Tous deux enjambèrent l'appui de la fenêtre. Leurs yeux firent rapidement le tour de la pièce.

L'air empestait la marijuana. Tout le monde était sous l'effet de la drogue, même ceux qui n'avaient pas fumé, car à force de respirer l'air vicié et de voir les autres se livrer à mille extravagances, ils se sentaient tout étourdis.

— Qui c'est qui a les tiges ? demanda le premier policier, d'un ton menaçant.

Le second reprit :

— Allons, allons ! qui a les tiges ?

Ses yeux allaient de l'un à l'autre. Le Cheik se tenait au milieu de la chambre, à l'endroit où l'avait cloué l'avertissement de Tchou-Tchou ; il fixait sur les policiers un œil hébété, comme s'il ne comprenait pas à qui il avait affaire. Noiraud, surpris au moment où il allait se cacher derrière les rideaux de la penderie, n'avait pu dissimuler que la moitié de son corps : on aurait dit l'affiche d'un film interdit aux moins de seize ans. Tchou-Tchou, enfin, paraissait le plus suspect, parce qu'il ricanait comme un imbécile.

— C'est toi qu'as les tiges, petit gars ?

— Les tiges ? La voilà, ma tige, dit Tchou-Tchou en désignant la perche de bambou, posée par terre, à côté du lit.

— Tu te paies ma tête ?

— J'sais pas ce que vous voulez dire, chef.

— Laisse tomber, fit le premier agent. Ce qu'on cherche, c'est le

mec aux gants.

Son regard tomba sur Sugartit. Assise dans le fauteuil, elle regardait d'un œil rond un sac de charbon posé au milieu du lit.

— Qu'est-ce qu'il y a dans ce sac ? demanda l'agent, la méfiance en éveil.

Comme tout le monde se taisait, Tchou-Tchou finit par dire :

— Du charbon.

— Sur le lit ?

— C'est du charbon propre.

Le flic lui jeta un coup d'œil menaçant.

— C'est mon lit, intervint le Cheik. J'suis libre d'y mettre ce qui me plaît.

Les deux policiers se figèrent, les yeux rivés sur lui.

— Tu m'as l'air de la ramener, toi, dit le premier.

Ton nom ?

— Samson.

— Tu habites ici ?

— Parfaitement.

— Alors, c'est toi qu'on cherche. Il est à toi, le pigeonnier, là-haut ?

— Non, c'est pas lui, dit le second. L'autre gars est plus noir, et il s'appelle pas comme ça.

— Mais les noms, ça veut rien dire, pour ces abrutis ! interrompit le premier. Ils en changent comme de chemise !

— Non, l'autre s'appelle Noiraud. C'est lui qui portait des gants.

— Non, c'est pas ça ! Le mec qu'avait les gants, il s'appelle Caleb. Noiraud, c'est l'autre, celui qui sait pas causer.

Le second policier fonça sur le Cheik.

— Où il est, Caleb ?

— Je ne connais pas de Caleb.

— Avec ça ! Il crèche ici, avec toi.

— Non, m'sieur, c'est le gars qu'habite au premier, dit Tchou-Tchou.

— Je sais ce que je dis ! Il habite à cet étage. C'est lui qu'élève des pigeons.

— Non, m'sieur chef, si vous cherchez Caleb, çui qu'a des pigeons, c'est au premier.

— N'essaie pas de m'avoir, mon salaud ! J'ai vu le sergent le ramener à cet étage, par l'échelle d'incendie.

— Non, m'sieur chef, le sergent est bien passé là devant, mais c'était pour descendre plus bas, au premier. On les a vus, nous autres, quand ils sont passés devant la fenêtre. Pas vrai, Amos ? fit-il à l'adresse de Noiraud.

— C'est exact, m'sieur, confirma Noiraud. Y sont passés juste devant cette fenêtre.

— Où veux-tu qu'ils passent, sinon devant la fenêtre ?

— C'est vrai, m'sieur, y a pas d'autre chemin.

— Y avait encore un gars avec eux – Noiraud qu'il s'appelle, reprit Tchou-Tchou. J crois bien qu'ils les ont arrêtés tous les deux.

Le second flic dévisagea Noiraud.

— Ce mec-là a la tête de Noiraud, dit-il. C'est toi, Noiraud, hein ?

— Non, m'sieur..., commença Noiraud, mais Tchou-Tchou lui coupa la parole :

— Lui, c'est le Fumé. Noiraud, c'est l'autre.

— Laisse-le causer, ordonna le premier flic.

Le second jeta de nouveau un regard menaçant sur Tchou-Tchou :

— Est-ce que tu te paierais ma tête, par hasard !

— Non, m'sieur chef, j'voulais seulement vous donner un tuyau.

— Allez ! laisse tomber, dit le premier flic. Ces mecs-là, ils sont dans la vape ; ils savent pas ce qu'ils racontent.

— Qu'ils le sachent ou pas, je leur conseille de faire gaffe, s'ils veulent pas se faire abîmer le portrait.

Le premier flic aperçut Sissie, debout dans un coin, la main posée sur sa joue meurtrie.

— Tu les connais, toi, Caleb et Noiraud, n'est-ce pas, petite ? lui demanda-t-il.

— Non, monsieur, moi, je connais juste le Fumé.

Au même instant, Sonny éternua.

Sugartit laissa fuser un petit rire nerveux.

Le flic se précipita vers le lit ; ses yeux allaient du sac à Sugartit.

— Qui c'est qu'a éternué ?

Sugartit porta la main à la bouche pour réprimer le fou rire qui la gagnait.

L'agent rougit et sortit son revolver.

— Il y a quelqu'un sous le lit, dit-il. Tiens-les en respect, pendant que j'y jette un coup d'œil.

Le second policier sortit, à son tour, un revolver.

— Que personne ne bouge et y aura pas de bobo, fit-il posément.

Le premier flic se mit à quatre pattes pour regarder sous le lit, le revolver au poing, prêt à tirer.

Sugartit porta les deux mains à la bouche et se mordit la paume. Ses joues tremblaient de rire contenu ; les larmes lui coulaient des yeux.

Le flic se redressa en s'appuyant sur le bord du lit. Sa figure écarlate était perplexe.

— C'est bizarre, dit-il. Il doit y avoir quelqu'un d'autre dans cette chambre.

— Y a que nous autres, les fantômes, dit Tchou-Tchou.

Le flic lui jeta un regard de rage impuissante et se remit debout.

— Crénom ! Je...

Il demeura sans voix en percevant des bruits étranglés qui provenaient du sac, et soudain, fit un bond en arrière comme si le son provenait effectivement d'un fantôme. Braquant son revolver, il prononça d'une voix tremblante :

— Qu'est-ce qu'il y a dans ce sac ?

Sugartit éclata d'un rire hystérique.

Personne ne souffla mot.

Puis Tchou-Tchou bredouilla :

— C'est Joe...

— Quoi ?

— C'est Joe qu'est dans le sac.

— Joe !

Le policier se pencha prudemment au-dessus du lit, le revolver toujours braqué de la main droite, défit de la main gauche la corde qui nouait le sac et l'ouvrit.

Une tête d'un noir grisâtre, à la langue violette et gonflée, aux yeux révulsés, s'offrit à sa vue.

Horrifié, le flic battait en retraite. Il était devenu livide ; un frisson secoua son grand corps athlétique.

— Un cadavre ! fit-il d'une voix étranglée. Un cadavre tout ficelé !

— C'est pas un cadavre, c'est Joe, dit Tchou-Tchou, qui n'avait plus du tout envie de faire le pitre.

Le second flic se précipita vers le lit pour jeter un coup d'œil.

— Il vit, dit-il.

— Il va s'étrangler ! cria Sissie.

Elle courut vers le lit et se mit à défaire le nœud coulant qui serrait le cou de Sonny.

Sonny aspira l'air convulsivement.

— Dieu du Ciel ! qu'est-ce qu'il fout là-dedans ? demanda le premier flic, tout ahuri.

— Il fait des exercices de magie, répondit Tchou-Tchou qui transpirait sous l'effet de la tension nerveuse.

— De magie ?

Le deuxième flic, qui avait aperçu le Cheik se faufilant vers la fenêtre, pointa son revolver sur lui.

— Veux-tu rester là ! lui cria-t-il. Ici !

Le Cheik fit demi-tour.

— Des exercices de magie ! reprit le premier flic. Dans un sac ?

— Oui, m'sieur, il apprend à en sortir, comme Houdini [8].

Le visage du policier s'empourpra.

— Je devrais le boucler pour exhibition indécente, déclara-t-il.

— N'empêche qu'il a un sac sur le dos ! fit le second en s'esclaffant.

Tous les deux sourirent à Sonny, comme s'ils le prenaient pour un simple d'esprit parfaitement inoffensif.

Tout à coup, le second flic s'écria :

— Non, c'est pas possible ! Il peut pas y avoir au monde deux abrutis pareils !

Le premier examina Sonny de plus près.

— Je crois bien que t'as raison, dit-il lentement.

Et, se tournant vers les autres :

— Sortez-le du sac !

Le Cheik ne bougea pas, mais Tchou-Tchou et Noiraud s'empressèrent d'extraire Sonny du sac, Sissie tirant sur l'extrémité opposée.

Les flics contemplèrent Sonny avec ébahissement.

— Il m'a l'air d'être drôlement sonné ! dit le premier.

De nouveau, Sugartit fut gagnée par le fou rire.

Sonny était nu comme un ver, les talons collés aux fesses, les genoux au menton. La corde à linge, partant du nœud coulant qui lui enserrait le cou, passait entre ses jambes, emprisonnait de façon assez lâche ses genoux, retenue par des nœuds coulissants, descendait aux chevilles qu'elle liait étroitement et remontait le long du dos. Le bout de corde qui restait s'enroulait plusieurs fois autour de ses poignets. Sa peau noire avait une pâleur grisâtre, comme si elle avait été recouverte de cendre. Il tremblait comme une feuille.

Le second flic le retourna sur le ventre, et tout le monde put voir les menottes qui lui encerclaient les poignets.

— Le v'là, notre homme ! s'écria le premier flic.

— Dieu du Ciel ! j'aurais mieux fait de rentrer me coucher ! gémit Sonny d'une voix mourante.

— Tu l'as dit ! répliqua le flic. Sugartit riait toujours.

15

Les corps avaient été emmenés à la morgue. Il ne restait sur le pavé que les dessins à la craie délimitant les contours des cadavres, à l'endroit où ils étaient tombés.

Tous les véhicules appartenant à des particuliers avaient été évacués. Les camions-grues de la police étaient venus enlever ceux qui avaient été abandonnés au milieu de la rue. La plupart des voitures de patrouille avaient repris leur ronde ; il ne restait plus que celles qui formaient le barrage à chaque extrémité du bloc.

La voiture du chef de district occupait une position stratégique de premier ordre, au milieu du carrefour de Lenox Avenue et de la 127^e Rue.

Près de sa voiture, le chef de district, le lieutenant Anderson, le lieutenant de la Criminelle et le sergent du district qui avait dirigé la perquisition dans le logement du Cheik, entouraient un garçon du nom de Bones.

Le lieutenant de la Criminelle tenait à la main un pistolet bricolé.

— Bon ! c'est entendu, il n'est pas à toi, dit-il à Bones d'une voix lasse. Alors, il est à qui ? Qui t'a demandé de le planquer ?

Bones lui jeta un coup d'œil furtif et baissa rapidement les yeux. Quatre paires de grosses godasses noires, des godasses de flic, s'offrirent à sa vue ; on aurait dit la sixième flotte au mouillage. Il ne répondit pas.

Bones, un garçon noir et svelte, de taille moyenne, avait des traits un peu efféminés et des cheveux presque plats, séparés par une raie sur le côté. Il portait un coquet pardessus trois quarts sur son sweat-shirt, un pantalon noir collant et des chaussures marron, éblouissantes, à bouts pointus.

Près de lui, se tenait un homme d'un certain âge, à la peau tannée par les intempéries, qui avait une tête de plus que lui. Une couronne de cheveux courts et touffus auréolait une calvitie luisante, d'un noir d'ébène. Derrière des lunettes à monture d'acier, ses yeux marron contemplaient Bones d'un regard soucieux.

— Réponds, mon gars, fais pas l'idiot, dit-il.

À ce moment, il aperçut Fossoyeur qui arrivait, flanqué de ses prisonniers.

— Voilà Fossoyeur Jones. À lui, tu peux le dire, pas vrai ?

Tout le monde se retourna.

Fossoyeur avait passé des menottes à Big Smiley et à Ready, et poussait ces derniers devant lui, tout en traînant Good Booty par le bras.

— J'ai fait boucler le Dew Drop Inn, dit-il à l'adresse d'Anderson, et j'ai laissé le gérant et quelques mineurs sous la garde de l'agent de service. Vous feriez bien d'y envoyer le panier à salade.

Anderson donna un coup de sifflet pour appeler une voiture de patrouille, et lui passa la consigne.

— Qu'avez-vous appris sur le compte de Galen ? demanda le chef.

— C'était un vicelard, répondit Fossoyeur.

— Ça ne m'étonne pas, remarqua le lieutenant de la Criminelle.

La figure du chef s'empourpra.

— Me fous pas mal de ce qu'il était, dit-il. Avez-vous trouvé qui l'a tué ?

— Non, pour le moment, je n'en suis qu'aux hypothèses, répondit Fossoyeur.

— Alors, grouillez-vous ! Je commence à en avoir marre de poireauter ici et de constater qu'on fait gaffe sur gaffe.

— Je vais vous mettre au courant en deux mots ; ça vous permettra, à vous aussi, de faire des hypothèses.

— Deux mots, pas un de plus. Quant aux hypothèses, je m'en balance.

— Écoutez, Fossoyeur, intervint le Noir. Vous et moi, on travaille tous les deux pour la municipalité. Dites-leur que mon garçon n'a rien fait de mal !

— Il a enfreint la loi Sullivan sur la détention d'armes : on a trouvé ce revolver sur lui, dit le lieutenant de la Criminelle.

— Ce truc-là ! fit le père de Bones avec mépris. Vous me ferez pas croire qu'on peut tirer avec !

— Emmenez-les et laissez Jones faire son rapport, fit le chef avec humeur.

— Eh bien ! occupez-vous-en, sergent ! dit le lieutenant Anderson.

— Vous deux, suivez-moi, dit le sergent en prenant l'homme par le

bras.

— Fossoyeur ! supplia celui-ci.

— Ça suffit ! fit Fossoyeur d'un ton rogue. Votre fils appartenait au gang des Musulmans Fumants.

— Non, non, Fossoyeur...

— Tu veux un coup de matraque, peut-être ? demanda le sergent.

L'homme se laissa emmener avec son fils de l'autre côté de la rue.

Le sergent les remit entre les mains d'un caporal et se hâta de rebrousser chemin. À peine avait-il fait trois pas que le caporal hélait deux agents et leur confiait les prisonniers.

— Il a quel emploi à la municipalité ? demanda le chef.

— La voirie, répondit le sergent. Il est éboueur.

— Bon ! allez-y, Jones, commanda le chef.

— Galen racolait des écolières noires, de toutes jeunes gosses, et les emmenait dans un rade de la 145^e Rue, déclara Fossoyeur d'une voix sourde.

— Vous l'avez bouclé, ce rade ? demanda le chef.

— Rien ne presse. Pour le moment, je cherche un assassin, répliqua Fossoyeur.

Tirant le fouet de sa poche, il reprit :

— Il les fouettait avec ce machin-là.

Sans mot dire, le chef tendit la main et prit le fouet.

— Elles touchaient cent dollars par séance, ajouta Fossoyeur.

— Vous êtes sûr qu'il ne les payait pas pour se faire fouetter ? demanda le lieutenant de la Criminelle.

— Non, c'est lui qui les tapait. Il était sadique.

— À ce tarif-là, c'est d'habitude, l'inverse qui se passe, persista le lieutenant. Les sadiques, ça ne paie pas.

— Quelques-unes se sont fait sérieusement amocher, dit Fossoyeur.

Le chef leva le fouet et l'essaya sur sa jambe.

— Ça cingle bien, remarqua-t-il. Vous avez leurs noms, Jones ?

— Pour quoi faire ?

— Il y a peut-être un rapport.

— J'y arrive...

— Eh bien ! dépêchez-vous !

— La taulière, une dénommée Reba – autrefois, elle se faisait appeler Sheba – c'est elle qui a témoigné contre le capitaine Murphy...

— Ah ! oui, celle-là, fit doucement le chef. Cette fois, elle n'y coupera pas.

— Elle mettra quelqu'un d'autre dans le bain, observa Fossoyeur. Elle a du piston et Galen en avait aussi.

Le chef regarda le lieutenant Anderson d'un air méditatif.

Le silence fut rompu par le sergent.

— Pas dans ce district, bredouilla-t-il.

— Personne ne vous accuse ! rétorqua Anderson.

— Continuez, Jones, dit le chef.

— Reba a fini par avoir la trouille et l'a fichu à la porte. Alors, elle va dire qu'elle l'a fichu à la porte dès qu'elle a su ce qu'il trafiquait, mais ceci est line autre histoire. Toujours est-il qu'après son expulsion, Galen s'est mis à les racoler au Dew Drop Inn. Il s'était abouché avec le barman, et c'est à la cave qu'il les fouettait.

Tout le monde, Fossoyeur excepté, eut l'air gêné.

— Il est tombé sur une fille du nom de Sissie, reprit Fossoyeur. Pour le moment, peu importe dans quelles circonstances... c'est la petite amie d'un mec, surnommé le Cheik, le chef des Musulmans Fumants.

Les autres dressèrent l'oreille.

— Le Cheik lui a fourgué Sissie. Ensuite, Galen a jeté son dévolu sur une copine de Sissie, Sugartit. Le Cheik n'a pas pu lui avoir Sugartit, mais Galen a continué à la chercher dans le quartier. Le barman que voilà et ce mac à la manque, qui a une pute chez Reba, faisaient les rabatteurs pour Galen. Je les ai fait avouer.

Les officiers dévisagèrent les deux prisonniers menottés.

— S'ils en savent tant, ils savent qui l'a tué, dit le chef.

— Dans ce cas, c'est tant pis pour eux, dit Fossoyeur, mais je crois qu'ils sont réglo. Pour moi, toute l'affaire tourne autour de la même Sugartit. C'est à cause d'elle qu'il a été descendu.

— Par qui ?

— Ah ! voilà...

Le chef regarda Good Booty.

— C'est elle, Sugartit ?

Tous les regards convergèrent sur la jeune fille.

— Non, c'est une autre.

— Alors, qui est Sugartit ?

— Je n'en sais rien encore. Cette même est au courant, mais elle veut pas l'ouvrir.

— Débrouillez-vous !

— Comment ?

Le chef parut embarrassé par la question.

— Alors, qu'est-ce qu'elle fiche ici si vous ne pouvez pas la faire parler ? grommela-t-il.

— Je crois qu'elle se mettra à table quand on sera un peu plus avancés. Le gang des Musulmans Fumants a son Q. G. quelque part dans le voisinage. Le barman pense qu'ils se réunissent chez un gars qu'élève des pigeons.

— Je sais où c'est ! s'écria le sergent. J'ai perquisitionné là-haut.

Tout le monde, prisonniers compris, tourna les yeux vers lui.

Le sergent rougit.

— Ça me revient maintenant, dit-il. Ils étaient plusieurs dans le logement. Le mec aux pigeons, un nommé Caleb Bowee, habite là avec sa grand-mère. Et y en a deux autres, qui sous-louent une chambre.

— Pourquoi diable ne les avez-vous pas embarqués ? demanda le chef.

— Je n'ai rien trouvé qui ait un rapport quelconque avec le gang des Musulmans, ni avec le prisonnier évadé, se défendit le sergent. Le mec aux pigeons est demeuré tout à fait inoffensif, et je suis certain que la grand-mère n'accepterait jamais de gangsters chez elle.

— Qu'est-ce qui vous dit qu'il est inoffensif ? tonna le chef. La moitié des assassins, à Sing Sing, ont la même tête que vous et moi !

Le lieutenant de la Criminelle et Anderson échangèrent des sourires.

— Y avait deux petites avec eux et... commença à expliquer le sergent, mais le chef lui coupa la parole :

— Pourquoi diable ne les avez-vous pas embarquées, elles aussi ?

— Comment s'appellent les filles ? demanda Fossoyeur.

— Y en a une qui s'appelle Sissieratta et...

— Ça doit être Sissie, dit Fossoyeur. Ça colle. L'une est Sissie, et

l'autre, Sugartit. Et un des mecs, c'est le Cheik.

Se tournant vers Big Smiley il demanda :

— Quelle tête il a, le Cheik ?

— Il a des taches de son, une peau couleur de cheval bai, des yeux jaunes de chat, répondit Big Smiley imperturbablement.

— C'est vrai, reconnut le sergent, penaud. Y en avait un comme ça. J'aurais dû me fier à mon instinct : j'avais envie de l'embarquer, c'te petite frappe.

— Nom de nom, vous allez vous magner le train, rugit le chef. Ou peut-être n'avez-vous plus de goût pour le métier de policier ?

— Nom de Dieu ! mais l'autre gamine, celle que Jones appelle Sugartit, c'est la fille à Ed Johnson ! bégaya le sergent. File avait une carte d'identité de la police, signée de vous, et j'ai cru...

il fut interrompu par le bruit mat du métal s'abattant sur un crâne.

Personne n'avait vu bouger Fossoyeur.

Mais ils virent tous Ready Belcher se plier en deux, les yeux révoltés, la peau noire et grêlée de son front fendue par une balafre blanche longue de cinq centimètres qui ne saignait pas encore. Simultanément, Big Smiley se rejeta en arrière aussi loin que le lui permettait la chaîne des menottes, comme un cheval de labour se cabrant devant un serpent à sonnettes.

Fossoyeur tenait son revolver, calibre 38 par le canon. Il avait frappé avec la crosse. Sous l'effet de la colère, les muscles de son cou étaient tendus comme des cordages de navire et il grimaçait comme un dément. Il semblait émettre des effluves de rage meurtrière.

Devant ce spectacle, les autres se figèrent.

Avant qu'ils aient eu le temps de ciller, Fossoyeur frappa de nouveau. La crosse du revolver s'abattit, et le crâne de Ready éclata comme un œuf mollet. Un soupir s'échappa de sa bouche molle et il tomba comme une masse. Big Smiley fit un écart, et Fossoyeur lui assena, sur son bras blessé, un coup à faire éclater les os.

— Tiens-toi peinard ! siffla-t-il. Tu le fais bouger !

Il crachait les mots comme une égreneuse de coton.

Les pupilles de Big Smiley disparurent, ses paupières se fermèrent, ne laissant paraître qu'un peu de blanc sale.

— Attrapez-le, bon sang ! hurla le chef. Il va les tuer !

Fossoyeur envoya un coup de pied à la tête de Ready, étendu à plat ventre, mais le manqua. Comme Big Smiley trébuchait, il le

frappa dans le creux des reins avec la crosse du pistolet.

Les policiers sortirent de leur léthargie. Le sergent empoigna Fossoyeur par-derrière, lui enserrant le torse de ses bras. Fossoyeur se plia en deux et projeta le sergent par-dessus sa tête, droit sur le chef, qui n'eut que le temps de plonger pour l'éviter.

Le lieutenant Anderson et le lieutenant de la Criminelle convergèrent sur Fossoyeur, l'attrapèrent chacun par un bras avant qu'il n'ait eu le temps de se relever, et le firent basculer en arrière.

Ready gisait sur le pavé, face contre terre ; le sang s'écoulait goutte à goutte des deux plaies qu'il avait à la tête. Son bras inerte, rattaché par les menottes au poignet de Big Smiley, formait un angle droit avec son corps. Il paraissait mort.

Big Smiley ressemblait à un gosse aveugle et terrifié, pris dans un bombardement. Son corps de géant tremblait de la tête aux pieds.

Fossoyeur eut juste le temps de lancer son pied à la figure de Ready, puis il fut entraîné à l'écart par ses deux collègues.

Le maxillaire de Ready se brisa dans un craquement sinistre ; sa mâchoire inférieure s'affaissa, désarticulée, découvrant les dents et la pointe de la langue blanchâtre, noyée de sang.

— Emmenez-le à l'hôpital, vite ! cria le chef.

Puis, de la même haleine :

— Assommez-le !

Mais Fossoyeur avait réussi à jeter à terre les deux lieutenants, qui se trouvèrent dans l'incapacité de l'assommer.

Le sergent s'était relevé. En entendant l'ordre du chef, il partit au galop.

— Téléphonez, nom de nom ! ne courez pas après les gens ! vociféra le chef. Où est ce sacré chauffeur ?

De tous les côtés, les agents arrivaient au pas de course.

— Donnez un coup de main aux lieutenants, leur ordonna le chef. Cet homme est fou !

Quatre policiers sautèrent dans la mêlée. Finalement, ils réussirent à plaquer Fossoyeur au sol.

Le sergent grimpa dans la voiture du chef et se mit à parler au téléphone.

Au même instant, Ed Cercueil surgit comme par enchantement. Personne ne l'avait vu ni arriver, ni garer sa voiture un peu plus bas dans la rue.

— Nom de Dieu ! qu'est-ce qui se passe, Fossoyeur ? s'écria-t-il.

Le silence se fit. Tout le monde prit un air embarrassé.

Les yeux d'Ed Cercueil allaient de l'un à l'autre.

— Merde !... fit-il, qu'est-ce qui se passe ?

Fossoyeur cessa de se débattre.

— C'est ma faute, Ed, répondit-il en levant les yeux sur son ami. J'ai perdu les pédales.

— Vous pouvez le lâcher, dit Anderson à ses aides. Il a retrouvé ses esprits.

Les policiers lâchèrent Fossoyeur, qui se releva d'un bond.

— Vous êtes calmé ? demanda le lieutenant de la Criminelle.

— Ouais. Passez-moi mon feu.

— Donnez-le-lui, dit le chef.

Le lieutenant lui rendit son arme.

Ed Cercueil considérait le crâne défoncé de Ready Belcher.

— Alors, collègue, toi aussi ? dit-il. Qu'est-ce qu'il a fait, ce tocard ?

— Je l'avais prévenu que je le descendrais, s'il me doublait.

— T'as tenu parole, constata Ed Cercueil. C'est si crado que ça ?

— Une vraie merde. Galen, c'était un dégueulasse, un vicelard...

— Ça m'étonne pas. T'as dégotté quelque chose ?

— Pas grand-chose.

— Qu'est-ce que vous foutez ici ? demanda le chef d'un ton rogue. Vous venez encourager votre copain à tuer encore quelques-uns de vos semblables ?

Fossoyeur comprit que le chef cherchait à détourner la conversation, dans la crainte qu'il ne soit fait mention de la fille d'Ed Cercueil, mais ne sut comment le seconder.

— À vous voir tous les deux, on dirait que vous voulez exterminer toute la population de Harlem, poursuivit le chef.

— C'est vous qui m'avez dit d'y aller carrément ! lui rappela Fossoyeur.

— Ouais, mais pas en ma présence. Je ne tiens pas à être témoin de ce genre d'exploit.

— C'est notre secteur, dit Ed Cercueil, prenant la défense de son

ami. Si vous n'aimez pas notre façon de travailler, vous n'avez qu'à nous mettre à pied.

— Pour vous, c'est déjà fait, déclara le chef. Je me demande d'ailleurs ce que vous foutez là.

— Affaire strictement personnelle.

Le chef émit un vague grognement.

— Ma fille n'est pas rentrée, et je me fais du souci, expliqua Ed Cercueil. Ça ne lui ressemble pas de rester dehors si tard, sans nous prévenir.

Le chef détourna les yeux pour cacher son embarras. Fossoyeur déglutit bruyamment.

— Écoute, Ed, te fais donc pas de bile pour Eve, fit-il d'un ton qu'il voulait rassurant. Elle va rentrer d'une minute à l'autre. Qu'est-ce que tu veux qu'il lui arrive ? D'abord, elle a une carte d'identité de la police, celle que tu lui as donnée pour son anniversaire, pas vrai ?

— Je sais bien, mais elle téléphone toujours à sa mère quand elle est retardée.

— Depuis le temps que t'es là, elle est sûrement rentrée. Tu ferais mieux d'aller le coucher. Il ne lui est rien arrivé, à ta gosse, va !

— Jones a raison, Ed, dit le chef d'un ton brusque. Rentrez donc chez vous, vous avez besoin de repos. Vous êtes en congé, et ici, vous nous gênez plus qu'autre chose. Votre fille se porte comme un charme. C'est des idées que vous vous faites !

Une sirène hurla dans le lointain.

— Voilà l'ambulance, déclara le lieutenant Anderson.

— Je vais retéléphoner chez moi, annonça Ed Cercueil. Vas-y mollo, Fossoyeur, ne te fous pas une histoire sur les bras, toi aussi !

Il venait de tourner les talons, quand des coups de feu éclatèrent au dernier étage d'un immeuble voisin. Dix coups de revolver, tirés par des calibres 38 de la police, se succédèrent avec une rapidité telle que, entendus d'en bas, ils formaient un roulement continu.

Tous les policiers qui se trouvaient à proximité s'immobilisèrent, l'oreille aux aguets, faisant des efforts quasi surhumains pour repérer l'origine des coups de feu. Leurs yeux fouillaient les façades des maisons, jusque dans les moindres recoins.

Mais le silence s'était fait de nouveau.

La seule manifestation de vie, ce furent les lumières qui s'éteignaient les unes après les autres, avec la même rapidité que

s'étaient succédé les coups de feu. Sombres et délabrées, les maisons se profilaient dans la nuit. Une seule fenêtre demeura éclairée ; au dernier étage, derrière l'échelle d'incendie, un demi-bloc plus loin.

Tous les yeux convergèrent vers cette fenêtre.

Une silhouette confuse apparut dans la lumière, rampant sur l'appui de la fenêtre. Lentement, elle se redressa : c'était un petit homme trapu, qui avança en vacillant sur la plate-forme métallique, large d'un mètre, puis s'appuya à la balustrade extérieure. Pendant quelques instants, il se balançait d'avant en arrière, comme dans une sorte de pantomime macabre ; puis, telle une bille de roulette sur le point de s'immobiliser sur un numéro, il bascula lentement pardessus la balustrade, tournoya sur lui-même, rata de peu la deuxième plate-forme, mais heurta de la tête la balustrade de la troisième, ce qui accéléra sa chute. Il atterrit avec un bruit sourd sur le toit d'une voiture et resta allongé, une main pendant le long de la vitre du chauffeur, comme s'il lui demandait de stopper.

— Alors ? Qu'est-ce que vous attendez ? hurla le chef d'une voix de stentor, qui ajouta aussitôt : Pas vous, Jones ! pas vous !

Il se précipita vers sa voiture pour chercher son mégaphone.

Tout le monde se mit à bouger en même temps. Les policiers partirent au galop en direction de l'immeuble, comme des fusiliers marins débarquant en zone ennemie.

Les deux agents en faction devant la porte cochère se précipitèrent au milieu de la rue pour localiser l'origine du vacarme.

— Allumez les projecteurs ! hurla le chef dans son porte-voix.

Les deux projecteurs qu'on avait éteints se rallumèrent instantanément, leurs faisceaux lumineux braqués sur le dernier étage de la maison.

Un homme de patrouille sortit par la fenêtre sur la petite plateforme et leva les bras.

— Attendez, vous autres ! cria-t-il. Faut que je voie le chef ! Où il est, le chef ?

— Baissez les lumières, commanda le chef dans son porte-voix. Je suis là. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Appelez une ambulance. Petersen est blessé...

— L'ambulance arrive.

— Bien, monsieur. Ne faites monter personne pour le moment...

Fossoyeur prit Ed Cercueil par le bras.

— Serre les dents, Ed, dit-il. Ta fille est là-haut.

Il sentit les muscles d'Ed se durcir sous ses doigts.

Le policier reprit :

— Nous avons trouvé Pickens, mais un des types du gang des Musulmans a arraché le pistolet de Pete et lui a tiré dessus. Il s'abritait derrière son copain, alors j'ai descendu le copain, mais il a attrapé une des filles qu'étaient là et s'est enfermé avec elle dans la pièce du fond. Il y est en ce moment ; y a pas d'autre issue dans cette turne. Il prétend que la gosse est la fille de l'inspecteur Ed Johnson et menace de lui couper la gorge si vous refusez de lui parler, vous et Fossoyeur Jones. Qu'est-ce que je dois faire ?

L'ambulance arrivait ; le chef dut attendre que la sirène se fût lue, pour pouvoir se faire entendre.

— Il a toujours le pistolet de Petersen ?

— Oui, monsieur, mais le chargeur est vide.

— Bien. Ne bouge pas, loi. Nous ferons descendre Petersen par l'échelle d'incendie. Moi, je monte pour voir ce qui se passe.

Le visage vitriolé d'Ed Cercueil était hideusement déformé par la peur.

16

Vous, Johnson, restez là, ordonna le chef. J'emmène Anderson et Jones.

— Vous passerez plutôt sur mon corps ! grinça Ed Cercueil.

Le chef lui jeta un coup d'œil.

— Laissez-le monter avec nous, s'interposa Fossoyeur.

— Et moi ? demanda le sergent. Je connais la disposition des lieux.

— C'est mon job, dit le lieutenant de la Criminelle.

— Nom de nom ! qui est-ce qui commande ici ? beugla le chef.

— On n'a pas de temps à perdre, dit Fossoyeur.

Ils montèrent tous, en silence, aussi vite qu'ils le purent. Le chef s'approcha de la porte du logement et dit :

— Eh bien ! c'est moi, le chef de la police ! Tu vas sortir et tu vas te rendre. Il ne te sera pas fait de mal.

— Qu'est-ce qui me prouve que c'est vous, le chef de la police ? demanda une voix pâteuse venant de l'intérieur.

— Ouvre la porte et sors, tu verras !

— Merde, alors ; vous vous croyez fortiche, peut-être ? Vous êtes le chef, mais, moi, je suis le Cheik.

— Bon ! d'accord, t'es un caïd, un vrai. Qu'est-ce que tu veux, au juste ?

— Faites-le parler, chuchota Ed Cercueil. Moi, je monte sur le toit.

— Qui est avec vous ? demanda brusquement le Cheik.

Fossoyeur désigna le sergent et le lieutenant Anderson.

— Le lieutenant du district et un sergent, répondit le chef.

— Où est Fossoyeur ?

— Il arrive. J'ai envoyé quelqu'un le chercher.

— Dites aux autres tocards de foutre le camp. On réglera ça entre nous, le Cheik et le chef.

— Comment tu sauras qu'ils sont plus là si t'as la trouille de sortir

pour t'en rendre compte ?

— Bon ! qu'ils restent. M'en fous pas mal ! Et ne croyez pas que j'aie peur. Pourquoi j'aurais peur ? De ma main gauche, je tiens la Fille d'Ed Cercueil par les cheveux et, de ma main droite, j'appuie un couteau bien affûté sur sa gorge. Si vous essayez de me doubler, j'y coupe sa foutue gorge à cette fille de pute. Vous aurez pas le temps d'ouvrir la porte.

— D'accord, Cheik, tu nous as possédés, mais tu sais aussi que tu ne peux pas t'en tirer. Tu ferais mieux de sortir de ton plein gré et de te livrer, comme un homme. Je te donne ma parole que tu ne seras pas maltraité. Le policier que tu as blessé n'est pas dans un état grave. Nous n'avons rien d'autre à te reprocher. Tu peux t'en tirer avec cinq ans. Et, si ta conduite est bonne, tu seras de retour dans trois ans. Pourquoi risquer la mort ou la chaise électrique pour le seul plaisir de jouer au caïd pendant quelques instants ?

— Cherchez pas à m'endormir avec vos boniments à la gomme ! Vous allez me foutre une inculpation de kidnapping pour vous avoir soulevé votre prisonnier.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Tu peux le garder, ton prisonnier. Il ne nous intéresse plus. Nous savons que ce n'est pas lui qui a abattu Galen. Son revolver était chargé à blanc.

— C'est pas lui, le tueur ?

— Non.

— Qui l'a tué alors ?

— On ne le sait pas encore.

— Alors, comme ça, vous savez pas qui a tué le grand Grec, hein ?

— Qu'est-ce que ça peut bien te foutre, de toute façon ? Tu tiens absolument à te mêler d'une histoire qui ne te regarde pas ?

— Vous êtes un de ces fils de pute qui se croient plus malin que les autres, c'est ça ? Tellement malin que vous allez me forcer à lui couper la gorge, à cette fille de pute, histoire de vous faire voir.

— Je vous en supplie, discutez pas avec lui, monsieur le chef ! fit une petite voix apeurée à l'intérieur de la pièce. Il va me tuer, je le sais.

— Ta gueule ! fit brutalement le Cheik. Si je veux leur annoncer que je te coupe le cou, j'ai pas besoin de tes services.

La sueur s'écoulait le long du nez rougeoyant du chef et dégouttait des poches bleutées qui cernaient ses yeux.

— Tâche d'être un homme ! dit-il d'un ton méprisant. Tu tiens à

jouer le chien enragé, comme Vincent Coll[9] ? Allons ! sois un dur, comme Dillinger ! Qu'est-ce que tu risques ? Trois ans au plus. Tu vas pas te planquer derrière une petite fille innocente, tout de même !

— Vous croyez peut-être que je vais les gober, ces vanne ? Je suis le Cheik, moi ! C'est pas un connard de flic qui possédera le Cheik ! La chaise m'attend, je le sais, et c'est pas vous qui me ferez ouvrir cette porte, pour aller m'asseoir dessus.

— Pour qui tu te prends, morveux ? hurla le chef, perdant patience.

Mais il se ressaisit aussitôt.

— T'as tiré sur un policier, d'accord, mais tu l'as pas tué. T'as kidnappé un prisonnier, mais il ne nous intéresse pas. Et maintenant, tu t'en prends à une gamine sans défense ! C'est ça, le Cheik, le caïd ? Tu me fais mal au ventre, tiens ! Un demi-sel, voilà ce que tu es, un minable voyou, un dégonflé !

— Causez toujours, allez-y. Vous ne m'aurez pas avec vos boniments de fils de pute. Merde, alors ! Vous savez très bien que c'est moi qui l'ai descendu ! Vous m'avez repéré dès que vous avez su que ce tocard de nègre avait tiré à blanc.

— Quoi ?

Le chef était médusé. Oubliant tout, il demanda à Fossoyeur :

— Qu'est-ce qu'il raconte ?

— Galen ! souffla Fossoyeur.

— Galen ! s'exclama le chef. Espèce de poule mouillée, tu veux me faire croire que c'est toi qui as tué le Blanc, petit voyou ?

Le Cheik s'était mis à hurler.

— Allez-y, causez toujours ! Comme si vous ne saviez pas que c'est moi qui l'ai refroidi, le grand Grec !

Le Cheik prit un ton plein d'amertume, comme s'il était victime d'une injustice :

— Vous vous imaginez que, parce que je suis noir, je vais gober vos boniments à la noix ?

Le chef dut faire effort pour s'adapter à la situation nouvelle.

— Alors, comme ça, c'est toi qu'as descendu Galen ?

— Moi, je m'en foutais pas mal, de c'Grec, fit le Cheik avec mépris. C'était jamais qu'un tocard blanc comme fous les autres, qui avait besoin de ses coups de fouet. Ouais, c'est moi qui l'ai buté.

Il y avait de la fierté dans sa voix.

— Mmm ! ça se tient, dit le chef, pensif. En somme, tu l'as vu cavalier dans la rue et t'en as profité pour lui tirer dans le dos. Ça te ressemble bien, espèce de foireux ! Tu travaillais pour lui, mais t'as pas osé l'affronter. Et ça se prend pour un homme !

— Moi, travailler pour lui ? Merde, alors ! Je savais même pas qu'il était dans le secteur.

— T'avais un compte à régler avec lui.

— J'avais rien contre ce fils de pute ! Vous débloquez, ma parole ! J'ai pas de comptes à régler avec des tocards de Blancs !

— Alors pourquoi tu lui as tiré dessus ?

— J'voulais essayer le feu que je me suis bricolé. Alors, je vois ce fils de pute qui court devant moi et j'y tire dessus, histoire de voir comment il fonctionnait, mon calibre !

— Satanée ordure ! dit le chef, avec plus de tristesse que de colère. Pauvre cinglé ! Qu'est-ce que tu veux qu'on foute avec des salopards de ton espèce ?

— Juste que vous arrêtiez de m'emmener en bateau, maintenant ? Parce que, moi, j'y tranche la gorge tout de suite, à cette fille.

— Très bien, *monsieur* le Cheik, dit le chef d'un ton glacial. Alors, qu'est-ce que vous attendez de moi ?

— Fossoyeur est là ?

Fossoyeur fit de la tête un signe affirmatif.

— Ouais, il est là, *monsieur* le Cheik.

— Faites-le causer, alors. Et le *monsieur*, j'en ai rien à foutre.

— Eve, c'est moi, Fossoyeur Jones, dit Fossoyeur sans prêter attention aux paroles du Cheik.

— Réponds ! ordonna le Cheik.

— Oui, Mr. Jones, fit-elle d'une voix si légère, immatérielle, qu'elle parvint au groupe silencieux massé derrière la porte, comme une plume de duvet flottant au gré de la brise.

— Sissie est avec toi ?

— Non, monsieur, y a juste Mémé Bowee qui dort dans son fauteuil.

— Où est Sissie ?

— Dans la chambre du devant, avec Noiraud.

— Il ne t'a pas blessée ?

— Ça va comme ça, le baratin ! cria le Cheik, menaçant. Je compte jusqu'à trois...

— Mr. Jones, je vous en supplie, faites ce qu'il dit, sans ça, il va me tuer.

— T'en fait pas, petite, on fera ce qu'il voudra, dit Fossoyeur d'une voix rassurante. Alors, petit gars, qu'est-ce que tu veux ?

— Voilà mes conditions : pas de flics dans la rue, pas de barrages de police...

— Et puis quoi encore ? explosa le chef.

— On le fera, répondit Fossoyeur.

— Je veux entendre le chef me le dire lui-même, exigea le Cheik.

— Va te faire voir ! rugit le chef.

— Je vous en prie ! implora la toute petite voix.

— Et si c'était votre propre fille ? dit Fossoyeur.

— Je compte jusqu'à trois, répéta le Cheik.

— D'accord, je vais le faire, dit le chef, suant à grosses gouttes.

— J'ai la parole du grand chef blanc ! insista le Cheik.

La figure rouge et suante du chef blêmit.

— Bon, bon ! parole d'honneur.

— Ensuite, je veux qu'on amène une ambulance devant la porte d'entrée. Faut que toutes les portières soient ouvertes, sur le derrière et sur les côtés, pour que je puisse voir à l'intérieur, et que le moteur tourne.

— Bon ! d'accord. Qu'est-ce que tu veux encore ? La statue de la Liberté ?

— Je ne veux plus de flics dans la maison...

— J'ai dit : d'accord.

— Et surtout pas question de donner l'alarme ! Qu'on essaie pas de me stopper ! S'il y a un fils de pute qui cherche à m'entourlouper avant que je me sois taillé, vous pouvez tirer l'échelle pour la gosse. Dès que je me serai tiré et que j'aurai quitté l'Etat, je la déposerai quelque part sans lui faire de mal.

Le chef regarda Fossoyeur.

— Le contrariez pas ! murmura celui-ci d'une voix étranglée. Il est dans la vape jusqu'aux yeux.

— Bon ! d'accord, dit le chef. On te laisse filer – à condition que tu ne fasses pas de mal à la gosse. Si tu touches à un cheveu de sa tête, on ne te butera pas – ne crois pas ça – mais c'est toi qui te traîneras à nos genoux pour qu'on en finisse avec toi. Dans cinq minutes, tu vas sortir. On te laisse filer.

— Ça prend pas ! reprit le Cheik. Ma parole, vous me croyez plus con que nature ! Fossoyeur va entrer et poser son pistolet sur la table. Moi, je sortirai après.

— Tu t'imagines peut-être qu'on va te donner un pistolet, espèce de cinglé, rugit le chef.

— Bon ! alors je fais son affaire à la même.

— Je te le donnerai, dit Fossoyeur.

— Jones, vous êtes révoqué ! dit le chef.

— D'accord, répliqua Fossoyeur avant de s'adresser au Cheik : Alors, qu'est-ce que je fais ?

— Mettez-vous devant la porte en tenant le revolver par le canon. Quand j'ouvrirai, vous tendrez le bras en entrant pour que je voie d'abord la crosse. Ensuite, vous avancerez tout droit et vous déposerez le revolver sur la table de cuisine. Compris ?

— Ouais, c'est compris.

— Les autres fils de pute n'ont qu'à se tirer, ajouta le Cheik.

Les deux lieutenants et le sergent regardèrent le chef, l'air interrogateur.

— Eh bien, Jones ! à vous de jouer ! dit le chef, qui ajouta, réflexion faite : Bonne chance !

Il tourna les talons et se mit à descendre.

Les autres hésitèrent. Fossoyeur gesticula avec véhémence pour les inciter à en faire autant. Ils finirent par obéir à contrecœur.

Tout était silencieux dans la cuisine. Bientôt, le bruit des pas décrut dans l'escalier et, là aussi, le silence régna.

Fossoyeur se plaça face à la porte, tenant son revolver par le canon. La sueur s'écoulait de son visage aux traits burinés et ruisselait dans son cou.

Enfin, il y eut du bruit à l'intérieur. Le verrou Yale tourna avec un dé clic, le verrou à main grinça, la chaîne de sûreté fut enlevée et la porte pivota lentement sur ses gonds.

Du seuil, on n'apercevait que Mémé dans son fauteuil à bascule, très droite, les doigts crispés sur les accoudoirs. Ses grands yeux

ouverts fixaient sur Fossoyeur un regard réprobateur.

Derrière la porte, le Cheik se mit à parler.

— Tournez la crosse par ici pour que je voie s'il est chargé.

Sans bouger la tête, Fossoyeur présenta le revolver au Cheik de façon à ce qu'il puisse voir les cartouches dans le magasin.

— Avancez ! commanda le Cheik.

Les yeux fixés droit devant lui, Fossoyeur traversa lentement la cuisine. En arrivant devant la table, il jeta un coup d'œil furtif sur la petite fenêtre qui s'ouvrait dans le mur du fond, à moitié dissimulée par un vieux buffet. De l'extérieur, on ne pouvait voir que l'espace situé entre la table et le mur latéral.

Ayant aperçu ce qu'il espérait, Fossoyeur se pencha lentement et déposa le pistolet à l'autre bout de la table.

— Voilà ! dit-il.

Sur quoi, il leva les bras, s'écarta de la table et se plaça face au mur du fond. Pour s'emparer du revolver, le Cheik devait soit passer devant lui, soit contourner la table de l'autre côté.

D'un coup de pied, le Cheik ferma la porte derrière laquelle il s'était caché avec Sugartit. Fossoyeur ne broncha pas, ne tourna pas la tête pour les regarder.

Serrant de la main gauche la queue de cheval de Sugartit, le Cheik lui tira brutalement la tête en arrière, l'obligeant à présenter son cou gracie à la lame du coutelas. Ils se mirent à avancer en traînant les pieds, comme s'ils étaient en train d'exécuter une danse apache, dans un night-club de Montmartre.

Les grands yeux de Sugartit avaient le regard résigné d'une biche aux abois ; sa petite tête brune paraissait aussi fragile qu'une meringue grillée. Des gouttes de sueur s'étaient accumulées au-dessus de sa lèvre supérieure.

Sans quitter des yeux le dos de Fossoyeur, le Cheik longea lentement le mur d'en face pour s'approcher de l'extrémité de la table. Quand le pistolet fut à portée de sa main, il lâcha la queue de cheval de Sugartit, appuya plus fort le couteau contre sa gorge et tendit la main gauche pour s'emparer du revolver.

Ed Cercueil était accroché au toit, par les pieds, la tête en bas ; seules, sa tête et ses épaules apparaissaient dans l'encadrement de la petite fenêtre. Ça faisait vingt minutes qu'il se trouvait dans cette position, attendant que le Cheik apparaisse dans son champ visuel. Il l'ajusta soigneusement, juste au-dessus de l'oreille gauche.

Mû par une sorte de sixième sens, le Cheik tourna brusquement la tête au moment précis où Ed Cercueil appuyait sur la détente.

Un troisième œil, petit, noir et aveugle, apparut soudain juste au milieu de son front, entre ses yeux jaunes de chat, au regard ébahi.

La balle n'avait percé qu'un petit trou dans le carreau, mais la déflagration pulvérisa le verre, projetant une pluie d'éclats dans la cuisine.

Fossoyeur eut juste le temps de rattraper la jeune fille qui s'affaissait, évanouie alors que le couteau désormais inoffensif venait heurter la table avec un bruit de métal.

Le Cheik était déjà mort quand il s'écroula à côté du fauteuil à bascule de Mémé.

La cuisine fut soudain envahie par les flics.

— Vous avez pris trop de risques, beaucoup trop de risques, protestait le lieutenant Anderson, en hochant la tête, l'air médusé.

— Les risques, ça fait partie du métier, fit le chef avec autorité. On sait ce que c'est !

Personne ne le contredit.

— New York est une ville violente, ajouta encore le chef d'un ton agressif.

— C'était pas si dangereux que ça, déclara Ed Cercueil, le bras passé autour des épaules tremblantes de sa fille. Quand on leur tire dans la tête, ils ont pas de réflexes.

Sugartit frissonna.

— Toi et Eve, vous feriez mieux de rentrer, dit Fossoyeur.

— T'as raison, répondit Ed Cercueil.

En boitillant, il entraîna doucement Sugartit vers la porte.

— Seigneur Jésus ! dit un jeune agent qui débarquait d'une voiture de patrouille. Seigneur Jésus ! Il est resté pendu par les chevilles pendant tout ce temps ! Je me demande comment il a pu tenir le coup...

— Toi aussi, t'aurais tenu le coup si ç'avait été ta fille, dit Fossoyeur.

— N'y pensez plus, à cette histoire de mise à pied, Jones, dit le chef.

— J'ai pas entendu parler de mise à pied, répliqua Fossoyeur.

— Bon sang ! vous vous rendez compte ? s'exclama le sergent,

stupéfait. Avec tout ce boucan, la grand-mère qui ne s'est même pas réveillée !

Tout le monde se retourna pour regarder la vieille femme. Il y eut quelques instants de silence solennel.

— Elle ne se réveillera plus jamais, dit le lieutenant de la Criminelle. Ça fait un bout de temps qu'elle est morte.

— Bon ! bon ! bon ! tonitrua le chef. Dépêchons-nous d'en finir, qu'on puisse rentrer chacun chez soi. L'affaire est dans le sac.

Et il ajouta d'un air réjoui :

— Simple comme bonjour, hein ?

17

Onze heures, le lendemain matin. Noiraud et Bones s'étaient mis à table.

L'explication avait été rude, et, une fois que les flics en eurent fini avec eux, ils étaient sur les genoux.

Les autres membres des Musulmans Fumants – Gueule-de-Chameau, Beau-Bébé, Tête-de-Lard et Mal-au-Coude – avaient été arrêtés, interrogés et écroués, de même que Noiraud et Bones.

Tous avaient fait, à peu de chose près, la même déposition :

Ils s'étaient rassemblés au coin de la 127^eRue et de Lenox Avenue.

Q -- Pour quel motif ?

R. – Pour une répétition en costume.

Q. – Quoi ? Quelle répétition en costume ?

R. – Oui m'sieur. Comme à Broadway. On s'était déguisés en Arabes.

Q. – C'est alors que tu as vu Mr. Galen passer en courant ?

R. – Oui, m'sieur, c'est là qu'on l'a vu.

Q. – Tu l'as reconnu ?

R. – Non, m'sieur, on le connaissait pas.

Q. – Le Cheik le connaissait, lui ?

R. – Oui, m'sieur, mais il en a rien dit, et nous autres, on l'avait jamais tant vu.

Q. – Tchou-Tchou devait le connaître, lui aussi ?

R. – Oui, m'sieur, pour sûr. Lui et le Cheik ils créchaient ensemble.

Q. – Tu as vu le Cheik lui tirer dessus ?

R. – Oui, m'sieur ! L'a dit : « Faites gaffe », et puis l'a sorti le flingue qu'il avait bricolé et il y a tiré dessus.

Q. – Combien de fois ?

R. – Une seule fois. Un revolver comme ça, ça tire qu'un seul coup à la fois.

Q. – En effet, ce sont des revolvers à un coup. Tu savais qu'il possédait ce revolver ?

R. – Oui m'sieur, il travaillait dessus depuis près de huit jours.

Q. – Il l'a fabriqué lui-même ?

R. – Oui, m'sieur.

Q. – Tu l'avais déjà vu tirer avec ?

R. – Non, m'sieur. Il venait seulement de le finir, son outil. L'avait pas encore étrenné.

Q. – Tu savais qu'il l'avait sur lui ?

R. – Oh ! oui, m'sieur, il devait l'étréner ce soir-là.

Q. – Qu'as-tu fait quand tu l'as vu tirer sur le Blanc ?

R. – Quand le type est tombé, on est allé voir s'il était touché.

Q. – Tu connaissais Sonny Pickens, celui qui a été soupçonné d'abord ?

R. – Non, m'sieur on l'a vu courser le Blanc en tirant avec son pétard. C'est la première fois qu'on le remarquait.

Q. – Quand tu as vu que le Blanc était mort, savais-tu que c'était le Cheik qui l'avait tué ?

R. – Non, m'sieur, on croyait que c'était l'autre.

Q. – Lequel d'entre vous... euh !... a lâché un vent ?

R. – Vous dites, m'sieur ?

Q. – Lequel d'entre vous a lâché un vent ?

R. – Oh ! c'est Tchou-Tchou qu'a pété, m'sieur.

Q. – Qu'est-ce que ça signifie ?

R. – Vous dites, m'sieur ?

Q. – Pourquoi l'a-t-il fait ?

R. – C'est comme ça qu'on salue les flics, nous autres.

Q. – Tiens, tiens ! Et le coup d'envoyer du parfum à la figure d'un policier, ça fait aussi partie du salut ?

R. – Oui, m'sieur. Quand ils se foutaient en rogne, Caleb leur balançait du parfum.

Q. – Pour leur remonter le moral ?... Enfin, pour les ramener à de meilleurs sentiments ?

R. – Non, m'sieur, pour les rendre dingues.

Q. – Ah ! bon... Et maintenant, dites-moi pourquoi le Cheik a-t-il séquestré... euh !... bouclé l'autre suspect, le nommé Pickens ?

R. – Histoire d'emmerder les flics. Il pouvait pas les blairer.

Q. – Pourquoi ?

R. – Euh, m'sieur ?

Q. – Pourquoi n'aimait-il pas les flics ? Est-ce qu'il avait une raison particulière de leur en vouloir ?

R. – Une raison particulière ? Pour pas aimer les flics ? Non, m'sieur... Je vois pas... Les flics, c'est les flics, voilà tout.

Q. – Ah ! bon, les flics, c'est les flics... Ce revolver, est-ce celui du Cheik ?

R. – Oui, m'sieur ! Du moins il lui ressemble.

Q. – Comment se fait-il que Bones l'avait sur lui ?

R. – Le Cheik l'a filé à Bones avant de se tailler. Le vieux à Bones, il est fonctionnaire. Alors le Cheik s'est dit qu'avec Bones, l'engin était en bonnes mains.

Q. – C'est tout pour le moment, mon jeune ami. Y a pas de quoi être fier, tu sais !

R. – J'suis pas fier.

C'était cela l'affaire. Bouclée et classée.

Aucune corrélation ne put être établie entre Sonny Pickens et le meurtre. Néanmoins, Sonny fut provisoirement gardé à la disposition de la justice pour désordre sur la voie publique, en attendant que l'adjoint du District Attorney ait compulsé le Code pénal de l'État de New York dans l'espoir d'y découvrir un article qualifiant de délit le fait de tirer sur un particulier, avec un revolver chargé à blanc.

Les copains de Sonny, Brown, Bas-sur-Pattes et Wilson la Gomme, avaient également été appréhendés en tant que suspects.

Le dossier des deux jeunes filles avait été transmis au Service de la Protection des Mineurs. Pour le moment, aucune mesure n'avait été prise. Les deux gosses se trouvaient à leurs domiciles respectifs, selon le rapport officiel, en train de se remettre du choc nerveux qu'elles avaient subi.

La balle avait été extraite du cerveau de la victime et remise aux experts armuriers. L'autopsie ne fut pas jugée nécessaire. La fille de Galen, Mrs. Helen Kruger, de Walding River, Long Island, avait réclamé le corps de son père pour l'enterrer.

Les autres corps – ceux de Mémé et de Caleb, de Tchou-Tchou et du Cheik – n’avaient pas quitté la morgue, personne ne les ayant réclamés. L’église baptiste de Harlem, dont Mémé était paroissienne, allait peut-être donner à la vieille dame une sépulture chrétienne. Malheureusement, Mémé n’était pas assurée sur la vie et, financièrement, c’était une lourde charge pour la paroisse, à moins que les fidèles ne se cotisent pour subvenir aux frais...

Caleb, ainsi que le Cheik et Tchou-Tchou, étaient promis à la fosse commune, à moins que la Faculté de Médecine ou une autre Faculté ne réclame leurs cadavres aux fins de dissection. Mais aucune Faculté ne voudrait de Tchou-Tchou, dont le corps était trop abîmé.

Ready Belcher avait été placé sous une tente à oxygène à l’hôpital de Harlem, dans la salle même où Charlie Richardson – l’homme au bras coupé – était mort. Son état était extrêmement grave, mais il s’en tirerait. Toutefois, il était à prévoir qu’il ne serait plus le même, et, si jamais sa gamine de tapineuse devait le revoir, il était probable qu’elle ne le reconnaîtrait pas.

Big Smiley et Reba étaient inculpés d’incitation de mineurs à la débauche, d’homicide, de proxénétisme et de divers autres délits.

La femme qui avait été blessée à la jambe par Ed Cercueil se trouvait à l’hôpital Knickerbocker. Deux avocats marrons, écumeurs des ambulances, rivalisaient de zèle pour l’amener à intenter un procès à Ed Cercueil et à la police de l’État de New York, moyennant cinquante pour cent de l’indemnité, mais le mari en exigeait pour son compte, soixante pour cent.

Telle était la version officielle de l’affaire – version définitive, revue et corrigée, et les journaux du matin s’en étaient donné à cœur joie dans leurs dernières éditions.

L’éminent citoyen de New York n’avait pas été tué, ainsi qu’on l’avait annoncé d’abord, par un jeune Noir soûl irrité par la présence d’un Blanc dans un bar de Harlem. Mais non ! L’homme avait été abattu par un jeune voyou de Harlem, surnommé le Cheik, chef du gang des Musulmans Fumants. Et pourquoi ? Tout simplement parce que le Cheik avait voulu essayer le nouveau revolver qu’il s’était bricolé.

Les virtuoses de la plume avaient épuisé leur répertoire d’adjectifs pour décrire les aspects bizarres et spécifiquement « harlémiens » de l’affaire, sans oublier de chanter les louanges de « nos braves défenseurs de l’Ordre », qui étaient restés sur la brèche jusqu’au jour, traquant le tueur dans la jungle de Harlem et l’abattant finalement dans son repaire, moins de six heures après le coup de feu fatal. Il y eut quelques titres ronflants :

Mais, déjà, l'affaire appartenait au passé et le passé était mort, comme les quatre principaux protagonistes de l'affaire.

— Foutez-moi ça en l'air, ordonna, au marbre, le chef des informations d'un quotidien du soir. À l'heure qu'il est, y en a déjà un autre qui se fait dégommer quelque part.

Et là-bas à Harlem, le soleil brillait sur le même décor sordide et immuable qu'il illuminait chaque matin à onze heures, à condition, bien sûr qu'il ne soit pas caché par des nuages. Personne ne se souciait des Noirs, détenus sous des inculpations diverses, dans le gratte-ciel tout neuf de Centre Street qui avait remplacé « Les tombes », la vieille prison new-yorkaise.

Non loin d'eux, dans ce même gratte-ciel, à l'un des derniers étages, côté sud-ouest, d'où on avait une belle vue sur la Battery et sur North River, des personnages compétents étaient en train de régler les dernières formalités afin de clore l'affaire.

Auparavant, le commissaire général et le chef de la police s'étaient entretenus, en tête à tête, au sujet des histoires de corruption dans le district de Harlem.

— Il y a de fortes présomptions pour que Galen ait été protégé par quelqu'un d'influent, soit dans la police, soit à la municipalité, déclara le commissaire général.

— Pas dans la police, protesta le chef du district. En premier lieu, le numéro de sa plaque minéralogique Empire State – UG 16 – laisse supposer qu'il avait des relations très importantes – aucun rapport avec un capitaine de district ! D'abord, ce genre de numéro n'est attribué qu'à des privilégiés – et j'avoue que, moi-même, je ne suis pas du nombre.

— Avez-vous pu établir qu'il était couvert par des hommes politiques de cette circonscription ?

— Je n'ai rien trouvé sur Galen, mais la femme, Reba, a téléphoné ce matin à un conseiller municipal noir, lui ordonnant de se présenter ici pour la faire libérer sous caution.

Le commissaire général soupira.

— Nous ne connaissons sans doute jamais l'étendue des activités de Galen dans ce secteur.

— Peut-être pas, répliqua le chef, mais une chose est certaine : le

salaud est mort et son argent ne corrompra plus personne.

Plus tard, le commissaire général eut à statuer sur la mise à pied d'Ed Cercueil, prononcée par le chef, la veille au soir.

Fossoyeur et le lieutenant Anderson assistaient à la conférence, aux côtés du chef.

Ed Cercueil avait demandé à ne pas être présent, ainsi que l'y autorisait le règlement.

— Compte tenu de l'évolution de cette affaire, je suis enclin à me montrer indulgent envers l'inspecteur Johnson, déclara le commissaire général. En tirant sur cet adolescent, il a obéi à une impulsion compréhensible, sinon excusable, étant donné sa triste expérience avec un vitrioleur.

Le commissaire général était un ancien avocat : il savait manier les formules compliquées avec une aisance que ne connaîtraient jamais les flics sortis du rang.

— Votre avis, Jones ? demanda-t-il.

Fossoyeur, installé à sa place habituelle, une fesse calée contre le rebord de la fenêtre, un pied par terre, répondit :

— Voilà, monsieur : il est nerveux et irritable depuis que ce malfrat lui a jeté de l'acide dans les yeux, mais il n'a jamais brutalisé un innocent.

— Nom de nom ! ce n'est pas après Johnson que j'en avais ! s'écria le chef en manière d'excuse. Je voulais mettre la police à l'abri des attaques. On en aurait pris pour notre grade, de la part des journalistes, de tous les rôleurs professionnels, si on avait découvert que ces corniauds n'étaient que d'innocents farceurs.

— Par conséquent, vous êtes favorable à sa réintégration ? demanda le commissaire général.

— Pourquoi pas ? S'il est nerveux, il se passera les nerfs sur les malfrats de Harlem qui sont responsables de son état.

— Alors, c'est entendu comme ça.

Le commissaire général se tourna de nouveau vers Fossoyeur.

— Peut-être pourriez-vous m'éclairer, Jones : un aspect de l'affaire m'a intrigué. D'après tous les rapports que j'ai vus, il semble que le meurtre et la fusillade ont eu lieu devant une foule de témoins. Voici ce que je lis dans un de ces rapports..., dit-il en feuilletant les paperasses, amoncelées sur son bureau pour trouver enfin la page. *Il y avait foule dans la rue, sur une distance de deux blocs, quand la victime fut abattue à coups de revolver.* Pourquoi ? Pourquoi est-ce qu'à Harlem,

les gens se précipitent sur les lieux d'un meurtre comme s'ils allaient au cirque ?

— Parce que c'en est, fit laconiquement Fossoyeur. C'est le plus grand spectacle qui soit.

— C'est partout pareil, intervint Anderson. Les gens sont attirés par un meurtre, quel que soit l'endroit où il est commis.

— Oui, bien sûr, curiosité morbide... Mais ce n'est pas tout à fait cela qui m'intéresse. Selon les rapports – et je ne vous parle pas seulement de cette affaire, mais de tous les rapports qui me sont passés entre les mains – ce... euh ! mettons, ce phénomène est plus marqué à Harlem que n'importe où ailleurs. Qu'en pensez-vous, Jones ?

— Eh bien ! voilà, monsieur le Commissaire ! À Harlem les gens de couleur voient tous les jours, deux ou trois fois par jour, un nègre coursé par un autre nègre armé d'un couteau, d'une hache ou d'une matraque, ou alors par un flic blanc armé d'un revolver, ou encore par un Blanc armé de ses poings. Mais de voir un Blanc poursuivi par un des leurs, ça arrive tous les trente-six du mois. Et quand, pardessus le marché, il s'agit d'un gros bonnet, ça devient un événement ! Vous vous rendez compte d'une aubaine : pour une fois, c'est le sang d'un Blanc qui coule et c'est un Noir qui l'a fait couler ! Un événement comme ça, ça compte autant que l'émancipation des esclaves. Comme on dit à Harlem, c'était vraiment grand ! Et c'est contre ça que nous luttons, Ed et moi, quand on cherche à faire de Harlem un endroit peinard pour les Blancs.

— Je commence à comprendre, dit le commissaire général.

— Pas moi ! fit sèchement le chef. Et je n'ai pas le temps d'écouter les explications. S'ils veulent du sang, les gens de Harlem, ils en auront jusqu'à plus soif pour peu qu'ils tuent un autre Blanc.

— Jones a raison, dit Anderson. Mais ils paient cher leur plaisir... Ils le paient en coups durs.

— Des coups durs ! s'exclama Fossoyeur. Ils en ont à revendre ! Si les coups durs, c'était du fric, y a longtemps qu'ils seraient tous millionnaires, à Harlem.

Le téléphone se mit à sonner. Le commissaire général décrocha :

— Oui ?... Bien, faites monter.

Il raccrocha.

— On m'apporte le rapport de l'armurerie, déclara-t-il.

— Parfait, dit le chef. Comme ça, on pourra l'ajouter au dossier et

classer l'affaire. Une vilaine histoire du début à la fin ; je commence à en avoir par-dessus la tête.

Le commissaire général acquiesça.

On frappa à la porte.

— Entrez, fit-il.

C'était le lieutenant de la Criminelle qui avait participé à l'enquête. Il déposa sur le bureau du commissaire général le pistolet bricolé et la balle tout aplatie qui avait été extraite du cerveau de la victime.

Le commissaire prit le revolver et l'examina avec curiosité.

— Alors, c'est ça, un pistolet bricolé ?

— Oui, monsieur. En fait, c'est un simple pistolet à amorce dont le canon a été scié et remplacé par ce bout de tuyau de dix centimètres en cuivre. Voyez-vous, il est soudé au corps du pistolet et, pour plus de sûreté, renforcé avec des agrafes flexibles, semblables à celles qu'on utilise pour fixer de petits tuyaux ou des câbles électriques. La cartouche est introduite directement dans le canon ; après quoi, on la cale avec cette pince pour empêcher l'explosion. Le percuteur est soudé à la gâchette. Celui-ci a été confectionné avec un clou ordinaire, numéro six, limé en pointe et raccourci à soixante millimètres.

— C'est encore plus sommaire que je ne l'imaginais, mais certainement ingénieux.

Les autres regardaient le pistolet avec une indifférence blasée : ils en avaient vu bien d'autres.

— Donc, cet engin est capable d'éjecter une balle avec suffisamment de force pour tuer un homme, au cas où il serait touché à la tête, par exemple ?

— Oui, monsieur.

— Eh bien ! voilà l'arme qui a tué Galen et qui a causé la mort du garçon qui l'avait fabriquée !...

— Non, monsieur, ce n'est pas celle-là.

— Quoi ?

Ils sursautèrent tous en même temps, les yeux ronds, la bouche ouverte. Si le lieutenant avait annoncé que l'Empire State Building avait été volé et transporté hors de la ville, la stupéfaction n'aurait pas été plus grande.

— Que signifie « pas celle-là » ? rugit le chef.

— Je suis venu précisément pour vous en informer, répliqua le lieutenant. Ce pistolet tire des balles calibre 22. Il contenait une

douille vide calibre 22 quand le sergent l'a trouvé. Galen a été tué avec une balle calibre 32, tirée avec un pistolet plus puissant.

— À la bonne vôtre ! dit Anderson.

— Je ne marche pas ! aboya le chef. Nous avons déjà informé la presse qu'il a été tué avec ce revolver-ci et les journaux en ont fait des gorges chaudes. Nous serons la risée de tout le monde !

— Non, fit calmement mais fermement le commissaire général. Nous nous sommes trompés, voilà tout.

— Il n'en est pas question ! dit le chef avec véhémence, la figure empourprée. Je maintiens que ce saligaud a été tué avec ce revolver-là, que le tocard qui l'a tué se trouve actuellement à la morgue, et je me moque éperdument de ce que racontent les experts armuriers.

Le commissaire général les dévisagea, les uns après les autres, d'un air solennel. Son regard n'était pas interrogateur : il attendait que quelqu'un prenne la parole.

— Je ne crois pas qu'il soit opportun de rouvrir le dossier, dit le lieutenant Anderson. Galen n'était pas un personnage particulièrement sympathique.

— Sympathique ou pas, nous avons trouvé le tueur, l'arme est là, et tout est dit, déclara le chef.

— Avons-nous le droit de laisser en liberté un assassin ? demanda posément le commissaire général.

— Qui a parlé de laisser en liberté un assassin ? se rebiffa le chef.

De nouveau, le commissaire les dévisagea à tour de rôle.

— Celui qui l'a tué mérite une médaille, dit Fossoyeur avec rudesse.

— Ce n'est pas à nous d'en juger, répondit le commissaire.

— La décision vous appartient, monsieur, dit Fossoyeur. Mais si vous me chargez de rechercher le meurtrier, je donne ma démission.

— Euh !... qu'est-ce que vous racontez ? Vous donnez votre démission ?

— Oui, monsieur. Moi, je dis que le tueur ne tuera plus jamais et je n'ai pas l'intention de le traquer pour lui faire payer ce meurtre, même si cela devait me coûter mon job.

— Qui l'a tué, Jones ?

— Je n'en sais rien, monsieur.

Le commissaire général le regarda d'un air grave.

— La victime était une vraie crapule, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

Le commissaire regarda le lieutenant de la Criminelle.

— Mais un coup de feu a bien été tiré avec ce revolver-là ?

— Oui, monsieur. Seulement, voilà : j'ai fait le tour de tous les hôpitaux et de tous les commissariats de Harlem, et nulle part, on ne m'a signalé de blessure faite avec une arme à feu.

— Peut-être le blessé n'a-t-il pas osé porter plainte ?

— C'est possible, monsieur. Ou, alors, la balle s'est tout simplement logée dans un mur ou dans une voiture.

— Oui... Mais il y a les autres jeunes gens impliqués dans cette affaire. Ils risquent d'être inculpés pour complicité. S'il est avéré qu'ils étaient complices d'un meurtre, ils sont passibles du maximum de peine.

— Oui, monsieur, dit Anderson. Mais il est établi que le meurtre – ou plutôt le coup de feu tiré par le jeune garçon – n'était pas prémédité. Quant à ses camarades, ils ignoraient ses intentions de tirer sur Galen, ensuite, il a été trop tard pour l'en empêcher.

— C'est eux qui le disent.

— Bien entendu, monsieur. Mais il dépend de nous d'accepter leur déposition ou de les envoyer devant le Grand Jury pour la mise en accusation. Si nous renonçons à les inculper de complicité, la Cour ne retiendra contre eux que l'inculpation de désordre sur la voie publique.

Le commissaire général se tourna de nouveau vers le lieutenant de la Criminelle.

— Qui d'autre est au courant ?

— Personne hors de ce bureau, monsieur. Personne n'a jamais vu ce revolver, à l'armurerie ; seulement la balle.

— Voulez-vous que nous mettions ça aux voix ? demanda le commissaire.

Personne ne souffla mot.

— La cause est entendue, déclara le commissaire général.

Ramassant la petite balle qui avait tué un homme, il dit :

— Jones, de l'autre côté du parc, il y a un immeuble avec un toit en terrasse. Croyez-vous pouvoir jeter ceci sur le toit en question ?

— Et comment ! fit Fossoyeur.

18

Le n° 2702, Septième Avenue, était un vieil immeuble en pierre de taille, avec des ornements néo-grecs datant de l'époque où Harlem était un quartier élégant, habité par des Blancs, et où les masures des nègres étaient massées autour de San Juan Hill, dans la 42^e Rue Ouest.

Fossoyeur poussa la porte vitrée, toute craquelée, et se mit à chercher le nom de Coolie Dunbar dans la rangée de boîtes aux lettres accrochées au mur du vestibule. Il finit par trouver ce nom sur une carte de visite, tachée de chiures de mouches, avec, en regard, le numéro de l'appartement : 3 B.

Le vétusté ascenseur automatique était en panne.

Fossoyeur monta au troisième étage par le vieil escalier, délabré et sombre, et frappa à la porte de gauche.

Une Noire d'âge mûr, à la mine soucieuse, ouvrit la porte en disant :

— Coolie, il est à son travail, et on a déjà dit qu'on passerait payer le loyer chez le gérant, dès que...

— Je ne viens pas encaisser le loyer, je suis inspecteur de police, dit Fossoyeur, en exhibant son insigne.

— Oh ! fit-il non plus inquiet mais plein d'appréhension. Vous êtes le collègue à Mr. Johnson. Je croyais que vous en aviez fini avec la gosse ?

— Presque. Est-ce que je pourrais lui parler ?

— Pourquoi qu'on vient la tracasser tout le temps ? On n'a pourtant rien retenu contre la fille à Mr. Johnson ! protesta-t-elle sans s'écarter du seuil. Elles étaient dans le coup toutes les deux...

— Je viens pas pour l'arrêter. Je voudrais juste lui poser quelques questions pour élucider certains points.

— Elle est couchée.

— Ça ne fait rien.

— Bon ! dit-elle à contrecœur. Entrez. Mais si vous l'arrêtez, gardez-la. Coolie et moi, on a eu assez d'embêtements avec cette petite. On est des gens comme il faut, nous autres, on va à l'église...

— Je n'en doute pas, coupa Fossoyeur. C'est votre nièce, n'est-ce pas ?

— C'est la nièce à Coolie. Dans ma famille à moi, y en a pas de rebelles.

— Vous avez de la chance.

L'air pincé, elle ouvrit une porte à côté de la cuisine.

— Sissie, la police te demande, dit-elle.

Fossoyeur pénétra dans la petite chambre et referma la porte derrière lui.

Sissie était couchée dans un petit lit étroit, la couverture remontée jusqu'au menton. À la vue de Fossoyeur, elle ouvrit tout grands ses yeux que les larmes avaient rougis et gonflés. Son regard exprimait la peur.

Fossoyeur approcha l'unique chaise du lit et s'assit.

— T'as beaucoup de chance, petite, dit-il. Il s'en est fallu de peu que tu ne sois inculpée d'assassinat.

— Je ne comprends pas, chuchota-t-elle, terrorisée.

— Ne mens pas ! Je suis assez crevé comme ça et, vous autres, les mêmes, vous m'avez coupé bras et jambes. Tu peux pas savoir combien ça peut être emmerdant, des fois, d'être flic.

Elle l'épiait comme un chaton sauvage qui cherche l'occasion de s'enfuir.

— C'est pas moi qui l'ai tué, c'est le Cheik, murmura-t-elle.

— Nous savons que c'est le Cheik, dit Fossoyeur sans conviction.

Il paraissait incroyablement las.

— Écoute, je ne suis pas là à titre officiel, je viens en ami. Ed Johnson est mon meilleur copain, et sa fille est ta meilleure copine. Alors, comme ça, on est copains aussi, nous deux. Et c'est en copain que je te dis : faut te débarrasser du revolver.

Elle hésita, ne sachant manifestement pas quel parti prendre. Puis, soudain, se décida et prononça très vite, comme pour s'empêcher de changer d'avis :

— Je l'ai jeté dans une bouche d'égout, dans la 128^e Rue, près de la Cinquième Avenue.

Fossoyeur poussa un soupir.

— Bon ! ça peut aller. Qu'est-ce que c'est comme revolver ?

— Un 32. Il y a une tête de hibou sur la crosse. Oncle Coolie

l'appelle Tête de Hibou.

— Il s'est aperçu de sa disparition ?

— Oui, ce matin, avant de partir à son travail, il l'a cherché dans le tiroir, et il a demandé à tante Cora si elle y avait touché. Mais, à moi, il m'a encore rien dit. Il était en retard ; je crois qu'il voulait me laisser le temps de le remettre à sa place.

— Il en a besoin dans son travail ?

— Oh non, il travaille dans un garage, dans le Bronx.

— Bon ! Est-ce qu'il a un permis de port d'arme ?

— Non, monsieur. C'est pour ça qu'il se fait tant de mauvais sang.

— OR. Maintenant, écoute-moi bien. S'il t'en parle ce soir, tu lui diras que tu l'as pris parce que t'avais peur de Galen, et qu'après la corrida de l'autre soir, tu l'as oublié dans la chambre du Cheik. Dis-lui que je l'ai trouvé, mais que je ne sais pas à qui il est. Il ne t'en parlera plus.

— Bien, monsieur. Mais il va être mauvais !

— Qu'est-ce que tu veux, Sissie ? Tu ne peux pas tout avoir sans rien payer !

— Je sais bien...

— Qu'est-ce qui t'a pris de tirer sur Galen ? Tu peux me le dire maintenant, ça n'a plus d'importance.

— C'est pas pour moi, c'est à cause de Sugartit, d'Evelyn Johnson. Il lui courait après et j'avais la frousse qu'il arrive à la coincer. Elle joue les rebelles, et des fois elle est capable de tout, sur un coup de tête, et je voulais pas qu'il lui fasse à elle ce qu'il m'avait fait, à moi. Pour elle, ç'aurait été terrible. Elle est pas orpheline comme moi, avec personne pour prendre soin d'elle. Elle a une famille bien, un père, une mère, une maison. J'allais pas le laisser faire.

Fossoyeur restait là à l'écouter – une grande brute de flic au visage taillé à coups de serpe, qui semblait sur le point d'éclater en sanglots.

— Comment t'as goupillé ton coup ? demanda-t-il.

— Oh ! j'avais décidé de le descendre. J'avais rencart avec lui à l'Inn et je devais lui amener Sugartit, mais, vous pensez ! je me serais bien gardée de le faire. J'avais dans l'idée de lui demander de m'emmener en bagnole, soi-disant pour la chercher, et je l'aurais descendu en cours de route. Après, je me serais sauvée. J'ai donc fauché le pistolet à l'oncle Coolie et je l'ai planqué dans le vestibule, en bas, dans un trou qu'il y a dans le mur ; comme ça, je n'avais qu'à le prendre en sortant. Mais au moment où j'étais pour partir, voilà

Sugartit qui s'amène. Je l'attendais pas et je pouvais pas lui dire que je voulais sortir, du coup, il était tard quand j'ai pu enfin m'en débarrasser. Je l'ai laissée devant le métro de la 125^e Rue, croyant qu'elle allait rentrer, et j'ai couru tout le long du chemin jusqu'à Lenox, où j'avais rencart avec Galen ; mais, en arrivant là-bas, j'ai vu qu'il se passait des choses. Tout à coup, le voilà qui s'amène au galop, avec Sonny qui le course en lui tirant dessus. On aurait dit qu'il avait la moitié de Harlem à ses trousses. J'ai suivi la foule et je l'ai rattrapé dans la 127^e Rue. Quand j'ai vu Sonny qui lui tirait encore dessus, j'ai fait pareil. Je crois bien que personne ne m'a vue, tout le monde avait les yeux fixés sur Sonny. Quand il est tombé, les Musulmans se sont amenés, et j'ai eu peur de me faire repérer. Alors, j'ai filé de l'autre côté du pâté de maisons et j'ai jeté le revolver dans la bouche d'égout. Et ensuite, je suis montée chez Caleb, en faisant semblant d'être au courant de rien. Je savais pas, à ce moment-là, que Caleb s'était fait descendre.

— T'en as parlé à quelqu'un, de tout ça ?

— Non, monsieur. Quand Sugartit a appliqué chez Caleb, j'ai voulu la mettre au courant, parce que je savais qu'elle était venue à cause de Caleb. Mais Tchou-Tchou a dit que le Cheik avait son pistolet sur lui, et quand Sonny a dit que son revolver tirait à blanc, j'ai pensé tout de suite que le Cheik l'avait descendu et j'ai plus rien osé dire.

— Bon ! Maintenant, écoute-moi. N'en parle à personne. Moi non plus, je ne le dirai à personne. Ça restera entre nous, c'est notre secret. D'accord ?

— Oui, monsieur. Pas de danger que j'en parle à quelqu'un ! Je ne demande qu'une chose, c'est d'oublier tout ça – si je peux...

— Parfait. Je pense qu'il est inutile de te recommander de ne plus fréquenter tous ces voyous : cette histoire t'a servi de leçon, j'espère...

— Oh ! oui, je vous le jure !

— Tant mieux. Eh bien, Sissie ! dit Fossoyeur en se levant, n'oublie pas que comme on fait son lit, on se couche !

C'était l'heure de la visite, le lendemain, à la prison de Centre Street.

— Je vous ai apporté des cigarettes, Sonny, dit Sissie. Je ne sais pas si vous avez une petite amie qui pourrait vous en apporter.

— Merci, dit Sonny. Non, j'ai pas de petite amie.

— Combien ils vont vous coller, à votre avis ?

— Dans les six mois, je pense.

— Tant que ça ! Pour ce que vous avez fait...

— Ils aiment pas beaucoup qu'on tire sur les gens, même sans les blesser, et même, comme moi, avec des cartouches à blanc !

— Je sais, fit-elle compatissante. Au fond, c'aurait pu être pire.

— Je me plains pas.

— Qu'est-ce que vous comptez faire quand vous serez relâché ?

— Je vais me remettre cireur de chaussures.

— Et votre boutique ? Qu'est-ce qu'elle devient ?

— Oh ! celle-là, faut plus y compter. Mais j'en trouverai bien une autre.

— Vous avez une voiture ?

— J'en avais une, mais comme j'étais en retard pour payer, le mec l'a reprise.

— Il vous faudrait une femme pour s'occuper de vous.

— Ouais, c'est vrai. Et vous, qu'est-ce que vous allez faire, maintenant que votre ami est mort ?

— J'en sais rien. Je voudrais bien me marier.

— Ça doit pas être difficile pour vous !

— Je connais personne qui voudrait de moi.

— Pourquoi ça ?

— J'ai fais des tas de trucs moches.

— Quels trucs ?

— J'oserai jamais vous le dire.

— Écoutez, histoire de vous prouver que ça me fait pas peur – vous voulez pas qu'on se mette ensemble ?

— La rigolade, c'est fini pour moi.

— Qui vous cause de rigolade ? Moi, c'est pour le bon motif.

— Je veux bien. Mais faut que je vous dise quelque chose. Le Cheik et moi...

— Eh bien ! quoi, le Cheik et vous ?

— ... quand vous sortirez de taule, j'aurai un mouflet.

— Ça change tout, dit Sonny. Dans ce cas, on ferait mieux de se marier sans attendre ma sortie. Je vais en parler au flic, des fois qu'il pourrait nous arranger ça.

[1] Blues traditionnel : « *J'descends vers le fleuve / M'asseoir au bord de l'eau, / Si l'cafard me reprend / J'piquerai une tête et me noierai... »*

[2] Bande dessinée créée par Billy De Beek en 1919. Elle a été traduite en français sous le nom de *La Famille Glouloub* dans le journal *Mickey*.

[3] En 1952, les Kikuyus du Kenya en révolte prirent le nom de Mau-Mau. La répression fit des milliers de victimes.

[4] Blues traditionnel : « ... *Tâte-moi la cuisse/mais pas plus haut !* »

[5] Personnage de femme noire qui apparaît sur la publicité pour une marque de crêpe. Elle est devenue l'équivalent féminin de l'Oncle Tom, l'archétype de la femme noire au service des Blancs.

[6] Littéralement : Justice « Balai ». Samson était l'un des juges d'Israël.

[7] Chanson enregistrée en 1940 par la chanteuse de blues américaine Lil Green (1920-1954) : « ... *Pourquoi que tu fais pas / Comme tous les autres gars...* »

[8] Harry Houdini, magicien américain d'origine hongroise qui transforma son nom (Ehrich Weiss) en hommage à Robert Houdin dont il avait lu les *Mémoires*.

[9] Vincent Coll dit « chien enragé », fameux gangster de l'époque de la Prohibition.